N° 907 47e Année T. CCLXVII 1er Avril 1936

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, [...] **stal, *5 fr. 75*; plein tarif, *6 fr. 50***

Prix : 10 francs

[...]NDÉ, XXVI

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT SOIXANTE-SEPTIÈME

1er Avril — 1er Mai 1936

1er Avril — 1er Mai 1936 Tome CCLXVII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXXVI

NOTES
SUR CHARLES NICOLLE

—

Charles Nicolle est mort depuis quelques semaines et, déjà, cette haute figure s'élève dans une lumière de légende. On voudrait, pendant qu'il en est temps encore, fixer une image véridique, plus belle à nos yeux que toutes les amplifications fabuleuses.

Charles Nicolle était grand et maigre. L'étude et la maladie avaient infléchi légèrement son buste, sans amoindrir une très naturelle et très simple majesté. Il était chauve avec des mèches légères et flottantes; il avait le teint pâle des aortiques, le menton ras, une petite moustache rognée, presque blanche, le regard insistant, mais avec douceur. Le sens de la vue et celui du toucher, tous deux fort délicats chez lui, travaillaient sans cesse à la connaissance du monde extérieur et ils devaient, d'ailleurs, suppléer à l'insuffisance des autres sens : l'odorat, chez Charles Nicolle, était faible et le spirituel petit nez contribuait plus à l'expression du visage qu'à l'analyse ou à la détermination des objets. Quant au sens de l'ouïe, il n'était sans doute pas aboli, mais très faible. Après de longs efforts pour ruser avec l'infirmité, pour « pactiser avec l'ennemi », Charles Nicolle s'était résigné finalement à recourir aux appareils électriques. Il s'en servait fort bien dans les entretiens privés, pour peu qu'on l'aidât; mais, dans la conversation générale, il était vite submergé, perdait pied et se retranchait dans le silence avec un sourire mélancolique.

Qu'une telle infirmité soit un drame dans l'existence d'un homme de grande valeur, c'est ce que j'ai compris

pendant notre longue amitié. Pour avoir avec Charles Nicolle un entretien véritable, il fallait non seulement faire un effort non médiocre, mais encore renoncer à tous les riens qui, d'ordinaire, alimentent une conversation et qui paraissent inutiles dès que l'on élève la voix. Il m'est arrivé souvent de procurer la société de Charles Nicolle à des gens qui, je le savais, souhaitaient vivement de le rencontrer, admiraient son génie ou même avaient intérêt à le connaître. La plupart renonçaient presque tout de suite à vaincre l'obstacle, et ce fut toujours pour moi un sujet d'étonnement. L'idée de converser avec un grand esprit qui se trouvait, par chance, être un esprit charmant, ne décidait presque jamais les partenaires à l'effort. Nicolle ne négligeait pourtant rien pour faciliter les échanges : le microphone, sur lequel il appuyait un long doigt pâle, avait marqué une empreinte dans le squelette de son crâne. Il y faudra songer plus tard, si ce crâne est conservé par une postérité point trop ingrate.

Ce philosophe ne redoutait pas la solitude, mais il en sortait volontiers. Avec quel sourire il accueillait l'essor d'une parole amie! « Grâce à vous, me disait-il parfois, le concert du monde recommence. » Comme beaucoup de sourds, il savait interpréter le mouvement des lèvres. Dès qu'on s'y appliquait, la conversation, malgré l'obstacle, devenait d'un charme extrême et d'une exquise gaîté. Charles Nicolle n'était pas d'humeur chagrine, tout au contraire, et la maladie mortelle, la maladie finale a pu seule triompher de cette gentillesse. Mis en confiance, il devenait causeur brillant : il plaçait le microphone dans son gousset et s'abandonnait, soit aux souvenirs, car il possédait une mémoire surprenante, soit à de riches improvisations idéologiques sur toutes sortes de sujets et, quand on l'y poussait, sur cette biologie dont il était le maître incontesté.

Voué depuis plus de trente ans à la vie coloniale et sauvé par son infirmité de bien des divertissements, il se donnait à la lecture. Il lisait très vite et très profitablement. Il semblait avoir tout lu, tout digéré, tout classé. Cet homme parfaitement cultivé se défendait de l'éru-

dition. Il n'a cessé, dans ses ouvrages, de mettre en garde les jeunes chercheurs contre les pièges de l'érudition. Un véritable inventeur, disait-il, doit avoir l'esprit libre, alerte, prompt. Il doit être instruit du nécessaire, mais non alourdi par un bagage paralysant. Il doit toujours être prêt à rêver, à recevoir les mystérieux avis de l'inspiration. Comme Pasteur, dont il a poursuivi l'œuvre, sans l'imiter ni la répéter, Charles Nicolle a fait ses plus belles trouvailles en contemplant la vie. Le laboratoire n'intervenait que pour vérifier et démontrer les hypothèses du contemplateur.

Avec son grand feutre noir, ses longs vêtements sombres, ses mains aristocratiques et d'une adresse exemplaire, son visage pâle, creusé de rides profondes, sa voix vibrante et mal contrôlée, Charles Nicolle montrait une figure de savant bien frappante pour le profane : le savant des images. La surdité lui donnait de faux airs d'inattention. Il s'en excusait malicieusement en haussant les épaules. « Les savants sont distraits ! » disait-il. Il s'exerçait au détachement et il y avait du mérite, car il était plein de passion. Je l'ai appelé, dans un de mes livres, « collectionneur de dessaisissements », en souvenir d'un moment de sa vie où il donnait volontiers ses livres, ses bibelots, les menus trésors qu'un homme, en général, conserve jalousement.

Il disait parfois : « Un savant peut et doit être humain dans sa vie, dans ses écrits, dans ses actes ordinaires; mais, quand il est en proie aux caprices de l'esprit créateur, il ne songe pas à l'humanité. Il est tout à sa passion; il est comme un animal surprenant qui cherche, le nez au vent, et qui ne réfléchit guère, à ce moment du moins, aux généreux corollaires de ses observations et inventions. »

Voilà, sans doute, une vue sincère de la science et du savant. Quand il a trouvé la prophylaxie du typhus exanthématique, Nicolle ne se disait assurément pas : « Je veux soulager l'humanité d'un redoutable fléau, rendre l'épouse à l'époux, l'enfant à la mère, le berger au troupeau, enfin faire du bien aux peuples. » Charles Nicolle

ne songeait qu'à trouver la solution d'un problème. Cette solution, trouvée, a eu les plus heureux résultats. Des millions de vie ont été protégées, surtout pendant la guerre. Nul ne s'en est plus noblement réjoui que le savant lui-même.

Il faut beaucoup de courage pour parler aussi librement. Les hommes aiment beaucoup l'imagerie d'Epinal; ils veulent se représenter le savant comme un saint inspiré que hantent les préoccupations morales. A vrai dire, la vérité n'est pas moins belle, mais elle est moins simple.

Charles Nicolle racontait volontiers cette histoire, qu'il tenait du docteur Roux : quand l'expérience fameuse des moutons et de la bactéridie charbonneuse fut mise en route, les premières rumeurs, d'ailleurs très mal fondées, parurent défavorables. On avait cru voir que les moutons dont Pasteur espérait la survie donnaient des signes de maladie. Pasteur, au lieu de montrer le calme olympien qu'on lui voit sur les estampes, entra dans une vive colère, accusant ses collaborateurs, disant qu'on ne le reprendrait plus à travailler avec des maladroits. A Roux, qui le pressait de se rendre sur les lieux de l'expérience, il répondit, en haussant les épaules, qu'il ne tenait pas à se faire couvrir de ridicule. Et il continua de bougonner.

Un peu plus tard, des nouvelles parvinrent qui, toutes, étaient excellentes. Aussitôt Pasteur, rayonnant, se tourna vers ses collaborateurs en s'écriant : « Que vous avais-je dit? Hommes de peu de foi! » Et il se mit en route pour aller constater le triomphe de ses idées. Il paraît que le docteur Roux, quarante ans plus tard, disait : « Je l'aime encore mieux ainsi, vivant, humain, faillible, somme toute, que dans les livres de ceux que l'on pourrait appeler ses hagiographes. »

Je comprends ce goût pour la vérité, pour la salubre et déconcertante vérité. C'est pourquoi je voudrais conserver longtemps en moi, à l'abri des déformations légendaires, la pure et noble figure du savant qui fut notre ami et qui vient de nous quitter.

GEORGES DUHAMEL.

L'ARMÉE DE MÉTIER

—

Depuis deux ans que le colonel de Gaulle a écrit son excellent ouvrage *L'Armée de métier* et l'a appuyé de commentaires éloquents, en quelques conférences faites à la Sorbonne, sa conception a fait tache d'huile, comme il fallait s'y attendre.

Le Parlement s'en est emparé et M. Paul Reynaud, — avec MM. Paul-Boncour, Ybarnegaray, Le Cour Grandmaison, — a réclamé la création d'un corps d'élite spécialisé, euphémisme qui cherche à masquer l'armée de métier et à faire avaler la chose par les antimilitaristes.

Armée de métier ou corps spécialisé, peu importe l'étiquette.

On reprochait avec véhémence au dernier ministre de la Guerre de ne pas l'adopter, et de rester attaché à des formes d'armées périmées, « à des principes d'organisation de 1793,... à un système exclusivement destiné à la défense du territoire, alors que l'assistance mutuelle est la base de la sécurité de chacun ».

Pour tout dire, le « corps d'élite spécialisé » compenserait par sa qualité notre désavantage numérique, tirerait le meilleur parti de la technique moderne, affermirait notre couverture, nous permettrait de prêter à d'autres le secours immédiat que nous en attendons nous-mêmes.

Devant tant d'avantages, comment le ministre de la Guerre hésite-t-il à nous les octroyer?.

C'est que la question est beaucoup plus complexe que ne l'imaginent certains.

Telle affirmation, qui n'est pas contestable si l'on raisonne dans l'absolu, le devient quand on se place dans le domaine relatif qui est le nôtre.

Oh! sans doute, il vaudrait mieux avoir, en plus de

notre armée de conscrits, une armée de spécialistes rengagés, corps de manœuvre, corps mobile, corps de choc outillé puissamment.

Présentée ainsi, la question se résout par l'affirmative.

Mais pratiquement, elle se pose autrement :

Etant donné, d'une part, une armée d'un effectif de X conscrits et Y militaires de carrière, d'autre part un budget de Z milliards, comment organiser les forces nationales, pour en obtenir le meilleur rendement?

Organiser un corps d'élite spécialisé, au moyen des rengagés de l'armée du service à court terme, c'est enlever à cette dernière les meilleurs de ses cadres et de ses spécialistes, c'est la priver d'une grande partie de l'armement moderne qui lui est indispensable pour se battre. C'est en faire une troupe dépourvue de valeur militaire.

Et le dilemme s'établit ainsi :

Vaut-il mieux avoir une force composée de :

1° *Un corps spécialisé* ultra-moderne, de 8 ou 10 divisions mécaniques à base de chars.

2° *Une armée du service à court terme,* mal encadrée et mal outillée, destinée à s'incorporer pour la guerre tous les effectifs mobilisables.

Ou bien une force, comprenant, comme aujourd'hui :

1° De grandes unités mécanisées et motorisées (une ou deux divisions mécaniques et sept divisions d'Infanterie motorisées).

2° Une armée mobilisée, assez fortement encadrée et pourvue du matériel nécessaire.

Les pouvoirs publics ont bien le droit d'être perplexes devant la gravité de ce problème et de ne pas accorder trop d'importance aux injonctions de tels écrivains qui s'attribuent la clairvoyance du maréchal Niel, en 1867, et jettent l'anathème sur les Lebœuf dont l'inertie prépare la catastrophe.

Pour nous qui voyons que l'armée *actuelle* n'a ni trop de cadres, ni trop de spécialistes, ni trop d'outillage, nous nous rangeons derrière le ministre et attendons que cette armée reçoive tout ce qui lui est nécessaire pour se battre!

Car le premier problème qui se posera, à nous les dé-

fensifs, sera *de tenir le front* avec une couverture d'abord, avec toute l'armée française ensuite, afin que l'ennemi ne l'enfonce pas en quelques heures; afin aussi que soit gagné le temps d'amener au point voulu la « réserve mobile » qui brisera l'attaque ennemie et permettra de passer à la contre-offensive.

Tenir d'abord.

Engager la réserve ensuite.

Que ferions-nous de la réserve magnifique que serait le « corps d'élite spécialisé », si le reste de l'armée (privé de cadres et de spécialistes) était incapable de supporter le premier choc?

On objecte : « Vous n'avez rien fait pour doter notre armée d'une force de manœuvre et d'attaque moderne, et maintenant, ce sont les Allemands qui la réalisent. »

Ils ont trois divisions cuirassées (Panzer divisionen) et en auront bientôt trois autres.

Chacune comprend :

1° Un régiment de reconnaissance (auto-mitrailleuses).

2° Une brigade de chars (500 chars).

3° Une brigade d'infanterie sur voitures tous terrains.

4° Une brigade d'artillerie tous terrains et tous azimuths.

5° Une escadre d'aviation.

6° Des troupes auxiliaires (génie, transmissions).

La formule n'est pas neuve; c'est celle de notre division légère mécanique.

Ils ont en outre quinze divisions d'infanterie motorisées (transportées sur camions) alors que nous n'en avons que sept, et ils en auront bientôt trente...

Le corps d'élite spécialisé, l'armée de manœuvre et de choc, que l'on préconisait chez nous est réalisé... de l'autre côté du Rhin.

Les partisans s'en épouvantent.

Pourtant, parmi ceux qui freinaient l'organisation de ce corps spécialisé, il en est auxquels les événements donnent raison : « L'armée blindée, disaient-ils, c'est l'armée de l'agresseur. La France est défensive, elle ne choisit pas son heure, elle ne peut construire une armée

d'attaque, parce qu'elle est réduite à se défendre et qu'elle ne peut, des années durant, maintenir la nation sur pied de guerre, en attendant le jour J, qui sera ou est déjà arrêté par l'adversaire, mais quelle ignore. »

L'armée d'agression est mobilisée presque en permanence, organisée pour le coup de force, prête à un signal à se déverser sur toutes les routes et autostrades menant vers le sud-ouest.

Divisions cuirassées en tête.

Divisions d'infanterie motorisées derrière.

Autres divisions transportées ensuite.

Elle a cent divisions en première vague, nous dit M. Sénac, rapporteur du budget de la Guerre, qui est bien informé; nous irons plus loin que lui et, sachant que l'armée allemande pratique le détriplement, nous avancerons que les trente-six divisions du temps de paix actuelles sont destinées à former trente-six corps d'armée à trois divisions, soit exactement cent-huit; les divisions cuirassées étant comptées en plus.

Nous avons en France le tort de discuter un peu trop sur la place publique. Nous avons démontré l'utilité d'une armée mécanique. Nous avons fait des expériences et en avons publié les résultats. Certains auteurs ont démontré que la division cuirassée avait toutes les vertus. L'adversaire n'a pas eu besoin de payer ses espions pour être renseigné; il lui a suffi d'acheter nos livres, nos revues, nos journaux pour profiter de nos études préliminaires de quinze années, et de nos polémiques et de nos conclusions. Sans avoir dépensé un sou, il n'a eu qu'à conclure à son tour et à réaliser l'armée d'agression : l'armée mécanique.

A cette armée, il nous faut opposer un front d'airain et par conséquent renforcer nos divisions, en augmenter le nombre pour qu'elles puissent encaisser le choc, sur nos fortifications de couverture ou sur les parties de la frontière qui sont découvertes.

Au surplus, le corps spécialisé du colonel de Gaulle a vu le jour dans des circonstances fort différentes de celles d'aujourd'hui.

Entre 1918 et 1935, nous avons essayé de stabiliser l'Europe du traité de Versailles au moyen de pactes. Il fallait pouvoir sortir de chez nous pour courir à l'aide d'une nation amie attaquée. D'où la nécessité, alors, d'un corps rapide, puissant de manœuvre et d'attaque, auquel l'Allemagne, désarmée par les traités, n'aurait eu rien à opposer.

Que les temps sont changés!

Au centre de l'Europe s'organise maintenant une force militaire qui laisse loin derrière elle l'armée allemande de 1914. Ce sont toutes les mines, toutes les usines, toutes les personnes (physiquement, intellectuellement et moralement) qui sont mises en œuvre, pour préparer la « guerre totale ».

En octobre 1935, l'Allemagne avait comme effectifs disponibles (Rapport de M. Sénac, sur le budget de la guerre) :

1° Sous les drapeaux	550.000	
Forces de police	100.000	
		650.000
2° Utilisables immédiatement :		
Libérés de la Reichsheer	200.000	
Libérés de la police	100.000	
Sections de protection (S.S.) ou d'assaut (S.A.)	300.000	
		600.000
3° Formations paramilitaires :		
Couverture (Grenzschutz) S.S. et S.A. environ	1.000.000	
Corps auto; chemins de fer ...	150.000	
		1.150.000
4° Utilisables après une préparation de deux mois (qui peut être faite 2 mois avant le jour J) S.S. et S.A.........	500.000	
Service du travail	400.000	
Chemins de fer, postes	300.000	
		1.200.000

5° Anciens combattants de 35 à 45 ans, entraînés pour servir en couverture ou comme cadres	300.000	
		300.000
		3.900.000

Soit une formidable armée de *4 millions d'hommes* immédiatement utilisables.

Et nous aurions encore la prétention de voler, à travers l'Europe, au secours de nos amis, attaqués avec un corps d'élite spécialisé, quand l'Allemagne dispose de quatre millions d'hommes!

Mais, dira-t-on, la guerre ne se fait pas seulement avec des hommes; il leur faut du matériel!

Evidemment et, depuis l'arrivée d'Hitler au pouvoir, toutes les usines d'Allemagne (avions, chars, canons, autos, équipement, habillement, et sans doute gaz) marchent à plein... alors qu'en France, pendant le même temps, on n'a travaillé qu'au ralenti.

Allons, il faut nous réveiller de notre rêve.

Nous n'avons plus gagné la guerre. Le traité de Versailles n'existe plus. Et la zone démilitarisée de la rive gauche du Rhin n'est plus qu'un fiction, car les Grenzschutz et les Schupo (1) bordent notre frontière, et l'armée motorisée allemande peut, en un rien de temps, arriver sur notre couverture.

L'armée allemande existe; elle est formidable; qui songerait maintenant à jeter dans ses griffes un corps spécialisé automobile, même d'élite, de 8 ou 10.000 hommes?

Les divisions cuirassées, trois puis six, les divisions d'infanterie motorisées, quinze puis trente, en un mot *la force motorisée,* est chez l'agresseur. C'est un fait; on peut le déplorer; il est impossible de le nier.

L'Allemagne, qui choisit son heure et prépare son armée pour cette heure, peut et doit être motorisatrice.

(1) La valeur de trois divisions.

La France, qui est pacifique et défensive, ne peut être que contre-motorisatrice.

Elle n'ira pas endiguer l'irruption allemande avec une division cuirassée contre trois, ou deux contre six, et sept divisions d'infanterie motorisées contre quinze ou trente, action du faible au fort, vouée à la catastrophe.

Il lui faut lutter contre l'armée motorisée avec toutes ses forces et les équiper en conséquence.

Les moyens de tenir en échec l'agression allemande et son avant-garde cuirassée et motorisée, nous les avons.

C'est d'abord notre barrière fortifiée.

Ce sont ensuite :

— les destructions massives des ponts et des routes, préparées dès le temps de paix;

— les zones ypéritées;

— les inondations.

C'est enfin l'armement même de la troupe :

— les mines,

— les canons contre chars.

Surtout les canons contre chars. Ayons confiance dans cet armement. Les quelques canons utilisés par les Allemands, en 1918, comme armement anti-tank, ont montré que l'arme de jet est encore, toujours, supérieure à la cuirasse.

Notre infanterie, pourvue d'engins anti-chars, et notre artillerie, aux pièces largement étalées et masquées, ne se laisseront pas traverser par les divisions cuirassées, si celles-ci réussissent à franchir nos zones de fortification ou de destruction.

La réponse au char allemand, qui coûte cher, n'est pas uniquement le char français, que nous n'aurons pas en quantité suffisante, c'est surtout le *canon-contre-char*.

§

Mais s'il nous est impossible d'avoir une force d'attaque blindée égale à celle de l'Allemagne, il nous est indispensable d'avoir une force de contre-attaque sérieuse, quoique d'une puissance moindre.

En effet, le problème de la guerre reste, dans ses

grandes lignes, toujours le même, la bataille en est l'acte culminant. Et la bataille ne se gagne, en définitive, qu'en attaquant (ou en contre-attaquant).

Aussi parfaitement que soit outillée l'armée de défense (ou de ligne), la force d'attaque blindée doit fatalement, un jour ou l'autre, atteindre son but et percer le front adverse, malgré les organisations, malgré les destructions, malgré les mines, malgré les canons contre chars, tous moyens de défense dont l'action peut être sérieusement réduite par les rideaux de fumée.

Il faut pouvoir la contre-attaquer, avec des armes semblables, quand elle débouchera en terrain libre. *Les réserves mobiles* doivent donc comprendre une proportion suffisante d'engins blindés.

On peut admettre, par exemple, que si l'attaque est faite par six divisions cuirassées, celles-ci, après avoir traversé les résistances de la défense, arriveront suffisamment disloquées pour que nous puissions les contre-attaquer avec deux ou trois divisions mécaniques.

On le voit, le problème est moins simple (en théorie) que celui qui consiste à opposer à la force blindée ennemie une force blindée supérieure ou au moins égale.

Mais sa solution est tout de même plus à la portée de nos moyens.

Que les Allemands qui veulent prendre l'offensive aient une armée offensive, c'est la logique même.

N'en concluons pas, à priori, que nous devons avoir une armée offensive égale, nous qui sommes défensifs.

Bien que cet aphorisme néfaste : « La meilleure manière de se défendre, c'est d'attaquer », ait eu longtemps cours, dans la dernière guerre, nous imposant bien des pertes douloureuses et inutiles, on a fini par comprendre que la parade à l'*attaque*, c'est la *résistance organisée;* on la complète, si on le peut, par une riposte, *la contre-attaque*. Tactique élémentaire que connaissaient, par expérience, tous les capitaines de l'antiquité, du moyen âge, tous les généraux de l'Empire, mais qu'un siècle de guerres exotiques nous avait fait oublier.

Ayons donc ce que nous pouvons avoir, l'armée de défense et de riposte.

L'*armée de défense*, c'est celle que nous possédons, mais qu'il convient de grossir de tous *les effectifs disponibles*, de 18 à 50 ans, car les contingents annuels allemands, nous ne devons pas l'ignorer, sont doubles des nôtres : 400.000 hommes contre 200.000. Ces effectifs, il faut en constituer autant de divisions que possible et en préparer l'armement dès le temps de paix, parce que, lorsque la « *guerre totalitaire* » (selon la conception et l'expression allemandes) sera déclanchée, il sera trop tard pour organiser et fabriquer; il faut en conséquence refaire des combattants de tous nos vieux réservistes actuellement sans affectation et constituant des unités de travailleurs sans armes.

Quant à l'*armée de réserve* (de contre-attaque et de riposte) elle doit être mobile, et comprendre naturellement :

— nos divisions d'infanterie motorisée,
— nos divisions hippo-automobiles,
— nos réserves de chars,
— et notre (ou nos) division mécanique.

Pour arrêter la course des chars, il faudra pouvoir leur opposer une arme aussi puissante et aussi mobile qu'eux; c'est encore le char.

Tout en acceptant le fait inéluctable que les forces cuirassées adverses seront en quantité supérieure aux nôtres, tout en comptant sur notre armement anti-char pour leur infliger des pertes sévères, il faut encore que nous ayons assez de chars pour ramasser ceux de l'ennemi qui auraient échappé à nos canons.

Il y a donc lieu de ne pas nous laisser distancer par trop dans l'organisation des forces cuirassées et de poser en principe que, si l'Allemagne crée six divisions cuirassées, il nous en faudra au moins deux ou trois.

On aurait d'ailleurs tort de croire que les divisions cuirassées remplacent nos divisions de cavalerie modernes; celles-ci auront seules la possibilité d'opérer dans les régions boisées et coupées; celles-là ne peuvent que

rechercher le terrain découvert; les unes et les autres sont nécessaires.

La période de tension politique est ouverte depuis le jour où l'Allemagne, dénonçant le traité de Versailles, réorganise ouvertement son armée. Il faut mettre, comme elle, en action, toutes nos fabrications de guerre.

Ce qu'il faut, au point de vue du matériel, c'est que la somme des forces de notre défense anti-chars et de nos unités de réserve mobile — mécaniques, hippo-mécaniques et motorisées — soit supérieure à la force cuirassée adverse.

Des canons anti-chars et des mines, pour briser le flux de l'attaque, certes, mais aussi, des chars et des autos-mitrailleuses, pour la contre-attaque et pour l'exploitation rapide et à fond de tout succès.

GÉNÉRAL X***

DISCOURS AUX VICTOIRES DE PROVENCE

—

Nous aimons nos métamorphoses : aucun jeu n'est plus secret. De là le prestige des mythes qui parlent à notre innocence et séduisent notre nostalgie. Héros, ces Victoires nous conduisent; elles désignent notre espérance.

La Nikè grecque unit heureusement ces thèmes : sous les voiles que la chute arrache à son corps, elle rayonne une splendeur charnelle plus amoureuse que les Vénus athlétiques, moins secrète que le vêtement défendu des Corès dont le sourire semble nous promettre des paradis mystérieux. Mais sa volupté reste glorieuse, garde la fraîcheur de la jeunesse et sa gravité; son ornement élancé dessine la figure humaine d'une idole.

Parmi celles dont nous avons fait nos chimères ou nos anges, — à demi sirènes et à demi sœurs, — la Nikè apporte son insolence et sa tendresse. Elle est déesse descendue vers l'humain, contrairement aux Héros que leur puissance élève au séjour des dieux. Comparez le pli de sa bouche à celui de cette Olympienne: son arc est moins cruel que les traits du visage impeccable de l'immortelle; ses pieds sont tendres, légers, de n'avoir effleuré aucune terre, et tout son geste, heureux, déroulé, a la grâce d'un jeu; à la fois drapée dans la magie de ses ailes et dénouant ses sandales pour courir.

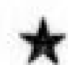
Nous, vainqueurs; mais, elle, Victoire! Elle rend vain notre effort par son don; elle ruine de son signe vrai l'emphase de nos conquêtes. Mais aussi elle nous garde de notre défaite. Peut-être déjà la Nikè glisse-t-elle des

formes et des sentiments divinisés du panthéisme à une fonction chrétienne d'un Dieu bon. Le prix de nos combats est ce corps trop aérien pour l'amour et trop jeune pour la gloire.

Si le Centaure plaît à notre démon, nous imagine homme à demi Dieu, homme croyant à sa volonté et à sa révolte, les Nikès sculptées sur l'Acropole désignent l'avènement de l'amour tendre et l'âge des héros passionnés.

L'Ionique du temple d'Aptère promet à l'Athénien vainqueur des délices qui l'inclinent à accepter; l'héroïsme cède devant la grâce. A partir d'une telle Victoire, forme grecque de la Vierge du XIII[e] siècle, la nostalgie remplace, comme mobile de nos actes, la naïve suffisance de l'athlète. Mais une telle divinisation de nos désirs entraînera aussi la chute de cette passion de servir qui dévouait la force du Même à un Autre défini par le clan, la Cité ou la gloire des armes : ainsi les colonnes doriques, claires, sourdes, portaient l'entablement du temple.

Avec la Nikè, l'Autre devient ce corps qui nous ressemble et qui nous fuit. La métamorphose de l'amour achève le supplice du démon. Comment construire maintenant? Mais peut-être le monde se sent-il assuré davantage de la justice des dieux.



La Provence me comble de telles victoires. J'arrive à elle avec orgueil, étranger, insatisfait, impur; inquiet de moi-même, désireux de ma surprise. Jamais ses paysages n'ont manqué à leur magie; j'y retrouve des compagnons connus : Prométhée, Horace, Le Vengeur de Conradin. Je rejoins nos légendes. Je rencontre ces amis qui accomplissent avec moi un obscur destin, comme une étape réunit ceux qui ont marché sur des chemins solitaires avec le sentiment impérieux d'une tâche.

L'or dont la lumière est imprégnée nous inspire, nous sauve plus efficacement que d'autres ordres. Jamais la

moindre amertume ne vient désespérer l'inflexion des formes et la mélodie de mon itinéraire. Sans patrie, exilé du cirque de ma naissance, privé du message des vivants, je connais ce lieu de ma conquête. Nul climat ne confirme plus suavement ma douceur; je m'y sens dépouillé, égal; sa chaleur bienfaisante m'apprend un pardon, un calme, une dignité; une immense acceptation comme si j'étais las de m'efforcer dans la ténèbre. Cette terre sans voiles découvre en moi l'homme nu : je suis jugé, compris, ennemi pitoyable, dans son éternité originelle...

Ces métempsychoses vivantes ne vont pas sans souffrance. Je voudrais exprimer le plus simplement la détresse dont cet abord me blesse. Nous devons nous donner entièrement à qui nous sauve. Chaque année, dans cet exil, dans cette patrie, j'ai abdiqué des souvenirs sans repos; ces fantômes assaillent mon arrivée.

Je pense aux amitiés que j'ai fuies. Le Midi m'est apparu quand je voyageais parmi cette insolence facile des groupes. A vingt garçons étrangers, audacieux, souriant aux filles qui passaient, nous pénétrions une patrie. Peut-être le visage que nous avons conquis en Avignon, en Italie, n'était-il qu'une forme de notre secret. Mais ce secret se révélait à lui-même au contact de tant de rencontres. Je suivais une image de reine enchantée et rieuse. Les terrasses de la terre chantaient leur signe d'or dans l'amitié qui l'avait nouée à mon cœur. O lèvres heureuses de m'avoir offert de telles consolations! Je n'étais jamais seul : la rumeur la plus juste accompagnait l'absence même d'un acte clair et des jeux les plus légers.

Devant vous, mes stèles, terre fidèle, je commence par les morts. J'étreins leur vie humaine avec passion, avec impuissance. Je suis livré sans la défense de leur corps à l'accent incorruptible des choses. Je n'ai plus la fraîcheur de leurs bras pour fléchir la dureté de mon masque et préserver la douceur du monde. L'angle d'une architecture, nous l'éprouvons de l'intérieur. La Provence, comme une proue, semble aiguë à qui la contemple; elle n'est construite que secrète: simulacre d'une

grandeur pour ceux qui la parcourent sans la traverser; modèle d'une violence et d'une victoire intimes pour nous qui savons ses messages: les saisons, le dur climat, le roc immuable, l'espace, champ des souffles qui la sculptent, et l'eau jeune dans la profondeur des puits. Je n'ai pas le bonheur d'être initié naturellement à ses mythes. J'en goûte vivement la surprise. Je viens à ses rivages après des détours impies et comme à une plénitude laborieuse. L'amitié, la musique me conduisent. Son sol n'anime pas mon sang par ses courbes heureuses. J'y heurte une difficulté de la personne avant de trouver mon aise aérienne et étincelante.

Né du Nord, ces délices ne m'ont pas été promises. Je dois vaincre les hommes hostiles qui en défendent l'accueil, la profusion. Cette Victoire a toujours des ailes qui la ravissent à mon triomphe et, parfois, plus danseuse qu'olympique, se joue de ma naïveté. Mais tout en elle, à mon détour intelligent de son hasard, enseigne la patience de la prendre : amante rebelle et qui cède à son désir de me plaire.

Je sais mal exprimer cette prière qui sourd et qui expire en moi. Pourtant ces paroles intérieures m'ont fait tant de bien et tant de mal, qu'entre ces deux impuissances, l'une heureuse, l'autre esclave — heureux et vaincu — je me suis épuisé pour longtemps. Comment accomplir cet acte insoluble? Comment achever cette tâche que je sais passionnément la mienne, contenant mon sacrifice, ma douceur, mais à moi-même obscure et inconnue? Bercé par cette détresse, j'accepte sa volupté où je me suis appuyé jusqu'au vertige...

Je me promène dans la mort des rues : maisons tristes, fontaines creuses, façades d'hôtels inhabités, aux balcons de fer forgé, mais sans fleurs. La vie y est étroite et défendue. Parce que des enfants jouent, nous écartent, passent — comme plus tard le jeu de l'amour — nous ne saurons jamais le vrai visage de cette ville. Que la possession est chose secrète ! Nous nous épuisons à la définir, à l'enfermer; et nous n'en connaissons que les contours. Notre acte a l'ornement et la sécheresse

d'une ligne. La statue même est le simulacre d'une apparence engendrée par l'inflexion des surfaces. Mais l'âme échappe à ces énumérations, et se livre sans réserve, avec sa réserve de richesse, dans la musique, dans l'amour, dans cette illusion d'une plénitude que nous donne l'instant où cesse notre effort. La marche dans les paysages nous plaît par le même accent d'allégresse et d'achèvement; elle parle longuement à nos souffles, pénètre notre présence, nous emporte... O rivages des Iles que nous avions choisies comme le lieu d'un séjour immortel! Ruines de tout ce qui n'est pas, après cette révélation, la splendeur d'une telle Arche arrachée à la gloire de l'universel! Golfe du retour, sacré, défendu, heureux; conçu inséparable et où rien du jeune élan de l'amour ne soit caché!

Je crois encore en toi, Victoire; je connais ce signe de ma violence. Livré à tes villes, je commence par ma captivité. Je me heurte à ta splendeur qui décourage l'étranger. Je suis prisonnier d'avoir possédé ton sol sans avoir forcé tes filles. Je ne sais pas que, barbare, je suis paré pour les séduire : je souffre, je regrette mes sœurs françaises. L'éloignement me semble une passion puérile. Ces Marches, aux frontières de ce qui cesse, enseignent à vivre sans pitié. Jetés au large, privés de retour, nous commençons une espérance. Tout en nous exige d'entreprendre.

★

Ici se place une conscience de la Géographie.

Comme l'architecture, comme la musique, le paysage est une grandeur qui nous contient. J'avais conçu ses formes comme celles de la sculpture : une surface impénétrable, multiple, infléchie.

La Provence m'apprend sa profondeur : le ciel, les fissures dans le calcaire, les nappes d'eau dormante au creux des puits m'enseignent le mystère de cette âme. Chaque arbre suppose l'épaisseur de terre dont il se nourrit et l'espace d'azur ou de blancheur où il s'éploie. Les terres des champs sont retournées par le soc des

charrues, profondément vivantes, belles comme une chair possédée. La vivacité diverse du climat, le bonheur de l'air contribuent aussi puissamment que l'accent des formes à cette aise ou à cet élan qu'éveille en nous le spectacle. Chaque crête de montagne nous invite à franchir le point où elle s'unit au ciel, à l'animer de notre marche, à pousser dans l'air la fraîcheur de nos souffles.

Le paysage dont je parle est réglé par des lieux saints: légendes de cette terre favorable aux mythes, histoires que nous avons disposées comme les haltes d'un itinéraire le long des rivages amis, et les héros qui signent ces paysages comme si leur accent était inspiré par le sol et sa dépendance géographique: Peynier, l'Olympe, Saint-Zacharie. Partout s'y cachent des ermitages qui désignent aux initiés une rencontre, un cloître de compagnons, la fuite d'une Victoire, ou le lieu d'une conception plus claire de soi et de son acte.

Le domaine de cette amitié s'installe entre la vallée de l'Arc, en amont d'Aix, et la côte méditerranéenne — la plus belle riveraine de la mer — de Marseille à Toulon.

Les vagues de cette terre sont orientées d'Est en Ouest, et, comme le dernier mur de la Provence, s'élèvent plus haut vers le sud jusqu'à leur chute sur la mer.

A l'Est du défilé où l'Arc passe entre Sainte-Victoire et les contreforts du Pilon du Roi, Peynier, Trets, Pourcieux s'échelonnent sur le bord gauche de la plaine, parfois la dominant d'une colline qu'ils incorporent à leur forme. Là est l'arène de notre patrie : les masses en sont amples, mesurées, avec une échelle plus étendue que la variété habituelle du sol provençal. Cette conque ouverte aux jeux et aux bienfaits du ciel, tantôt tourmenté, tantôt solide, est coupée du Nord par les terrasses du Cengle qui la défendent d'un désir, toujours impérieux chez les peuples méridionaux, d'obéir à l'appel de leur inquiétude et de se perdre dans les violences de l'hyperborée.

Au sud, la Sainte-Baume, parallèlement, achève le cirque par des falaises étagées dont l'abrupt, symétrique aux Cengles, affronte le Nord.

Entre ces deux perrons aux gradins de héros qui, en deux enjambées, de la plaine de l'Arc ou de la haute vallée de l'Huveaune découvrent les Alpes ou la mer, la ligne, toute en inflexions mélodieuses, de la montagne des Anges à l'Olympe, sépare le cirque de Peynier de celui de Saint-Zacharie, plus étroit, plus tourmenté, creusé de vallons resserrés comme des calanques.

Le paysage est immense et continu; les descriptions ne suivent que ses contours; le voyage le circonscrit ou le traverse. A l'Arc correspond Saint-Zacharie à l'Ouest, mais aussi la plaine des pins de Nans tournée vers l'Est. De même, au Sud de la Sainte-Baume, le terrain de plus en plus mouvementé, compliqué, serpent pressé de se tordre avant l'usure égale des eaux, ouvre des trouées : au col de l'Ange vers Aubagne et l'aval de l'Huveaune; au pas d'Oullier, vers Cassis; le long de rivières sans débouchés dans la cuvette de Cuges, et, à l'Est, à travers le sol le plus désertique jusqu'aux collines dominant les rades toulonnaises.

Je connais la géographie d'un pays au temps nécessaire pour le parcourir, à l'effort et au plaisir de le mesurer de mon pas. J'épuise ses contours, ses directions, jusqu'à concevoir leurs rapports par la somme et le souvenir de mes gestes et saisir la forme totale d'un lieu.

Nous avons serré cette terre du lien de nos itinéraires, du nœud des haltes belles où nous vivions le temps d'un repos. Nous gardons comme une initiation l'or des jours accomplis dans ces lieux. Nous aimons leur gerbe exacte et abondante, ce prélude doux d'un ordre où nous avons modelé nos corps dans l'amitié, dans la musique, dans la paix, avant l'impatience, la solitude, la dureté qui ont pris nos forces naissantes.

Peu à peu nous nous changeons en cette terre; nous l'aimons plus en créateurs qu'en habitants. Par détours, par altitude, nous découvrons le secret de son visage. De Régagnas, nous avons vu au nord les trois terrasses du Cengle et de Sainte-Victoire, et, à leur pied, la plaine de l'Arc d'où nous montions; à l'est les crêtes de l'Olympe dont nous chérissions le regard; au sud, dans

son cirque, Saint-Zacharie, puis des monts tourmentés, sans signification géographique ou formelle, et tout ce paysage épais et sans apparence fermé par la haute ligne de la Sainte-Baume que, plus tard, pèlerins, nous avons gravie par ses deux marches de géants pour connaître l'approche de la mer.

Du haut de l'Olympe, le paysage s'est reformé et ce rapport nous a fait pénétrer quelque chose de son immensité et de sa structure. Des crêtes du Joug de l'Aigle, nous l'avons encore contemplé tout entier, étendu dans la paix semblable des formes. De plus loin encore vers le sud, d'un point unique limité à quelques pas de largeur, nous avons revu le mur des Cengles perdu dans la brume du nord et, le long d'une même oblique, l'Olympe tourné vers la montagne et le cône de l'Ile Riou au large des calanques...



La connaissance totale nous hante. Peut-être, en nommant les choses, les aspects, espérons-nous épuiser le réel par l'énumération de ses beaux symboles : d'où la force d'incantation du verbe, à demi divinisé.

Les pays de montagne se prêtent à une possession plus complète. Nous nous élançons sur leurs rampes, adhérant à l'objet par notre effort. De la cime, nous voyons, parcourue, la trace du matin et, vierge encore, le chemin devant nous incliné vers les pentes que le soleil drapera d'ombres et d'ors. Nous éprouvons le passage de la pluie, les grandes formes des nuages fouettés par le vent ou amoncelés par l'orage. Dans le regard où passe notre vie la plus charnelle, nous évaluons nos actes en fonction de l'étendue. Les bornes milliaires, les tours romaines désignent cette puissance de l'œil vainqueur. Nous découvrons les villages enfouis où nous devons reposer entre nos vols et apaiser, aux nuits tendres, cette marche titanique et lente.

Le cercle de l'horizon limite nos désirs. Nous pouvons en un jour (et quel jour ne serait une forme achevée

de notre bonheur?) connaître nos frontières. Les vallées viennent à nous, sinueuses, rampent au seuil des montagnes, creusent le flanc qui nous porte pour se perdre dans la muraille qui les termine. Nous assistons à une hiérarchie des formes au sein de laquelle nous éprouvons leur ressemblance; et le geste de les étreindre qu'imaginent nos bras nous confère la jeunesse géante du Démiurge. Dans leur unité profonde, ces masses nous paraissent comprises et presque conçues de nous. Elles naissent et se résorbent dans le socle où nous sommes, avec l'ordonnance de leur perspective et cette pesanteur immuable sous le joug de nos yeux.

Peinture monumentale du monde! Signal de l'Aigle! Sommeil de Midi! Nous connaissons vos accents, vos pièges, vos passages. Nous aimons vos noms, vos symboles, secrets entre nous. Et les dire, l'un après l'autre, comme un jeu séculaire, c'est chaque fois une Cité conquise.



Je descends par le chemin où le soleil a fait éclater les odeurs. Je comprends, je goûte avec amour les paroles du sage que j'ai appris à murmurer, un peu enfant, un peu emphatique: « L'esprit heureux se déroule en ornements. » J'entends des musiques qui ont l'inflexion douce des collines. Sœurs divines qui confirment nos secrets d'homme! Elles m'enseignent un équilibre : celui d'une force vive, tourmentée, errante, dont le souffle inspire des formes stables; mélodie constamment déjouée et pourtant rythmée par son cycle; harmonie retardée jouant avec la note magique.

Je ne me méprends pas sur mon plaisir. Il est essentiel de concevoir que nous sommes à la fois une présence et une trace. Comme la musique imite la souplesse du serpent et le lien de sa géométrie, la volupté a besoin de cette sécheresse pour nous préserver du pathétique. L'épique, le dorique, la Provence sont des ordres de l'esprit, du paysage ou de la musique entièrement grecs. Car les temples contiennent dans leur rigueur un appel

plus poignant d'être contrôlé par soi-même, réserve de mystère difficile et féconde à percevoir.

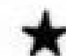
Je voudrais parler de celui qui m'a conduit ici.

Son éloignement a laissé les traces les plus vives dans cette terre que son génie a faite sienne. « Tout autre pays, me disait-il, viole mes goûts. Ici mes souvenirs me conduisent. »

Je préférais mes images à cette fidélité de la terre. Pour moi les choses n'étaient que l'aspect d'une forme de femme; constamment enchanté par leur fuite, je me changeais, pour suivre ses Victoires, en héros passionné et errant, attaché au rêve de leur recherche.

« Conception occidentale du mythe, me répondait Horace; non Méditerranéenne pour qui les appels, les métamorphoses, élèvent l'homme et l'approchent de lui-même; conception chrétienne, pour qui changer, c'est se perdre. Les vrais héros restent fidèles à leur destin ou à leur révolte. Ils ne s'éloignent jamais; ils emportent ce qui leur confère la puissance. La vie terrestre est impatiente. L'acte se hâte. Les Chimères sont les sirènes du départ... Mais ces terres accompliront notre retour. »

Comment redire ses paroles? Elles étaient accordées aux splendeurs où nous passions. Nous posions nos pas sur la blancheur rugueuse des dalles de calcaire, solides, sonnant creux. Nous chantions les hymnes simples de notre marche sur la lumière qui s'offrait à nous de toutes parts avec une ferveur inlassable. J'arrivais près d'Horace, vaincu par la vie, mais inaccessible à l'amertume. Ensemble, nous renaissions, purs, de ces désastres. Chaque matin, pour l'antique, est un jour nouveau. Comment refuser cette innocence ranimée par la certitude du soleil et par la profusion d'une vie étincelante? Gonflés, intacts, frais des forces jeunes du satyre, nous traversions les flancs bourdonnants d'abeilles et de lumière pour accomplir de notre itinéraire le regard promis de la mer.



De tels séjours nous proposent une vie humainement

meilleure: un ordre, la paix, le travail; des musiques et des amitiés; de jeunes femmes mystérieuses, secrètement adorables, aux corps formés pour l'amour, avec quelque chose d'infiniment digne, accessibles aux larmes belles.

Nous est-il défendu cette espérance? Quelle crainte de périr nous retient d'accomplir ce que nous aimons? Les désirs renaissent, plus hauts, de leur épuisement. Comme les découvertes accroissent la part d'inconnu du monde, la possession en multiplie les aspects désirables. Nous ne sommes jamais las de bonheur. La joie nous brûle par l'approche d'autres joies. Les belles choses nous consument les unes par les autres, nous appellent à nous donner davantage. Sans scrupules, parce qu'avec chaleur, accomplissant, forcenés, divins, le geste d'une nature universelle, nous passerions ce qui nous reste de vie à jouir et à connaître, délivrés de notre patience et de notre nostalgie.

Nostalgie, mal de quel retour? En échange de ce paradis terrestre, perdu, nous avons appris l'espérance et ses accents où nous concevons l'immortalité: la sereine, impériale puissance du démiurge qui nous était promis.

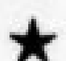
O Prométhée, ici mon sang, mon sanglot! Je me sens de la race de ces dieux qui m'ont fait. Je n'accepte pas les parures qu'ils offrent à ma consolation; mais en ces lieux où gémit, gronde, mon devoir de héros, tel toi, je me révolte contre leur justice inhumaine.

J'aime le mythe des arbres et des rêveries anciennes, la femme et l'homme épousant la terre nue. Mais je ne comprends pas qu'ils m'aient vaincu à l'avance et que mon destin originel soit d'entasser mes désirs pour accepter la douceur de leur défaite. Comment croire à l'accession de la mort, à son accent stable, à son cours continuant dans la lumière les méandres de nos vies? Quelles joies contiendraient d'autres thèmes que nos musiques : maudites, mais accessibles à notre orgueil, vivantes de notre amour comme les incantations des mages?

Cher serpent, ô mon péché, je suis voué à ta connais-

sance défendue, à ta conquête : pour ton ordre j'ai livré mes anges au démon avide de ces feux et de ces ors qui m'embrasent. La pomme désigne le miroir de la sagesse : se regarder soi-même parmi les choses, se croire de l'essence et l'égal de l'universel qui nous modèle et où nous cherchons passionnément la paix qui habite l'âme des beaux objets et le nombre d'or de leur musique. Architectures jetées comme ces colonnes qui ne s'élèvent jamais seules, semblables, mais portent de leur épaule imparfaite l'égale et achevée architrave!

Plus j'avance dans cette terre solide, — conforme, fraternel, livré à ses certitudes, — plus je vis seul. J'ai perdu l'accent de mes compagnons. Nos secrets nous séparent. Mes colonnes sont ainsi douloureuses et belles, prisonnières de leur démon, sages, chargées de leur Cause inconnue.



Nous avons gravi en riant les pentes qui s'adoucissent à leur sommet. Comment hésiter entre le péril et la puissance d'accéder? Quelle âme n'oserait choisir l'espace et ce lieu de la connaissance et de l'isolement?

D'autres hommes m'ont précédé ici, m'y suivront. Nous nouons nos mains dans les temps et nos compagnons sont ceux de notre race. Parmi eux je voudrais crier ma joie simple, ma fierté enfantine, comme les premiers de ceux qui gravirent les cimes, pâtres et prêtres de la montagne. Des saints hommes, des bergers nomades ont erré sur ce flanc exposé au nord, montant avec le matin, chassés par l'orage des hauteurs où ils vivaient un sommeil d'une oisiveté merveilleuse, pesants d'images poétiques. Ils gravaient leur nom sur l'axe de la pierre la plus haute ou déliraient, dans leur exaltation religieuse, d'une inexplicable allégresse. Ils jetaient des quartiers de rocs et des cris aux torrents qui serpentent dans l'ombre renaissante des gorges. Ils ont connu là les hymnes du monde, adorant instinctivement toutes choses: centaures par le pied, sûr de sa sagesse; satyres par l'ivresse délicieuse qui bourdonnait à leur tête. Ils

couronnaient leur front de myrtes ou de lauriers, défiaient avec emphase ce ciel facilement pathétique, ou se glissaient sous les branches des pins secs, des chênes nains, pour trouver la fraîcheur d'une demi-ombre et goûter l'odeur charnelle de la terre.

Que ne sommes-nous à un âge du monde où nous eussions pu, sans trahir, nous dépenser en ces gestes enfantins et heureux! Nous nous serions fondus à ce sol qui nous porte, sans errer, comme une Victoire libre de son poids. Nos mains, nos pieds se seraient durcis à ces contacts et, par quelque magie de la ressemblance, nous serions devenus ces racines et ces branches dont nous aurions accepté fidèlement le climat. Les histoires conduites par la tristesse terminent ainsi leur vie imprudente dans une métamorphose heureuse : forme panthéistique de l'Ile bénie. Mais l'Atlantide a été engloutie avant les temps de l'histoire, et n'est-elle la légende originelle recueillie par le dogme paradisiaque? Nous, légers, sachant ouvrir les bras, mais privés de la science de l'amour, nous nous détournons de ces amitiés. O mon blé! Terre dont les lieux s'appellent Victoire et Olympe, tu portes dans ton sillon le plus étroit la source et le sein de mon essence.

Sur l'exact mamelon du sommet, la matière, comme une chair, adhère étroitement à la forme. Sa couleur, sa dureté évoquent quelque jeunesse... La croix du sommet dresse son axe vertical sur la terrasse du Cengle, imposant cet autre signe. Les essences, dont la sécheresse a lassé le vent qui les traverse, enlacent mon repos. J'habite au milieu de leurs odeurs comme parmi des figures vivantes. Ah fantômes! Chères formes que, toute ma vie, j'ai divinisées en visages pour me lier à elles par un sentiment analogue à l'amour: obéissant aux mêmes cycles dans l'âme et l'imprégnant des mêmes secrets et des mêmes bienfaits.

O doux signes! La flûte au milieu des troupeaux de moutons et l'amitié d'Horace qui a chanté ce sol, qui a chéri cette vie fidèle au vent et rendu magique la gloire patiente des pâtres.

Ils parlent aux nuages maintenant. Ce discours a le temps théâtral de leur solitude, de la mienne, berger rêveur. L'orage descend sur le front des montagnes. Les champs rouges, dans la plaine, brillent encore de soleil... Lourde lumière. L'Idylle claire s'aggrave en variations paniques.

DANIEL MAY.

LE CRI DU PROCELLAIRE

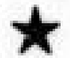
—

Comme je regardais en souriant la mer,
A l'heure où la rougeur du couchant s'y balance,
Cette voix parla, qui me monte du silence.
Plus que le vent marin le souffle en est amer.

Ce long chuchotement sans lèvres, c'est la plainte
Du destin qui bégaie et gronde en notre esprit;
Et soudain ta rumeur, vaste mer, semble éteinte.
Et la splendeur du soir fastueux s'assombrit.

Le pilote, écoutant l'oiseau de la tempête
Qui jette au vent son cri monotone et lointain,
Interroge le ciel et secouant la tête,
Hésite s'il doit croire un oracle incertain.

Tel j'écoutais, mêlée au vent du promontoire,
Cette voix qui menace et gémit tour à tour,
Tantôt voulant douter et tantôt prêt d'y croire.
Ce que m'a dit la nuit, je le redis au jour.



« Partout où ton regard l'atteint, où la devine
Ton cœur, où ton esprit, dans ce Val des lépreux,
Reconnaît sur le sol son empreinte divine
Ou son reflet doré sur des murs ténébreux,

« Poursuis sans te lasser, fils de l'homme, et proclame
Sous ses aspects changeants l'éternelle beauté!
Réjouis-en tes yeux, enivres-en ton âme,
Et ne perds plus un jour, car le temps est compté.

« Car le temps va venir de la grande ténèbre
Où tout champ sera mort et tout jardin flétri;
Non pour toi seul, passant, qui vers l'enclos funèbre
Redescendais en paix le sentier assombri.

« Sur tout ce monde, ardent à s'étourdir encore,
Quand l'angoisse déjà hante son rêve obscur,
La menace grandit d'une sanglante aurore
Et de jours tourmentés sous un ciel sans azur.

« Alors et pour longtemps peut-être, adieu la joie,
Le repos studieux à l'ombre des vergers,
Et le temple serein et l'essaim qui tournoie
Des colombes d'argent et des désirs légers!

« Adieu le luth savant et la flûte rustique
Où vos doigts s'exerçaient à tirer de beaux sons!
L'orgue en gémissements éteindra son cantique;
La terreur brisera les ailes des chansons.

« Quand la haine attisant les feux noirs qu'elle allume,
Chassera des cités un peuple trébuchant,
Aux cris de la terreur, aux pleurs de l'amertume
Qui mêlerait encor le rythme vain d'un chant?

« Qui voudrait mesurer de plaintives cadences,
Sur la plage déserte ou le mont dévasté,
Le chœur harmonieux des Muses et leurs danses,
Quand le sol tremblera sous l'être épouvanté?

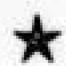
« Ceux qui priaient la paix sur des autels farouches,
Qui tendaient la clé d'or à des poings épuisés,
Prophètes dédaignés refermeront leurs bouches,
Ainsi que les amants sur leurs derniers baisers.

« Hâtez-vous, hâtez-vous, rêveurs de qui le songe
Peignait d'un vain azur les murs de sa prison,
Hâtez-vous d'adorer le Dieu brillant qui plonge,
Car la nuit sans amour s'amasse à l'horizon ! »



Et moi, troublé par ce sombre message
Que l'ombre apporte à l'esprit soucieux,
Doutant encor si les maux qu'il présage
N'étaient qu'un songe enfiévré, le passage
D'un noir brouillard sur la candeur des cieux,

Ou s'il marquait le signal prophétique
Des temps cachés aux âmes sans frisson,
Je me tournai vers cette Vierge antique
Qui, lance au poing, défend le haut portique,
Et j'invoquai la divine Raison.



— Déesse au casque d'or, Sagesse très auguste,
Toi qui seule saurais détourner le Destin
De ta lance tendue et de ton bras robuste,
Rends-nous dans tes yeux clairs la clarté qui s'éteint!

Tes autels sont déserts; sur l'agora bruyante,
Ce peuple qui tournoie avec des cris confus
Ne sait plus écouter, dans l'effroi qui le hante,
La parole d'un guide auquel il ne croit plus.

Cent prophètes menteurs ont trop versé l'ivresse
Des mots retentissants qui trompaient notre orgueil,
Et tous, comme un troupeau qu'un danger soudain presse,
Nous courons vers l'abri sans en trouver le seuil.

O démentes fureurs, êtes-vous nécessaires?
Des averses de sang font-elles donc germer
Sur le fumier de nos débris, de nos misères,
L'espoir qui veut agir, la foi qui dit d'aimer?

Est-il vraiment fatal, ce cycle dérisoire
Où la brute et le sage enchaînés pour toujours
Creusent pour des moissons de douleur et de gloire
Le sillon tortueux d'illusoires labours?

Et quand parle la voix qui, dans la solitude
Ou le bourdonnement dont la ville s'emplit,
Vient troubler le songeur, jamais la multitude
Ne s'attarde à l'entendre, en sa course à l'oubli.

Tous, sur la pente obscure ils se laissent descendre,
Plutôt que d'arrêter leur élan inquiet.
Ils maudiraient la voix lugubre de Cassandre
Qui glacerait leur sang, si leur cœur n'en riait.

— Sage Raison, fille du Dieu de la lumière,
Viens à notre secours, s'il en est temps encor!
Dissipe les brouillards où l'âme est prisonnière!
En dessillant nos yeux, rends-nous l'ordre et l'accord!

Sauve un peuple qui crut en toi! Force l'augure
A révoquer l'arrêt encore suspendu!
Reprends la toile aux doigts de la Parque mal sure
Et lestement renoue à l'écheveau tendu

Le fil déjà flottant dans la caverne obscure!

Octobre 1934.

MAURICE POTTECHER.

TOUT VA FINIR[1]

—

IX

LE 6 FÉVRIER

Les affaires n'allaient pas. La Bourse était mauvaise, l'épargne au pillage, les charges accrues. Le chômage augmentait, avec la misère; on avait peur de l'Allemagne. Tout stagnait dans le désarroi, le marasme et l'incertitude. Des scandales éclataient, l'un après l'autre, attestant la démoralisation profonde et générale. On avait vu un ancien président du Conseil inculpé d'escroquerie, un garde des sceaux et des ministres poursuivis. Tout était touché par l'argent et ses corruptions, l'intrigue, la facilité. Un voleur, plus gros que les autres, et symbolique tout à coup, protégé par des politiciens, mais, au dernier jour, acculé, perdit pied, se tua, ou fut tué. Sa mort rassurait. Une souleur, sur combien de fronts! « Enfin, il ne parlera pas! » En même temps que cette mort misérable et providentielle sauvait les quelques vrais coupables, une suspicion immense s'étendait. Qui avait touché? Tous suspects. Il sembla qu'un énorme abcès venait de crever, éclaboussant de ses sanies la justice, la police, la Chambre. Sous la méfiance, trois ministères, coup sur coup, étaient tombés. L'affaire, où des parlementaires étaient compromis par de louches histoires de chèque, dont les preuves couraient sous main, servait ignoblement la querelle engagée entre les partis, qui se rejetaient à la face l'opprobre et l'accusation. Un sursaut de dégoût soulevait le pays, écœuré de cette moisissure, et ceux qui avaient fait la guerre autrefois, réputés purs, mais in-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 905 et 906.

connus et tenus à l'écart de tout depuis seize ans par les vieilles équipes au pouvoir, remuaient, et dans les meetings proclamaient leur mépris, leur colère, leur soif de justice. Un cri montait de toutes parts : La France aux gens propres! Contre le jeu des factions, stérile, on appelait un changement, on ne savait quoi, un chef, la dictature, un radical et vaste nettoyage. Le vieil antiparlementarisme parisien — celui de Panama, du boulangisme, — se réveillait. Devant l'impuissance de la Chambre, immobilisée par l'équilibre des partis, l'idée de dissolution gagnait, de jour en jour, et servait de mot de ralliement. Il fallait, croyait-on, un nouvel appel au pays, sinon le peuple descendrait lui-même dans la rue. Chose grave, ce n'étaient plus les seuls révolutionnaires qui le disaient, mais la masse paisible et profonde. Des manifestations s'organisaient, étaient annoncées.

Ce jour-là, un nouveau ministère, incohérent, composé d'inconnus de gauche, qui la veille encore, en se constituant, avait cherché à droite sa majorité, se présentait devant le Parlement, et, par ses premières mesures, inopérantes, ridicules, publiées le matin (de l'avancement donné à des fonctionnaires fautifs, mais soutenus, la brutale mise à pied d'un préfet de police populaire) inaugurait mal sa carrière. A l'appel des chefs, ce mardi, de toutes parts, les groupes s'assemblent dans la rue. Il s'agit d'aller manifester devant la Chambre, de crier son dégoût, d'obtenir, par le tolle de la conscience publique, la démission des incapables. Une grande journée de protestation, paisible d'ailleurs et dans la dignité. L'irrésolution gouvernementale s'était une fois de plus affirmée. Interdite trois jours auparavant, la manifestation avait été autorisée, à la dernière heure.

C'était une journée ouatée de février, sans lumière, sous le ciel bas et gris. Tout avait débuté tranquillement, sans violence. Il y avait dans l'air plus de mépris que de courroux; de la curiosité autant. Depuis deux heures, sans cesse acrue, la foule innombrable stationnait sur la place, attendant on ne savait quoi, enserrant de ses nœuds compacts la police, le service d'ordre débordé. Ce n'était

qu'un bourdonnement, une rumeur immense, faite de chants, de cris et de huées. La bataille avait commencé à cinq heures, imprévue, soudaine et terrible. A l'entrée du pont de la Concorde, la foule s'était heurtée au barrage, la police avait reculé, le pont à moitié envahi par la poussée irrésistible. Puis, le service d'ordre renforcé, les assaillants s'étaient vus ramenés rudement sur la place. Au petit trot, sabre au clair, des municipaux à cheval formaient un carrousel autour de l'obélisque. Des chevaux frappés se cabraient, pris de peur; il y eut une bousculade, la foule plus nerveuse, d'heure en heure. Des hommes étaient tombés, et le sang coulait, des deux parts; excitant la réprobation, la fureur, dans un tumulte grandissant, manifestants, curieux et gardes confondus. Des pierres avaient volé sur la troupe, des fragments de balustre et de réverbères rompus servant de projectiles, ramassés, renvoyés par les policiers contre les civils. Avec de grands gestes, convulsés, des orateurs portés à bras d'hommes au-dessus de la mer des têtes, haranguaient, jetaient des mots d'ordre, mais dans le bruit, on ne distinguait pas leurs paroles; leurs signes seulement, qui montraient la Chambre, au delà du fleuve. Une grande flamme avait jailli du centre de la place; un autobus immobilisé brûlait, éclairant d'une lueur rouge, couronnée des fumées épaisses de l'essence, l'esplanade, dans le crépuscule blafard. Partout, des cris : la colère, la douleur, la peur. Un clairon, faible dans le tumulte, du côté du pont, annonçait les sommations, que la plupart n'entendirent pas. Aussitôt ce fut une poussée, la charge, le combat, terrible, dans l'excitation, le désordre. Deux camps, la mêlée formidable, tournoyant sans fin sur elle-même. On se battait à l'Hôtel de Ville, place des Invalides, sur les boulevards, sur les quais, à la Concorde. D'une part, les gardes; de l'autre, la foule piétinant, refoulée et se reformant, roulant sur elle-même comme un flot, sans quitter la place, malgré tout curieuse de voir. D'inquiétants voyous mêlés aux badauds, par petits groupes attisant le trouble, criaient aux soviets. Des jeunes gens bien mis, vociférants, appelaient à la fois le

roi, la dictature. Un cri dominait : « Démission ! » C'était le vœu de tous. L'*Internationale* et la *Marseillaise* confondaient leurs voix. Il n'y avait plus de partis; mais une masse confuse, harcelée, fouaillée par sa colère et sa souffrance, exaspérée par la brutalité de la troupe. Des bruits couraient. La séance, à la Chambre, était un tumulte, et des gens renseignés disaient le ministère renversé. Il n'y avait plus rien — que Paris, dans la rue, à tous, maître de lui-même; le gouvernement à terre, l'inconnu. Des blessés, assommés, saignants, étaient emportés, tête pendante.

Vers sept heures, des coups de feu claquèrent, près du pont. Un retrait subit, une stupeur... La garde tirait! Il y avait des morts, et le bruit s'en répandit aussitôt, sinistre. La fusillade crépitait. On entendait le tir rageur des revolvers, par rafales pressées, automatiques; les feux de salve. De vastes et profonds remous se formaient, la foule refluant, çà et là, sans comprendre, et puis tout à coup s'affolant. Au ministère de la Marine, rue Royale, des flammes jaillissaient d'une fenêtre. — Un instant, la bataille cessa, la fusillade s'était arrêtée. Il n'y avait plus qu'un silence lourd, et la nuit venue, trouée du feu des projecteurs et des torches, ou par les éclairs blancs du magnésium des photographes. Une consternation morne pesait dans les esprits et sur les cœurs. On comptait des morts, les blessés étaient innombrables, portés dans des cafés, étendus mourants sur les tables. La foule, épiloguant, ne quittait pas la place. La Chambre était évacuée, la séance levée. Le gouvernement avait eu sa majorité. La nouvelle, transmise, commentée, rameutait, malgré la fatigue et le désarroi, les colères. Une acclamation monta, du côté des Champs-Elysées. Les anciens combattants descendaient l'avenue : sans armes, en ordre, les mains nues, porteurs de drapeaux, la poitrine chamarrée de décorations, de médailles, précédés par des mutilés dans leurs voiturettes. De la Concorde, des groupes couraient au devant d'eux : « On a tiré! On tire sur la foule! A la Chambre!... » Parvenue aux Chevaux de Marly, la colonne hésita; puis, obéissant à ses chefs, in-

fléchit à gauche sa marche, gagna le faubourg Saint-Honoré et se rabattit vers l'Elysée, débordant la police.

A neuf heures, de nouveaux coups de feu éclatèrent, et la fusillade reprit, semant cette fois l'épouvante. « Ils tirent avec des mitrailleuses! Assassins! » Sur le quai, abrités par le parapet, les gardes, droit devant eux, sans relâche, déchargeaient, rechargeaient leurs armes. Des morts encore. Combien? On ne savait. On criait des chiffres, des noms; et le sang versé ne faisait qu'un peuple indigné contre les tueurs. Mais des vitres, aux Champs-Elysées, rue Royale, sur les boulevards, volaient en éclat; des magasins étaient mis à sac, au pillage, par une tourbe d'émeutiers déchaînés au milieu de la foule honnête. Des bandes communistes passaient. « Les soviets partout! » Des protestations s'élevaient. « Vive la France! » La consternation, le trouble, un universel désarroi. Où allait-on? Où en était-on? Partout, la douleur, la réprobation, le désordre, des fuites, des clameurs encore; et des plaintes, et des cris de haine contre les gardes, assassins, meurtriers du peuple — contre ceux qui avaient donné l'ordre de tirer.

Pulby, sur la place, mêlé à la foule, submergé par elle, assistait à l'horrible drame : sans pensée, accablé, recouvert d'horreur. Il ne faisait partie d'aucune ligue, répugnait à l'enrégimentement. Il était venu, indépendant, en curieux, comme tant d'autres. Et il se trouvait ballotté, traîné, emporté, des larmes d'impuissance aux yeux, l'âme chavirée par la tempête, dans une exhaustion de tout son être, soulevé par une force qui dépassait l'homme. Et quoi donc, c'était là la France, ces déchirements, cette bataille affreuse entre Français, et ce sang français répandu! Il avait relevé un blessé, il avait aidé à l'étendre sur un banc, au Cours la Reine : l'homme était mort, frappé au ventre. Pulby retrouvait la guerre. Mais alors, que l'on était serein dans le danger! Ici, que faire? Et lui, l'ancien soldat, il avait peur, hideusement, devant cette frénésie déchaînée par des fous. Comme il tenait la main du mort entre ses mains, contemplant le

visage inconnu, exsangue, une charge à dix pas débouchait. Il vit la crosse d'un mousqueton se lever, s'abattre sur une tête; un homme trébucher, dans un cri. Des civils fuyaient, tête nue. Un garçon jeune, blême, l'œil sanglant, passa en courant près de Simon, en se retournant pour tirer, de son revolver, sur la troupe, dont un garde s'écroula. Fourcroy! Pulby n'eut pas le temps de s'exclamer, la vague des gardes déferla autour de lui, le renversant sur le cadavre. Il se releva, étourdi, courut vers le prochain bosquet, autant que sa jambe de bois lui permettait de courir. Il tomba encore, privé de souffle, et ne bougea pas. Une nouvelle vague arrivait. Par petits groupes, les gardes fouillaient les massifs, contournant les arbres, tirant à travers l'ombre, froidement, nettoyant le cours, pourchassant devant eux les fuyards. Plusieurs tombèrent, immobiles. Les gardes tiraient en avançant, le coude au corps, à gauche, à droite, devant eux, et Pulby remarqua singulièrement le ressaut de leurs revolvers, dans leurs mains, à chaque coup tiré. Le cœur de Simon battait à se rompre. Il ne pouvait pas se relever; il fit le mort. Une pensée confuse l'emplissait. « Qu'est-ce que je fais là? » Il sentait contre son visage le froid de la terre, son odeur. Il imagina soudain Chenneval, tué d'une balle, autrefois, dans une émeute. On se battait toujours sur la place; les coups de feu ne cessaient pas, ni les cris, ni les ordres, ni les gémissements. « Sortir de là. Tout ceci est absurde, n'a aucun sens ».

Il eut un instant de répit, les gardes s'éloignaient. Simon se trouvait, recouvert par l'ombre, dans une portion de terrain déblayée; il se redressa, voulut se lever. Il se mit à genou, péniblement : l'attelle de sa jambe s'était rompue dans la chute; il se traîna. Un agent de police l'aida à se relever. L'homme était blessé; et il étanchait, à petits coups, de sa main gauche, le sang qui coulait de sa joue. Tous deux se regardaient, sans rien dire. « Il va m'arrêter », pensa Pulby. L'autre ne bougeait pas, silencieux, essuyant toujours son visage. Il portait le ruban de la médaille militaire à sa tunique. Avisant le pilon de Pulby, il s'enquit : « Mutilé? » « Vous voyez », dit Pulby.

L'agent hocha la tête, s'éloigna. Simon s'assit un instant sur un banc, rattacha son pilon, aspira l'air. Quelle heure était-il? Il ne savait. La nuit était noire; à travers les arbres, il aperçut au loin, sur la place, la lueur décrue de l'autobus qui brûlait toujours, en rougeoyant, dans la fumée. La bataille s'était tue, le bruit était tombé. On entendait encore des rumeurs dans l'éloignement.

Vers deux heures, sans savoir comme, Pulby se retrouva devant sa porte. Il avait marché, n'était pas blessé, mais las infiniment, sans conscience et le corps rompu. Il y avait de la lumière dans l'atelier. Au bruit que fit la clef dans la serrure, Tao, le valet chinois, ouvrit la porte, avec précipitation, montra son visage cendreux, tremblant de peur.

— Missié... Ah! missié... Missié Jean... blessé!

Pulby écarta le Chinois, pénétra d'un bond dans l'atelier. Jean était étendu sur un divan, la tête enveloppée d'un linge. Le docteur Mésange se tenait debout près de lui.

— Eh bien, vous voilà? fit le médecin. Ce lascar m'a fait une belle peur, mais rassurez-vous, ce n'est rien. Un coup de crosse. Il a la tête dure.

Pulby se passa la main sur les yeux, se laissa tomber sur le divan, prit le bras de son fils. Jean avait un air exalté, les yeux brillants d'orgueil, la mâchoire serrée.

— Je savais que tu y serais, dit Simon. Qu'est-ce qu'il t'est arrivé? Raconte.

Jean avait été blessé à sept heures. Ramassé par des camarades, il s'était fait conduire chez son père, pour plus de sûreté, prévoyant à la revue quelque histoire, une enquête, une perquisition... Mais le blessé n'était pas intéressant.

— Quand on n'est pas mort, dit Mésange, tout va bien. Votre Chinois n'est pas si bête qu'il en a l'air. Dès qu'on a ramené ce jeune homme, il m'a téléphoné. Je rentrais, c'est une chance! Je suis venu tout de suite... Comment, si j'y étais? Mais naturellement!

Il montra sa manche déchirée et fixa Pulby, excité.

Tous émus, dans le désarroi, ne sachant que dire, dépassés par l'événement.

— Quelle aventure! conclut le docteur, qui ne supportait pas le silence.

Pulby ramassa le veston de Jean, qui avait glissé. Un revolver roula de la poche, à ses pieds. Mésange et le blessé se regardèrent. Pulby ramassa l'arme, qu'il tint un instant dans sa main, la soupesant, et vit que le chargeur était vide. Il la reposa sur la table, sans un mot.

★

Il n'y avait qu'une chose à faire : travailler. Le travail, opium de qui pense! — Pulby alla au chevalet, examina la toile commencée, vit une belle créature nue, entre des guirlandes, des fleurs... Rêve de beauté, inutile; souci d'un autre âge, œuvre morte, avant même d'être née.

— Tout est absurde, dit Pulby. Impossible de penser à cela.

Il cessa de gratter la toile, jeta le grattoir dans la boîte — et se mit à marcher par l'atelier, la tête basse, de la porte au vitrage qui donnait sur le quai. Là, il s'arrêta, regarda la vue, magnifique. Il avait devant lui les tours de la Conciergerie, la pointe de la Sainte-Chapelle, les cimes élevées des arbres de la Seine à ses pieds; et de gauche à droite, de Notre-Dame au Trocadéro, hérissée de flèches, de coupoles, de toits, jusqu'au moutonnement des collines lointaines, l'immense perspective de Paris : ce spectacle qui le comblait d'aise, chaque fois qu'il y portait les yeux. Mais cette beauté non plus ne le touchait. Quel plaisir pouvait toucher une âme française dans ces jours atroces? Un deuil sombre étreignait le cœur. Les journaux du matin disaient la catastrophe de la veille, étalaient dans tout son détail abominable ce jour de malheur national. Vingt morts, un millier de blessés, ce flot de sang, l'émeute, et ses dessous contradictoires, à n'y rien comprendre. Ce n'étaient pas les patriotes, les anciens combattants, qui avaient mis le feu au ministère, coupé les jarrets des chevaux, brisé les devan-

tures et pillé les boutiques. Paris se recueillait dans la stupeur, étonné de reprendre conscience du réel, comme au sortir d'un cauchemar. Et le réel, pourtant, c'était ce cauchemar, cette journée, cette nuit de tuerie. Une émeute, ce 6 février? Nullement. Une émeute implique un concert, des chefs, une foule armée, un objectif. Ici, rien de tel. Une manifestation spontanée, paisible : les partisans de l'ordre, en ordre, qui s'élevaient, par une procession rangée, contre le désordre, la politiquerie, les prévaricateurs et les concussionnaires. La manifestation n'était pas contre le régime, mais contre ses abus et ses mauvais maîtres. Et soudain, la violence, la bataille, comme une explosion de poudrière! Bataille hideuse, de Français à Français : les patriotes contre la troupe, la troupe mue aveuglément, lancée sur des mutilés, des enfants, des femmes; des protestataires sans armes et qui chantaient la *Marseillaise*. Cette fusion soudaine des partis; cet amalgame inattendu de toutes les forces de la rue, provoquée, tendue dans sa défense spontanée contre les brutalités de la garde. Elle avait tiré. Sur quel ordre? Vingt morts, ces blessés innombrables! Et ce mélange épouvantable de violences inutiles, le pillage, le vol, l'incendie; les bandes de l'anarchie confondues dans le sursaut des patriotes, déjà voués, ce lendemain même, en agresseurs, par les partis de gauche, à l'exécration publique.

« Mais quoi, pensait Pulby : Fourcroy, Jean, le revolver aux mains, contre la troupe, ce n'était pas la République qu'ils défendaient! » — Le paradoxe éclatait, insoutenable. La politique essaierait de tirer parti de ce désordre. Le paradoxe était plus profond même. Où était la raison? Qui avait raison? Le bourgeois Pulby se heurtait à ces contradictions irritantes : la révolte menée au nom de l'ordre; la légalité défendue par la clique des gens du désordre, protecteurs des chéquards et des répondants d'un voleur. La défense de la rue, du social, des lois, assurée par le gouvernement, la troupe lancée, au hasard, par un gouvernement sans autorité, oui, mais légal, contre l'émeute. Une bataille, mais nulle victoire.

Où étaient les vainqueurs? Les vaincus? Il n'y avait de vaincus que les morts innocents, des deux parts. Ou bien si c'étaient eux, les vrais vainqueurs, saignants et déformés sur leurs civières, symboles ensanglantés du fait nouveau : le droit prétendu, exercé, au débat sur la place publique, des destinées nationales? Et cependant qu'avaient-ils voulu, ces morts hasardeux? Rien que crier leur honte, leur dégoût. Au delà, sauf chez un petit nombre, nul programme, nulle doctrine commune, pas un but proposé, pas même l'espoir d'un accord. Si l'émeute avait pris la Chambre, que se fût-il passé? Rien. Cent députés assommés, ou jetés à l'eau, dans la colère aveugle de la foule. Le désarroi pire. Un gouvernement provisoire au Palais-Bourbon, une faction proclamant la Commune à l'Hôtel de Ville : la guerre civile ouverte, le règne du hasard, 93, juin 48 ou mars 71, des morts par milliers, la frontière libre à l'ennemi, le pays livré à Berlin ou bien à Moscou, — ou aux deux? Sur quel dogme accorder la France et l'apaiser? Mais l'émeute était de Paris, la province n'avait pas compris. Les cadres politiques subsistaient, non touchés, attachés à leurs possessions. La France demeurait immobile, sensible seulement à l'horreur, dans sa réprobation scandalisée.

Et lui, Pulby, dans le scandale universel, contemplait à part, déchiré et désespéré, son scandale privé : ce revolver aux mains de Jean, son fils tirant sur les gendarmes, comme Fourcroy, avec lui mêlé, sûrement, aux émeutiers rouges.



Jean reposait, sans repos, enfiévré d'ardeur. Simon le voyait, sur son lit, écrire à grands traits, sans rature, le récit de sa journée, pour sa revue. Animé, muet, tout à ses images, au recensement de ces heures, qui avaient fait de lui un homme nouveau, sous ce baptême de son propre sang, pour sa cause.

Fourcroy vint, le surlendemain. Pulby était là, dans la chambre. Il vit les jeunes gens s'étreindre, et Jean sortir

de son mutisme, s'exclamant. Pulby reçut du coup la réponse à la question qui le tourmentait depuis la veille. « Les voilà, les vainqueurs ! » Sans nul doute, ils se croyaient tels, resserrés, rejetés ensemble à l'extrême. Du 6 février, à les observer, frémissants, bien avant même que de les entendre, datait pour eux l'ère nouvelle. C'était le jour où ils avaient passé du plan mystique à l'action.

— Vous y étiez? demanda Fourcroy, rayonnant, à Pulby.

Pulby ne lui dit pas qu'il l'avait vu, mais il l'avait encore sous les yeux, devant lui, courant, se retournant, ajustant ce garde, qui tombait.

— Vous y étiez? Hein, quelle affaire! J'ai retrouvé Shangaï, aux barricades près. La prochaine fois, on fera mieux. Ce coup-ci, c'est raté. Dommage! C'était superbe, pensez donc! une affaire montée par les autres, dont il n'y avait qu'à profiter. On a été surpris, voilà tout. Raté, tant pis. Les anciens combattants se sont dégonflés. Le sang a coulé, et on a eu peur. Vous n'avez fait qu'une révolte. On vous apprendra ce que c'est qu'une révolution. Mais tout le monde ne fait pas la révolution. Elle était là, pourtant : c'est toujours ainsi que cela commence. Allons! A la Révolution, à ses chances, ceux qui l'avaient entre les mains ont cané; affamés de légalité, ils ont préféré le père Doumergue. Un coup de seringue dans la fesse, autant dire! Vous allez voir : six mois de morphine. On en reparlera plus tard. Une démesure pour rien!

Il se tourna vers Jean.

— Alors, mon petit, ce bobo? Tu es joli avec ton turban. Dommage que les copains ne te voient pas. Tu aurais un succès!... On remet ça, demain, à Vincennes. Tu en es?

Il expliqua la chose, en peu de mots. Les partis populaires organisaient une grande manifestation à Vincennes, un rassemblement monstre. Il s'agissait de se désolidariser des gens du 6 février, avec qui on avait à l'occasion fait le coup de feu, mais qu'il fallait mainte-

nant laisser tomber, rendre seuls, au nom du fascisme, responsables de l'émeute, des blessés, des morts. Tirer la conclusion politique de l'affaire.

Là vraiment était le fait nouveau. Une partie de la France avait manifesté le 6 février; et il en était résulté une coupure : la France éternelle d'un côté, la révolution de l'autre. A deux de jeu, maintenant! On allait voir.

X

UN HONNÊTE HOMME S'EXAMINE

Eh bien, Fourcroy avait raison. Dans la peur, on avait voulu la trêve des partis. On l'avait, et depuis six mois on dormait, d'un sommeil d'autruche, tête sous l'aile. Un nouveau scandale avait éclaté : ce magistrat trouvé sur une voie, broyé par un train. — Il savait les choses, disaient les uns : on l'a supprimé. — Un exalté, affirmaient les autres : il s'est tué. — Aucune preuve décisive n'était donnée, d'un côté ou de l'autre; mais des deux côtés, la bataille verbale avait repris autour d'un cadavre, dans l'odeur romanesque du sang. Il n'en résultait qu'une suspicion nouvelle, générale, une frénésie d'accusations, de mensonge et de sottise mêlés. Les vieux retrouvaient l'atmosphère de l'affaire Dreyfus et hochaient la tête, de ce qu'elle fût oubliée. Qui, Dreyfus? Une vieille équipe politique, restaurée — les vieillards, devant! — essayait de mener le jeu, encroûtée dans les méthodes périmées, le souci d'une grande réforme, paisible, consentie de tous et selon la légalité. Dans cet engourdissement stérile, la révolution unifiait ses rangs et groupait ses hommes. Pulby voyait clair, avec épouvante. L'inéluctable s'approchait. Jean, près de lui, débordait de joie. *Construire* vivait, et recueillait en masse des adhésions. Par la carence universelle, la force de cette petite revue était d'avoir une doctrine et un programme. Ce n'était pas amusant à lire, mais le *Credo* est-il amusant? Pulby pensait aux petites revues de sa jeunesse, querelleuses, critiques, idéalistes : l'art et la littérature y étaient tout,

on les aimait gratuitement pour elles-mêmes. A présent, enrégimentés, les jeunes écrivains servaient, instruments d'une propagande. Ah! oui, Maurras aussi avait eu raison : « Politique d'abord! » Et ce mot, qui autrefois avait exaspéré Pulby, lui paraissait désormais parfaitement vrai, sinon comme un mot d'ordre, du moins comme une constatation. Mais dans ce nouvel état d'esprit, il ne distinguait pas de place pour lui, où s'insérer, où trouver ses raisons de vivre.

Pas un mot maître, auquel se rallier. Simon avait, les mois précédents, assisté à différentes réunions publiques, contradictoires, sans desseins, et dont les vains tumultes attestaient, même à droite, chez les modérés, le trouble profond des esprits, l'absence d'unité, de doctrine. Il n'y avait partout que des criards, et des mécontents, et qui réclamaient autre chose. Mais quoi? Au nom de quelle philosophie? Où étaient les chefs? Du côté des anciens combattants, personne. Ecartés dès le lendemain de la guerre, perdus dans la foule anonyme, tout à leurs souvenirs sacrés, divisés par leurs opinions, qu'avaient-ils fait? Ils n'étaient qu'une armée sans cadres, — bons seulement pour se promener en cortèges, pour aller ranimer la flamme symbolique sous l'Arc, ou, comme hier, se faire massacrer inutilement dans la rue. Il y avait les ligues, inquiétantes, sans programme, menées par des hommes mystérieux, englobant dans leur sein des monarchistes, des libertaires, des républicains, d'accord sur ce dont ils ne voulaient plus, sans qu'on sût, s'ils réussissaient, sur quoi ils pourraient s'accorder, quand il s'agirait de construire. Au milieu de cette incertitude, où se raccrocher, et à qui entendre, dans cette cascade d'événements, d'inquiétudes, de menaces, qui tenaient le monde haletant, cherchant aux quatre coins du ciel d'où la foudre allait lui tomber sur la tête?

En soi, pas davantage de secours. L'individu demeurait seul et débordé. Pulby remâchait le mot rappelé de Nelly : l'art, un ersatz! Hélas! devant ses toiles, ses cartons, il ne retrouvait plus son âme; seul, le sentiment d'une parfaite inutilité. Tourner carrément le dos à son

temps, comme avaient fait naguère Bourges, Mallarmé, Gauguin, Debussy? Mais ç'avait été possible dans un temps comme le leur, où l'homme n'avait à s'engager que sur des principes, quand les cadres étaient assez forts pour que la communauté ne souffrît pas de ces abstentions individuelles. Et lui, Pulby, grand blessé de guerre, il appartenait à cette génération de la guerre, trop engagée, malgré elle, dans le drame énorme de l'époque, et qui en avait trop souffert, dans sa chair, dans sa vie morale, pour ne pas se sentir encore et plus que jamais intéressée à ce drame, qui peut-être malgré l'accalmie des premières années de la paix trompeuse et endormeuse, ne faisait réellement que commencer.

Simon Pulby, dès le lendemain de la guerre, avait joué sa carte sur l'indépendance. Aussitôt après sa réforme, il s'était retiré à la campagne, pour se donner tout à son art. Il ne faisait partie d'aucun groupe, d'aucune chapelle. Le peu de renommée qu'il s'était acquis était fondé sur le silence de sa vie, deux ou trois expositions intéressantes et la dignité de son attitude. Il ne gênait personne, on lui en savait gré : c'était tout. Il avait horreur des Salons, de la course aux médailles, aux commandes et aux récompenses, et de la politique qu'elle exige. Il se tenait au courant des choses de son art, en technicien, curieux de tout, prêt à aimer, désireux de comprendre. Mais il ne voyait, autour de lui, que la révolte et le désordre : l'impasse où s'était égaré le cubisme, et les piétinements à sa suite, ou les folies des surenchérisseurs, peintres de polyèdres et de mandolines, de portraits faits au ripolin, avec de la ficelle, des épingles et des morceaux de journaux collés. D'autre part, chez les tenants de l'école et de l'orthodoxie, une pauvreté égale, sinon pire. Il fit un jour la rencontre d'un ancien camarade des Beaux-Arts, peintre adroit, devenu cher maître, nommé Guiraud. C'était peu après le 6 février. Cet homme ne pensait qu'à son exposition, organisée à l'*Epatant,* vantée dans les mondanités de la presse, à coup de publicité payée. Ce Guiraud ne peignait que des femmes du monde, toutes perles dehors, tout satin, orga-

nisait des fêtes à Antibes, régnait sur Cabourg et sur Deauville. Pulby avait vu sa peinture, en série, sans flamme ni valeur, conforme à l'esthétique du moment. Il en avait éprouvé une tristesse profonde; Guiraud, autrefois, avait du talent. Il était candidat à l'Institut, poussé par les salons, commandeur de la Légion d'Honneur; et, qui pis est, content de soi. Il prit le ton de la protection avec Pulby, déplora sa vie retirée, donna des conseils.

— Voilà ce qui triomphe, se dit Pulby en quittant cet homme satisfait.

Il n'éprouvait des succès de Guiraud nulle amertume, nulle aigreur. L'auteur joue ici la difficulté en essayant de peindre un honnête homme. Il faut accepter l'invraisemblable : Pulby était sans l'ombre d'un ressentiment en face des succès d'autrui. Il n'en tirait qu'un argument contre lui-même : il était trop janséniste aussi! — Rentrant chez lui, il eut envie de donner des coups de poing à travers sa toile, inachevée sur le chevalet. Le mot de Stendhal à Delacroix lui revenait sans cesse à l'esprit : « N'oubliez rien de ce qui peut vous faire grand. » Qu'avait-il fait de grand, de parfait? Où était le beau? S'agissait-il de ne peindre que des rêves, et de se plaire? Non, ce n'était pas là l'essentiel. Mais au beau, préférer le vrai, même horrible, qui, fortement rendu, devient beau. Simon Pulby se voulait non pas dans la série des notabilités du succès passager, mais dans l'obédience des maîtres et l'espoir d'une œuvre durable. La pensée lui vint, toujours la même : « Ai-je du talent? » Et le corollaire : « A quoi sert d'avoir du talent, si l'on est seul à le savoir? » Il pensa aussi : « Un jour, peut-être, ma petite couseuse ira au Louvre. » Cette idée enfantine le fit sourire. « Est-ce qu'il y aura encore un Louvre seulement? Ils y mettront le feu! »

Tout ceci, pour revenir à son doute, qui lui mordait le cœur : « Me serais-je trompé? »

— Si je m'étais trompé sur tout?

Au delà de son propre cas, il voyait la destinée de l'homme. Ce doute qu'il portait en lui, qui est le propre de l'artiste toujours insatisfait, aussi intelligent qu'il soit,

quand il garde sa fleur d'innocence, un minimum de naïveté — ce doute était en outre renforcé par les affirmations terribles de son fils, ce logicien dur, si habile dans sa violence à voir le contraire de tout, à porter la mine au point faible. Où était le devoir? Quel était-il? Simon se souvenait d'une diatribe de Jean :

— Socrate a dit qu'il n'y a pas de vertu sans intention. Admirez Socrate le tabou! Je traduis : Il n'y a pas de devoir sans intérêt. Ne me parle pas du devoir. On choisit ce qu'on nomme pompeusement son devoir, parce que ce choix est profitable. Ce n'est jamais un choix gratuit, mais l'acceptation, tout pesé, d'une somme d'ennuis et de renoncements (qu'il vous est bien loisible d'appeler sacrifice), mais qui n'a jamais été acceptée que pour une contrepartie avantageuse. Faire son devoir, neuf fois sur dix, c'est assurer sa tranquillité.

Paradoxe! Simon avait ri. « Voilà bien Socrate, à présent! » Mais le paradoxe agissait, l'idée émise travaillait l'homme, et la critique corrodait sa foi, ses convictions, ses croyances. Pulby dressait l'oreille et se rebiffait, indigné. « Quoi! je n'aurais été vertueux que par intérêt? » L'image passa en lui, ironiquement, de cette belle fille qui l'avait tenté, qu'il avait écartée de lui, malgré son désir, — au fond, par paresse, et crainte de soucis possibles. Il repoussa l'image et l'exemple puéril. Mais le doute revint, diabolique, et, au lieu d'un plaisir perdu, proposant le souvenir d'un mal souffert. Pulby crut triompher, pensant à sa blessure, au sang versé. « J'ai fait mon devoir pendant la guerre. Ce devoir m'a-t-il profité? Beau profit, une jambe en moins! Non, cet enfant n'a pas raison! C'est moi qui ai choisi, qui ai voulu mon devoir tel... » Ici, le coup d'arrêt : « Etais-je libre de ne pas le choisir, ce devoir forcé? Etais-je libre, de bon cœur ou non, de ne pas la faire, cette guerre? Et les gendarmes?... » Où est la liberté? Nous avons fait la guerre parce que nous ne voulions pas être Allemands. Mais cette paix sans repos est un esclavage pire que la guerre, où au moins tout était simple, où il n'y avait pas le choix. « Sois un héros, ou je te fusille! » disait à tout homme

valide la Patrie. Elle n'exemptait que les habiles. Et demain, cette révolution qui vient va nous faire les esclaves de brutes pires que les Allemands. Et Jean, qui l'appelait — pour être libre! — courait lui-même se précipiter dans un esclavage.

Tout, de toute part, était remis en question. La Patrie? Elle n'était qu'un sentiment, qui, pour ceux qui ne l'éprouvent point, ne se justifie pas davantage que l'amour, pour quiconque n'est pas amoureux. L'ordre? Lequel? Celui de la justice, ou celui de la force? La pitié a ses droits contre lui. La société? C'est bien vrai qu'elle pourrissait, minée par l'argent, le matérialisme. La religion? Parfois Pulby entrait dans une église, s'asseyait, trouvait une douceur momentanée, attendrissante, un appui sur ces rêves sans fin, la consolation musicale des fables. Mais l'Eglise dit, à qui a faim de certitude : « Rassasie-toi de ma poésie, écoute l'orgue! » Et si l'on insiste, le dogme, qui ne transige pas, apparaît, armé de son épée de flammes : « Crois, accepte; sinon sors, tu n'es point d'ici!... » Religion, patrie, société, ordre : des mythes, des besoins de l'âme. Malheureux Pulby, symbolique de tant d'angoisses d'aujourd'hui, qui n'aboutis dans ces débats de bonne foi avec toi-même, dans ce naufrage universel, qu'à cette interrogation terrible : « Me serais-je sacrifié pour rien, à des mythes? » — Et la réponse, plus démoralisante encore que le doute : « Dans ce cas, quelle duperie! »

Il y avait un autre agitateur : Mésange, cartésien, partisan du contraire, professionnel du : « Tout est possible » et du : « Il y a des raisons pour tout et contre tout. » Praticien d'abord, penché sur toutes les misères, — de l'indigestion à la faim, — doué d'une inlassable curiosité de l'homme, écoutant, recueillant ses plaintes; s'efforçant de chercher le vrai, qui, pour lui, n'était qu'une moyenne. S'il parlait avec Jean ou ses camarades, les libertaires de la Coupole ou des Deux Magots, il était du parti de Pulby, parce qu'il y avait dans l'individu Pulby des raisons de vivre légitimes, qu'il s'agissait de préserver. En face de Pulby, il était du parti de son fils,

parce que son fils, c'était la jeunesse, qui a ses raisons de vivre, elle aussi, ses besoins, ses nécessités. Il était, par goût de comprendre, toujours du côté de l'adversaire.

— Nous vivons dans l'artificiel, disait Mésange, le besoin du luxe, la facilité, le confort : des besoins de gens fatigués, qui ne supportent plus la douleur, pour qui la simplicité même en serait une. Nous vivons sous le règne de l'analgésique. Les femmes accouchent au chloroforme, les gens exigent des stupéfiants, des drogues pour dormir. Ils ne veulent pas fortement guérir, ils acceptent lâchement leur mal; ils demandent surtout qu'on les assoupisse. C'est la même chose en politique, aussi bien qu'en physiologie. Voyez l'expérience Doumergue : elle ne mène à rien, parce que personne, au fond, ne souhaite que les choses changent, parce qu'un changement exigerait d'eux trop d'effort. On n'essaie que des cautères sur une jambe de bois. Regardez la grande bourgeoisie, le monde, son appétit de luxe, ses divertissements, la deuxième page du *Figaro*, ces futilités! Rien n'a de sens, tout est absurde. Au nom de quoi, le *statu quo*, où vous êtes encore attaché, vous, Pulby? Il n'y a plus un seul mensonge fort, sur lequel s'appuyer. Il n'y a plus de règle, plus d'autorité, comme la force romaine, qui compartimentait le monde en deux parts, les maîtres, de l'une, les esclaves, de l'autre. Le Christianisme est fini, pour la masse du moins. Penser à l'âme? Mais c'est un luxe, pour ceux qui en ont une, comme vous. Le Christianisme, qui pendant deux mille ans a réussi ce miracle, d'obliger l'esclave à accepter son esclavage, dans l'espoir d'une compensation éternelle! Une « escroquerie », comme ils disent : possible! mais qui a mis deux mille ans un peu de paix dans le cœur des hommes. Voyez ce qui se passe à l'étranger. En Italie, en Allemagne : le pouvoir pris de force, le silence imposé par la force, provisoirement; le vrai problème de la liberté ou de l'autorité non pas résolu, mais provisoirement escamoté. Les soviets seuls sont logiques. Ils ont compris que la seule panacée à appliquer à l'esclavage, c'est d'en faire un esclavage consenti, non plus en fonction d'une vie future, mais à

la condition que l'esclavage soit pour tous. Plus de riches, plus d'heureux, tous esclaves, sous l'uniforme, blouse et casquette! Je ne dis pas qu'ils ont raison. Je cherche à comprendre pourquoi ils sont forts, pourquoi ils ont la jeunesse du monde avec eux. Vous ne pouvez pas faire que la jeunesse ne refuse d'accepter la vie toute faite que vous lui offrez. Elle veut autre chose : son risque, et un emploi de ses possibilités, à sa mesure. La jeunesse a pour elle la force physique, qui vous manque, à vous, bourgeoisie. L'essentiel de la bourgeoisie, c'est l'ancienneté. Regardez ce goût que nous avons, esthétiquement, pour l'antiquaille, les bibelots désuets et les ruines, cette invention du romantisme. Les Romains, les Grecs, les classiques du temps de Louis XIV ne l'avaient pas. C'étaient des gens forts, bien portants, qui savaient refaire le monument qui s'écroulait, la maison devenue masure; ou du moins, ce qu'ils aimaient dans la ruine du Forum, ce n'était pas ses pierres détruites et les images de la mort, mais le grand souvenir des héros et la forte vie, qu'elles représentaient à leurs yeux. Où est votre force, pour vivre, pour imposer votre volonté de vie? pour résister à la douleur, à l'assaut du mal, à ce qui menace? Vous n'avez pas d'hommes. Les hommes d'énergie qui ont imposé à l'Allemagne, à l'Italie, à la Russie, leur façon de voir et leur doctrine, sont sortis du peuple; le grand réservoir des forces est à gauche, et la méthode est révolutionnaire. Ici, rien. Ni politiques, ni militaires. Rien à attendre des généraux, l'après-guerre l'a prouvé. Ce sont des obéisseurs et des légalistes. La légalité : c'est la paralysie française. Elle n'est pas un mal d'aujourd'hui. Robespierre a succombé, au 9 thermidor, par scrupule pour la légalité. Il n'a pas appelé à lui la Commune; l'idée d'être mis hors de la loi l'a perdu : Mathiez l'a bien vu. Si Napoléon a été possible, c'est qu'il se moquait de la légalité. Et puis la pourriture du Directoire jouait pour lui. Il n'y avait plus rien. Il est venu. Il était le vainqueur, et le seul. A nous, Français de 1934, il nous manque d'abord Napoléon. Mais la pourriture n'est pas complète, nous n'avons pas encore touché

le fond. Je vais vous dire une chose terrible : nous n'avons pas encore été au bout de la misère. Et pourtant, Dieu sait si j'en vois !... Mais nous y allons, tout glisse, tout succombe. La fin d'un monde approche. Athènes et Rome sont mortes. Qui l'empêchera?

— Il s'est trouvé un homme dans l'Histoire, dit Pulby, qui a voulu s'opposer à la fin d'un monde. C'est une figure magnifique, l'empereur Julien, l'Apostat. Il était l'Empire; il voyait l'Empire menacé. Avez-vous pensé à ceci, que le communisme se présente aujourd'hui, dans son aspect religieux, dans la mystique d'espérance qu'il comporte, aux yeux des masses, exactement comme le Christianisme s'est présenté au monde antique, au IIIe siècle? Il annonçait le changement des relations entre les hommes, le règne des pauvres, l'égalité de tous dans la pauvreté consentie, le refus des valeurs admises. Le Christianisme a été la révolution des pauvres, la proclamation d'un monde nouveau sur les ruines de l'ancien monde. Julien s'est levé, pour défendre cet ancien monde. Il était vaincu d'avance, et il le savait. Le savoir ne l'a pas empêché de risquer sa chance, et de dire *non!* à l'adversaire. Je ne dis pas que, sur le fond des choses, le Christianisme avait tort, et que Julien avait raison. Mais il a défendu sa foi. Il a vu l'ordre auquel il était attaché menacé par une nouveauté effrayante, et il a essayé de se mettre en travers. Et il en est mort. C'est sublime. Et qu'importe si ce n'est peut-être pas la stricte vérité historique? Je ne le prends que pour symbole. Ce symbole, que l'empereur Julien représente dans sa lutte contre le Christ révolutionnaire, a sa grandeur et sa beauté pour nous. Mais qui sera notre Julien devant le communisme? Et si jamais il s'en trouve un, philosophe, rhéteur ou soldat, si nous ne sommes pas tous des lâches, — devra-t-il dire, lui aussi, en jetant son sang, non plus vers le ciel, mais vers l'Est : « Tu as vaincu, juif de Moscou »?

Le docteur Mésange réfléchit. Il était un bon helléniste, avait lu le *Mysopogon* dans le texte. Il connaissait la vie et l'œuvre de Julien. Mais il se reprit à sourire, tout à sa manie d'objecter.

— Pulby, nous retombons dans l'histoire. C'est le domaine des faits morts. Vous oubliez une chose seulement, que Julien, qui était un rhéteur, un homme de bibliothèque, n'a point vu : le Christianisme, c'était la pitié; la pitié que chaque être éprouvait pour autrui, parce qu'il avait d'abord eu pitié de son propre sort. Vous oubliez que, sous la révolution, sous toutes les révolutions, celles qui sont venues comme celle qui vient, il y a pareillement des hommes qui souffrent et qui sont le nombre; et, par cela, qui ont deux fois raison. Voilà l'argument d'importance, propre à justifier l'inéluctable. C'est toujours l'éternel débat, les anciens et les modernes, les classiques et les romantiques, les bolchevistes et les conservateurs! L'âge d'or est-il en avant ou derrière nous? Hélas! nous n'y ferons rien, vous ni moi, nous, les anarchistes de droite, qui n'adorons en tout que la raison, qui ne savons que discuter le coup, chercher à poser le problème. Nous nous efforçons de saisir entre les pinces de notre logique le métal rouge dans le feu : mais il est déjà en fusion, il se refuse à nos petites pinces. Il coule, se répand, et va mettre l'incendie partout.

— Ah! pas encore! dit Pulby. Vous parlez, nous parlons toujours comme si la révolution était là. Nous ne savons pas notre avenir.

— Je ne parle pas de l'avenir, dit Mésange. Je parle du présent. La pensée de la révolution est là, c'est un fait. Je suis au cœur des choses de ce temps (1).

Ils se turent, dans leurs pensées graves. Quiconque, en nos heures tragiques, examine les problèmes d'aujourd'hui, connaît ces instants chargés de silence, où toute conversation s'éteint, où chacun rêve sur l'abîme. Au fond, c'est le destin de l'homme qui apparaît, à ses yeux, interrogatif.

— Quel est le sens de la vie? dit Pulby, émergeant de ses profondeurs.

— La vie n'a pas de sens, dit Mésange. Il n'y en a pas. Nous nous efforçons dans le noir. Nous mettons des

(1) Ecrit en 1935.

masques, des œillères pour nous le cacher. Il y a l'action, direz-vous. C'est encore une drogue, un anesthésiant. Individuelle ou collective, chacun a la sienne, à travers laquelle il essaie de se détourner du seul problème essentiel : l'éternel pourquoi de toute chose. Vous avez votre action, individualiste : c'est l'art. Comme l'industriel, le marchand, le moine, ont chacun son commerce, ou son industrie, ou sa prière. Votre fils a la sienne, collective : le renouvellement de la société, l'utilisation de sa force dans l'emploi et la direction d'une force plus grande que la sienne, celle de la masse aveugle, prête à tout. Toutefois, qui dit qu'elle ne le décevra jamais, son action, et qu'il n'apercevra pas, un jour, que, quoi qu'il fasse ou qu'il ait fait, lui aussi, il ne sera pas parvenu à se cacher le final des choses; à s'empêcher de demander, lui aussi, l'éternel Pourquoi?

Il rêva un instant, puis hocha la tête, et ajouta :

— D'ailleurs, je ne le lui souhaite pas. Lui du moins, il tomberait de haut. Il ne faut pas savoir qu'on est dans la nasse.

Le docteur parti, Simon revenait à sa solitude, à ce vide effrayant de qui pense. Il mesurait en lui déjà l'influence destructive de son fils. Non seulement son fils le jugeait, mais Pulby sentait avec terreur qu'il n'avait pas de réponses à lui opposer, et que ce dur vainqueur l'entraînait déjà dans son orbe, humilié et désarmé. Il ne cédait pas encore. Il se rebellait. Il ne trouvait en lui que des défaites, et ne voulait pas croire encore que l'impitoyable iconoclaste eût raison. Et un nouveau scrupule s'éveillait dans son cœur malheureux de père : « L'aurais-je mal élevé? Ai-je rempli mon devoir réel envers lui? Je l'ai élevé comme j'aurais voulu l'être, moi : doucement, libéralement. Et pourquoi? Pour qu'il me ressemble. C'est de l'égoïsme, cela. Alors, c'est ma faute. Fallait-il être dur? Mon père l'a été, et il ne m'a pas brisé. Autre problème dans le débat : l'éducation, maintenant! Il fallait avoir raison, ne pas discuter, être le

plus fort.... — Etre le plus fort, voilà où aboutit mon libéralisme! »

Tout le ramenait au même point. Il était pris de toutes parts, les avenues coupées autour de lui.

Il relevait la tête, aspirait l'air, comme un homme près de se noyer. Il ne pensait avec un peu de plaisir qu'à Nelly, — Nelly, beauté vivante, humaine et tourmentée. Elle était la vie, la chaleur, un peu de grâce et de musique encore dans le monde. Elle ne se perdait pas dans les idées. Elle ne se plaignait pas de ses chagrins; elle était brave. Elle était la jeunesse, enfin; mais elle, elle ne songeait pas à bouleverser l'univers. Elle faisait penser à autre chose.

XI

PULBY SE FAIT DE LA MUSIQUE

— Venez, ma musique!

Nelly Martin, qui entrait, leva son œil étonné, le sourcil de biais, amusée.

— Une serinette?

— Non, dit Pulby. De la musique. C'est ainsi que je pense à vous. Vous me faites l'effet d'une musique. Vous me faites penser à Mozart, à Schumann. Il y a en vous quelque chose d'alerte et de juvénile, un élan, je ne sais quoi, qui m'enchante!

Elle s'approcha, tendit sa main, qu'il retint un instant dans les siennes.

— Je n'ai de plaisir qu'à penser à vous, à vous voir. C'est si gentil de vouloir bien poser pour moi!

Pulby avait commencé le portrait de Nelly, impromptu, sans y avoir songé d'avance. Un crayon, d'abord, un jour qu'elle était venue le voir à l'atelier. Il voulait la mettre dans sa fresque. Une Diane, ardente et flexible. Puis, il avait abandonné l'esquisse; le portrait plus poussé se faisait de lui-même, et Simon, engagé à fond, retrouvait dans l'œuvre nouvelle la chaleur, le soutien merveilleux de la création, dès que le cœur y a sa part.

— J'étais dans le trente-sixième dessous, vous savez.

Vous m'avez rendu à moi-même. Vous êtes la beauté, la jeunesse.

— Je me sens si peu jeune!

— Que dirais-je, moi?

Elle aimait ces séances de pose, apaisantes, ce regard chercheur, pénétrant, appuyé sur elle, cette activité dont elle était l'objet, ce bienfait dont elle était cause. Il y avait, chez Simon Pulby, quelque chose d'absolument désintéressé, qui touchait à la pureté. Cette fille libre se sentait, sous les yeux du peintre, revêtue de respect, de candeur; elle retrouvait des moments de son âme d'enfant, du temps où elle avait posé pour lui, petite fille, à Haravilliers. Une détente, sur son cœur blessé.

Elle avait une pose naturelle, assise, enfoncée dans le grand fauteuil rouge, les mains longues; et, malgré l'attitude infléchie, dans un parfait repos, le corps sinueux, le visage relevé, calme et fier, animé encore d'une secrète ardeur. Même quand elle rêvait, se taisait, elle gardait cet air d'attente, frémissant.

Pulby travaillait, dans ce jeu permanent de l'œil et de l'esprit, de la toile au modèle, tout à cette tension prodigieuse du peintre qui fixe la vie, à traits délibérés et sûrs, et, la fixant, cherche à lui conserver sa fraîcheur, sa mobilité. Il mesurait la forme du visage, un peu maigre (prendre garde, ne pas l'étirer!) le teint mat, légèrement bistré aux paupières, les cheveux noirs, partagés et lisses, la belle bouche tendre et dédaigneuse, le regard doré; l'ensemble, le port fier du buste. Parfois, étudiant les yeux, remontant par une insensible oblique vers les tempes, son regard rencontrait celui de la jeune femme, détendue, et elle lui souriait dans le silence. Ils ne parlaient guère, n'échangeaient que de brefs propos. « Ça va? » — « Difficile! » — ou encore, il encourageait le modèle, et lui-même, à voix basse : « Ça va. » Elle le voyait aussi, par instants, le sourcil froncé, se mordant la lèvre, ou bien sifflotant, réfléchi et l'air concentré. Et cette atmosphère de couveuse autour d'eux. Elle se sentait dénudée, le cœur pénétré, devant le peintre. Il devinait sa pensée secrète; en riait.

— Vous trouvez que je vous regarde, hein?

Il savait tout de ce visage, le grain de la peau, ses transparences, l'imperceptible marque blanche d'une petite cicatrice au coin du nez (une brûlure) : mieux encore, ces passages d'ombre sur les yeux, décelant une fatigue ou bien l'affaissement de la pensée sur soi. Alors, il déclarait : « Repos ! » — se levait, posait ses pinceaux. Et Nelly se levait aussi, le corps souple et fin comme un arc, retrouvait debout sa prestance. Comme elle était droite, décidée, avec ses mouvements justes, cet allant, cette détente vers les choses, pour choisir, prendre, ou se livrer ! Il l'avait vue, un jour, courir, au Bois, avec son chien : brusquement donnée à la course, de tout l'être. C'était Atalante, ou Diane. Nelly avait ri de ces mythologies.

— Je n'ai rien de ces dames. Pourtant, j'ai été recordwoman du cent mètres mixte, au lycée. Un vrai garçon, alors !

— Vous ne l'êtes plus?

— Si, un peu... quelquefois... je ne sais plus.

Elle se détournait. Elle n'aimait pas parler d'une partie ancienne de sa vie, si proche encore, où elle avait été différente. C'était devant Simon que maintenant elle se plaisait. Il la faisait autre.

— Cette mobilité des visages, disait Pulby, c'est effrayant ! Je vous vois, vous êtes là, je vous vois vivre, respirer, penser, sous mes yeux. Je crois que je vous tiens bien à présent. Mais tout ce qui échappe, cependant ! Ce voile qu'il y a entre les êtres ! C'est terrible pour nous, vous savez? La ressemblance des traits, de l'attitude, la vérité physique, ce n'est rien. C'est l'âme qui compte seule, qu'on voudrait posséder, avoir nue devant soi, — l'âme secrète, insaisissable...

Elle disait, étonnée :

— Je suis là, pourtant, — comme si elle n'était pas si secrète, mais au contraire entière là où elle se trouvait, incapable de se diviser, de fuir.

Simon reconnaissait cette présence, bienfaisante. Si le

mystère de l'âme d'autrui, ce n'était pas, après tout, l'idée compliquée que nous nous en faisons?

Nelly s'approchait, venait examiner la toile, émue de s'y retrouver, d'être vue ainsi par un autre.

— Ah! c'est bien...

Le peintre regardait aussi, à la fois content, inquiet, la chose peinte, immobile et figée. Jugement épouvanté de l'homme sur son œuvre, ce qu'il a tiré de lui, qui lui tient encore par tant de fibres, et qui lui échappe déjà, détaché, vivant hors de lui, de sa vie propre. C'était une vérité créée, qui commençait à vivre, qui longtemps, peut-être, après lui, vivrait. Valable? Indifférente? — L'artiste, avec effroi, discernait des fautes possibles, un accent qui manquait, une dureté, ou l'ombre de la toile, dans ses parties sèches. Mais l'effort actif le portait. Il était redevenu lui-même, dans ce combat, devant l'art retrouvé. Retrouvé à cause de Nelly; avec une gratitude heureuse de complice pour son modèle. Là au moins, loin de la vie et du passager, il était dans l'éternité, au-dessus du monde, dans la vérité. L'art, qui est la vérité sentie dans un cœur de poète. C'était bien là sa raison d'être. Ce portrait peint avec amour.

Simon ne se disait pas qu'il aimait Nelly. L'idée même de l'aimer d'amour lui aurait sans doute fait horreur. Il aimait seulement sa présence, son silence à côté de lui, sa respiration dans le même air. Il avait d'abord éprouvé pour elle de la curiosité, de la pitié. Il la croyait protégée sûrement en lui contre sa propre émotion par la pensée qu'elle avait été la maîtresse de son fils et peut-être qu'elle l'aimait encore. C'était son bonheur, son malheur, qui l'intéressait. Il ne pensait absolument pas à lui-même. Il pensait à elle avec tendresse, sans discerner comment le passage s'était fait. L'idée qu'elle pourrait être sa fille l'émouvait. Le mot d'affection lui cachait l'amour. Il sentait bien que cette affection était répondue, et il se rappelait le jour où il en avait reçu et la surprise et l'assurance délicieuse. C'était le jour où elle était venue d'elle-même, sans raison, pour rien, où elle avait dit : « J'avais envie de vous voir. » Elle aussi,

elle avait besoin de lui. Elle avait vaincu sa répugnance à l'idée d'une rencontre possible dans l'atelier. Ce petit fait ajoutait une preuve au mouvement de sympathie qu'il devinait pour lui, en elle .Et il y avait aussi la complexité de ce retour de Nelly vers lui; de Nelly toute pleine de Jean, ce transfert indéfinissable de l'amour du fils en amitié et en sympathie pour le père : une étrange opothérapie sentimentale. « *Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.* » Autre preuve. Elle s'était intéressée à son travail, avait regardé ses cartons, risqué un conseil. « Tiens, vous savez donc ce qu'il me faut? » — « Je sais qui vous êtes. » Dit gentiment, c'était exquis. Cela aussi faisait un appui délicieux. S'appuyer, c'est bon. Si faible, si fragile qu'elle fût, c'était s'appuyer sur une fleur.

Ils avaient parlé d'Haravilliers. Pulby n'aimait pas s'entretenir de ce séjour, qui lui rappelait le lieu d'une illusion perdue. Mais Nelly facilitait la confidence. Elle était la seule survivante de ce temps lointain, messagère des anciens beaux jours. Le peintre s'ouvrait de lui-même, de ses déceptions, de ses pertes. Il cédait devant elle à ce besoin de se retrouver dans son passé, qu'éprouvent tous les êtres blessés ou trop peu sûrs de l'avenir, quand ils ont dans un coin de leur passé, où ils ont touché le bonheur, l'impression du moindre havre. Et Nelly, aux yeux de Simon, était cette petite lumière d'autrefois. Scrutant son visage, embelli et durci, de femme, il s'étonnait de ces ressemblances retrouvées, de l'apparition fugace d'un visage d'enfant, sous-jacent, affleurant parfois à la surface, aux heures de repos et de rêverie. Il le dit. Elle en fut émue. Elle aussi avait ses fantômes.

Elle avait des chutes soudaines, de mauvais passages. Il la revoyait alors comme aux premiers jours, tendue et repliée. Dans ces moments-là, elle ne ressemblait plus à son portrait. Il lui fallait agir, se dépenser. Elle voulait sortir. Un soir, Simon l'emmena dîner au cabaret, et il la vit, avec étonnement, en public pour la première fois. Elle lui parut une femme différente, et très belle encore,

mais dure, orgueilleuse et la voix changée. « Nelly devant les autres. » On la regardait, et lui aussi, l'homme grisonnant, à côté de cette belle fille qui faisait se retourner les hommes. « Pour qui me prend-on? Tas d'idiots, qu'est-ce qu'ils vont croire? Que je suis son amant... quand je voudrais être son père! » Mais aussi, comme elle supportait les regards! Sa façon de remettre du rouge, au dessert... Cette soirée laissa à Simon l'impression d'un plaisir un peu trouble, d'un vague malaise.

D'autres fois, elle apparaissait à l'improviste. Brusque petite flamme devant lui, aussitôt réchauffé, et rebondissant, participant de tout son être à cette incroyable ardeur de vivre qui émanait d'elle.

Un jour, elle avait posé, silencieuse, sans douceur, perdue dans un songe; isolée, retranchée au fond d'ellemême. Elle était debout, la séance finie, à la porte, la main sur la poignée, prête à partir et ne partant pas, regardant le vide, sans pensée apparente, sans pensée qu'il pût deviner. Tout à coup, elle se détourna, l'épaule frémissante, la tête haute. Elle pleurait. Simon alla vers elle, d'un élan, la prit dans ses bras.

— Mon petit, Nelly, qu'y a-t-il?

Elle secouait la tête, refusait son regard, honteuse. Puis elle gémit, abandonnée, les joues ruisselantes de larmes, le front sur l'épaule de Pulby. Il la tenait serrée contre lui, et la berçant : ce tendre corps pressé contre le sien, s'émouvant à cette chaleur, cette souplesse. Il disait des choses absurdes, des consolations inutiles :

— Mais voyons, vous êtes jeune, vous aimerez, vous serez aimée; tout s'arrange... Ah! là là...

Il essayait de la faire rire. Elle écartait ce vain secours obstinément.

— Ah! j'ai trop aimé... Jamais plus! Je ne veux plus! J'ai usé toutes mes capacités d'amour, toutes mes possibilités. Je ne veux plus. J'ai assez de cette vie...

C'était à Jean qu'elle pensait. Pulby le savait, mais son impuissance le fit taire. Là, il ne pouvait plus rien pour elle. Il ne pouvait que lui cacher son propre trouble. Il se tut, partagé, s'éloigna, se passa la main sur le front.

Nelly essuyait ses larmes maintenant, du bout du doigt, au bord des cils, en faisant une petite grimace. Le flot passé, elle parut détendue, et presque apaisée. Elle sourit même de sa faiblesse ridicule. Mais c'était Simon qui ne souriait plus.

— Pardonnez-moi. Je ne sais plus me tenir... Je ne devrais pas me montrer ainsi. Je vous attriste.

Il eut un mouvement vers elle, plein de compassion, protesta.

— Mais non, soyez simple, dit-il; libérez-vous. J'aime cette tristesse qui me vient de vous. Elle me prouve votre confiance.

Oui, cette confiance qu'elle avait en lui, où elle se réfugiait, fût-ce en résistant, comme dans un abri. Un abri qui la défendait, même contre lui. Il dit encore, paternel, surpris de ce tutoiement spontané :

— Je ne veux pas que tu aies du chagrin.

Il la tenait par les épaules, des deux mains tendues, — l'écartant de lui. Elle secoua la tête, en reniflant à la façon d'une petite fille. Non, elle n'aurait plus de chagrin. Le sourire renaissait dans le pâle visage. Elle sortit, redressée, courageuse, comme un soldat qui d'un coup d'épaule, sur son dos, remonte le harnois pour l'étape.

De la fenêtre, Pulby regarda la jeune femme traverser la cour, tranquille, calme, sans se retourner, sans savoir qu'il la regardait.

Il la connaissait bien. Il lui avait parlé de Mésange, de Fourcroy, des événements. Il s'était heurté, mollement, à l'incuriosité totale de la femme à l'égard de la chose publique. Son mépris pour Fourcroy était naturel, elle devinait en lui un faiseur, l'homme dépourvu de tout cœur et de tout scrupule. Pour elle, le bonheur ne dépendait pas de la politique, de la forme d'un gouvernement, de la bataille des idées. Son bonheur était d'autre essence, il dépendait de l'âme. Indifférente au jeu des idées, très femme en cela, le sentiment seul existait pour elle; les opinions de Jean demeuraient à ses yeux lettre morte. Elle l'aurait aimé général, académicien ou pompier, ce bolchéviste! Mais, songeant à Nelly, Simon écar-

tait la pensée pénible de Jean, qui le ramenait à l'autre misère. Il y avait autre chose, encore. Jean, c'était la part intime de Nelly, l'élément trouble, tout ce trouble de sa vie cachée et physique. Auprès de lui, Simon, elle n'était que pureté, cette femme qui avait eu des amants. Il était très chaste. L'idée de l'amour physique l'enflammait. Mêler Nelly à ses images lui faisait horreur : comme vraiment l'idée de l'amour fait horreur à un père pensant à sa fille. Cependant, il la trouvait belle. Et il sentait qu'elle venait, qu'elle était à lui. Cet homme sans roman s'enivrait d'un roman absurde, et cédait à l'illusion.

— Des rêves, à ton âge, vieux fou!

Mais il se sentait protégé par l'impossible, faible écran, derrière lequel il se croyait en sécurité. Il cédait aux puissances du rêve sur l'homme seul. Dans cette re-création de soi qu'est un nouvel amour, faite d'allégresse, d'espoir inavoué, d'embellissante poésie; où l'élan de l'instinct vital et le besoin de s'unir à ce que l'on ne connaît pas encore soulèvent une idée d'effort et de victoire; où l'être, dans sa volonté de conquête, s'affirme sa force, et, en s'exprimant à ce qu'il aime, pour s'en faire aimer, se saisit soi-même plus vigoureusement — ses jours renouvelés étaient remplis enfin de quelque chose, et tantôt c'était une présence, tantôt une espérance encore, la vivifiante espérance! — Seul, joyeux et réconforté, sa pensée n'était que Nelly.

Il lui disait, dans sa solitude, à l'être de rêve désiré : « Tu es belle, tu es la jeunesse, et la grâce. Et tu m'aimes, ô fée délicieuse! Don du ciel! Qu'ai-je donc fait pour que tu m'aimes? Je t'aime et ne te demande rien. » Il la rêvait entre ses bras, comme une enfant abandonnée, toute à la tendresse de cette musique d'amour. Il se voyait près d'elle, et lui parlant, à petits coups : « Ce vilain orgueil... toi! toi! toi! — Tu veux que je te dise tu? Aime-moi... Mais non, je suis vieux! — Vieux? Non. Si fort, au contraire, d'être aimé... » Il l'imaginait, elle aussi, trouvant bons ces grands bras, où se blottir et se consoler.

A quelque temps de là, dans l'atelier, ils parlaient comme à l'ordinaire, confiants, sans arrière-pensée. Il la querellait gaiement sur son orgueil, sur sa volonté de vivre à sa guise. Elle se cachait la vie, son destin de femme.

— La liberté, l'indépendance : des chimères! Au fond, ainsi que toutes les femmes, vous avez besoin qu'on vous aime. Vous êtes tendre.

Il répéta, l'interrogeant :

— Vous êtes tendre?

Elle fit oui, du front, sans cesser de le regarder, de le couvrir de ses yeux d'or. Ils étaient tout près l'un de l'autre. Elle se laissa couler sur la poitrine de Simon et, fermant les yeux, lui donna sa bouche. Mais soudain ils se séparèrent, stupéfaits. Alors, tout devint visible à Pulby. Et la réalité lui apparut :

— Quoi! la maîtresse de mon fils!

EMILE HENRIOT.

(*A suivre.*)

LAMARTINE
ET SA " CHUTE D'UN ANGE "

—

Le 20 juin 1836, dans son château de Monceau, près Mâcon, Lamartine ouvre un de ces petits albums à dessin où il avait coutume, depuis plus de quinze ans, de jeter les brouillons de ses vers. Il écrit d'abord, en tête de la page *A. M. D. Gloriam;* puis viennent deux séries d'initiales mystérieuses (1), telles qu'on en trouve souvent dans ses manuscrits, et qui nous demeurent, jusqu'ici, indéchiffrables. Puis c'est l'appel sacré: *Veni Creator Spiritus!* Et vingt pages se couvrent de sa grande écriture rapide. Ce que Lamartine a écrit là, c'est le « Plan de la Vision Deuxième »: *La Chute d'un Ange.*

Voici, fidèlement reproduit, tel qu'il se présente sur l'album de Lamartine, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale (fonds Lamartine, album 22), ce curieux texte inédit :

Prologue. Belle description du Mont Liban et de la vallée des Cèdres par le poète, en rappelant ce qu'elle fut dans ces premiers âges de sève et de vie, et en la comparant à ce qu'elle est aujourd'hui. Pourquoi d'éternels cantiques sortent-ils de chaque grotte de ces rochers, comme des tuyaux d'un orgue colossal? C'est que l'esprit de Dieu a reposé sur toi, c'est que c'est ici que son nom fut prononcé le premier.

La scène des temps passés s'ouvre. Le rideau des âges se déchire. Le poète voit le monde spirituel tel qu'il fut

(1) Voici la première de ces initiales : *M. J. A. A. A. J. J. J. Ju. D. J...* Lamartine renversa ensuite son album et écrivit, sur la dernière page, devenue la première : *A. N. d. D. J. R. et J. A. A. J. J. M. J. A. E. et J.* Il y a évidemment là deux phrases entières, mais quelles phrases? La deuxième doit commencer par : au nom de Dieu...; *Ju.* dans la première phrase, est-ce Julia? ou Julie (Charles)?...

visible aux premiers jours. L'échelle de Jacob se dresse à ses yeux. Il voit le monde matériel et le monde des esprits se réfléchissant et se confondant en un seul, la poussière des corps et des intelligences, depuis le ciron jusqu'aux âmes qui dirigent les astres et étendent les firmaments comme des dais ou des tapis pour y faire passer et resplendir les volontés de Dieu. La chaîne qui semble interrompue aux yeux fermés des mortels, est une chaîne sans interruption. Les effets et les causes s'y tiennent sans discontinuité; c'est un écoulement éternel semblable à celui des eaux qui filtrent de la montagne dans l'océan, ou des étincelles innombrables de la lumière, qui coulent sans fin des astres intarissables et rejaillissent dans chaque particule de sable pour accroître le jour universel. Or, le monde immatériel et le monde des esprits sont frères. Chaque homme, chaque être, a sa corrélation en haut. Dieu a établi une parenté universelle entre tout ce qu'il a créé. Tout communique à lui, mais indirectement. Les esprits qui touchent de plus près à l'homme sont ce qu'on appelle les anges, ordres innombrables d'intelligences chargés de veiller chacun à un des mystères de la matière ou de l'âme; invisibles inspirations. Il y en a autant qu'il y a d'êtres visibles. Ils tiennent l'anneau de chaque création et le rattachent à l'infini. Créatures supérieures, ils ne connaissent pas la mort.

Dans ces premiers temps, où ce beau globe n'était encore peuplé que de quelques êtres plus près de leurs origines, et où le monde était plus palpitant de tous ses phénomènes, il n'y avait aussi que quelques groupes de ces esprits célestes qui fréquentassent le globe et les hommes. Mais leurs rapports étaient plus sentis. Adam et sa femme se souvenaient d'avoir vu sous des formes merveilleuses ou terribles ces maîtres divins des choses leur parler, au nom de Dieu, ou les chasser sur la terre, une épée de feu à la main.

Or les hommes étaient devenus plus mauvais, quelques siècles avant le déluge. Des races pastorales vivaient dans les vallées du Liban et dans les plaines de la Mésopotamie. Ces races ressemblaient aux tribus. C'était des familles agrandies, ennemies les unes des autres, et l'homme de l'homme était ennemi.

Quelques-unes, plus pures, cherchaient un refuge dans des solitudes plus escarpées, celles de Phégor et Eden. Description d'Eden; inaccessible par sa [ceinture?] et ses degrés de rochers.

Fin du prologue.

Le Poème s'ouvre par le dialogue de l'ange (son nom) qui, parcourant l'espace avec sept autres esprits du ciel, se balance invisible sur les rameaux des cèdres, au clair de lune, sur la croupe creuse du vallon élevé d'Eden. Il voit la scène et la décrit à ses compagnons. La mer — la nature — les eaux — les âmes des végétaux qui vivent, sentent, jouissent et prient. Chœur des cèdres qui chantent les siècles passés et les siècles à venir. Hosanna de la matière. Nous porterons les hommes sur les eaux. Nous parfumerons le temple. Nous serons l'arche dans le déluge. Nous ensevelirons la dernière famille des hommes. Le feu du ciel nous allumera seul, et nous nous exhalerons en parfums.

Les sept anges s'endorment. Ils se réveillent et veulent partir. Mais l'ange sans nom a entendu un soupir sortir d'une grotte. Les esprits y entrent. Ils voient une jeune fille, Séméïla, que sa mère tient sur son sein, endormie; elle y tette encore, mais elle embrasse sa mère et bondit sur la pelouse où elle cherche ses chevraux, agneaux, lions, gazelles...

Or, l'ange lit dans l'esprit de cette jeune enfant, comme dans un miroir, ses impressions qui commencent à éclore. Ce tableau, pour lui, est si ravissant, qu'il ne peut s'en arracher. — Viens, lui disent les autres. — Non. — Mais ces êtres meurent! — Je ne sais si je ne consentirais pas à mourir pour être aimé d'elle; nous avons tout, mais nous n'avons pas l'union de l'amour et la création de nous-même par un autre.

Cependant il les suit. Mais depuis ce temps, l'ange protecteur est gardien de Daïla. Il s'ennuie de plus en plus.

Les frères de Daïla, hommes féroces; — ceux des tribus viennent les combattre, pour posséder Daïla. Les frères sont vaincus et enchaînés; ils proposent de vendre leur sœur à ces hommes, si on veut les délivrer. Ils enchaînent Daïla et vont la livrer. Elle est perdue. L'amour arrache l'ange du ciel; il oublie l'immortalité et Dieu dans ce moment; le désir

d'être homme pour sauver Daïla l'emporte. Ce désir l'incarne à l'instant même. Il combat les frères, les fait rouler dans la vallée de Keylé (vallée des Saints), et sauve Daïla qui ne sait où elle a vu son libérateur, mais qui l'aime comme si elle n'avait jamais eu d'autre pensée.

Les amours mystérieuses. Ils sont découverts par la grossesse de Daïlé (*sic*). Elle accouche au bord du Kadicha; sous un palmier. L'enfant crie. Les frères le découvrent, et l'arrachent, et le jettent au fleuve. L'ange, caché non loin, le repêche, et, chaque nuit, le rapporte à Daïla prisonnière, et esclave de ses frères qui l'accusent d'avoir eu commerce avec des tribus ennemies. (Relire ici dans les *Poésies Serviennes*, p. 255, 1er vol., l'aventure de Stojan Jankowitch.) Ils élèvent autour d'elle, en expiation, une tour en blocs de pierre amassés, pour qu'elle y meure. Elle demande qu'on lui laisse une petite fenêtre à la hauteur de son sein, pour passer son sein blanc, et allaiter son enfant jusqu'à ce qu'elle meure. On lui laisse la petite fente.

L'ange lui apporte son enfant toutes les nuits; elle le nourrit — son chant — elle ne meurt pas — ses frères s'étonnent. Ils épient l'ange et le font esclave pour le torturer et le faire mourir.

Daïla est délivrée pour les servir. Une nuit douze barbares... [*illisible*] Daïla sert un festin de mort. Mais elle empoisonne les coupes de ses frères pour délivrer son amant pendant leur assoupissement; ils fuient ensemble et sont surpris par les tribus de Medhim. — avant d'être pris par les balbékiens, ils remontent dans les montagnes. Un frère de Noé, solitaire, prêtre, qui a fui les hommes, leur enseigne le vrai Dieu, comme il avait été dévoilé aux premiers temps du monde. Le Dieu — « celui qui est ». Déisme rationnel — adoration — sagesse — développement complet de ceci.

Les chefs de Baalbek s'éprennent de Daïla et se la disputent. Guerre et incendie dans Baalbek. Daïla emprisonnée dans le palais du roi. Les reines jalouses. Complot contre Daïla. Elles égorgent leurs maris, et la reine Zeddin persécute l'ange pour qu'il l'aime. Il est captif et enchaîné. Daïla, qui a été sauvée par le vieux roi, revient avec lui. Massacre

des femmes et incendie du palais et des temples de Baalbek.

L'ange captif doit être immolé; il se sauve au moyen de la reine amoureuse qui le délivre, la nuit, et l'entraîne vers Damas. Quand le matin est venu et qu'il la voit à côté de lui, elle lui fait horreur; il la précipite d'un geste involontaire dans l'abîme écumant du fleuve de Damas qui coule à leurs pieds, puis il fuit; — un immense remords.

Ceux qui le poursuivaient l'atteignent et le ramènent à Baalbek pour y être égorgé en l'honneur du Dieu Vengeance. — Daïla, dont tous les princes sont épris, essaye de fléchir le roi, et ne le pouvant pas, elle lui prend son glaive et lui en perce le cœur. Puis elle appelle au trône l'ange. Mais les princes perfides ne pouvant le vaincre, et sachant qu'ils veulent fuir secrètement leur trône et leur peuple, leur donnent un faux guide qui leur promet de les conduire dans le désert de Mésopotamie, de puits en puits jusqu'aux tentes des peuples pasteurs qui ont conservé l'esprit de Dieu.

La nuit, Daïla, et l'ange, et leurs deux enfants s'échappent avec des chameaux. Les guides les font errer dans des gorges de montagne et dans le désert de... (*ill.*). L'eau manque. Les guides disparaissent en disant à l'ange qu'il n'a plus qu'à marcher un demi-jour vers le soleil levant pour trouver l'eau d'un lac et, au delà, les tribus fidèles. Ils marchent en vain trois jours et trois nuits. La soif et le désespoir dans le désert. Développements ugolins. Daïl qu'il porte dans ses bras, enceinte, ne pouvant plus marcher, accouche dans le désert. Il la laisse sous un sycomore pour aller chercher plus loin l'eau promise. Il emporte ses deux enfants afin de les abreuver plus tôt. Mais ses forces diminuent, et lui-même il en laisse un sur une pierre. Son choix; plus loin, le dernier. Enfin, quand il a fait encore une heure ou deux de route, il succombe et se roule dans le sable en demandant à Dieu une goutte de rosée. Alors il entend de grands éclats de rire, et voit les princes de Baalbek autour de lui, assis sur le bord d'un puits, et faisant un festin. Ils abreuvent leurs chameaux. Il leur demande une larme d'eau pour sa femme et ses enfants. L'un d'eux remplit une outre et la lui porte, mais au moment où il la lui remet, il la perce d'un coup de poignard et elle perd toute son eau dans la terre.

Puis il ordonne à ses esclaves de combler le puits, et ils s'éloignent.

L'ange désespéré creuse le puits avec ses ongles. Il emporte quelques gouttes d'eau dans une pierre creuse, et il en inonde ses cheveux pour que son enfant puisse les sucer. Il revient sur ses pas et trouve son fils mort. Description. Il l'emporte. Plus loin sa fille, morte. Description. Il revient avec un sur chaque bras. Plus loin, Daïla avec son fruit nouveau-né sur son sein, mourante; elle s'est ouvert le sein avec une épine de nopal pour allaiter l'enfant avec son sang. Mais l'enfant est mort; elle-même expire en voyant ses deux fils morts sur les bras de son amant.

L'ange fait des imprécations aux hommes et leur prédit la vengeance céleste. Il se repent d'avoir voulu être homme. Puis il regarde le front décoloré mais si beau de Daïla et se repent de son repentir. Il rassemble des broussailles sèches du désert, en forme une enceinte circulaire autour des quatre corps morts et de lui, et couche son front sur le sein de Daïla. Il prend ses trois enfants morts sur son cœur et quand le souffle du soir se lève, l'incendie s'anime et il respire la mort avec la flamme, pour que les hommes ne trouvent pas ses os et que le vent sème leurs cendres dans le désert. Il meurt en priant. Sa prière. Fin.

Nous n'insisterons pas sur les différences multiples et parfois profondes qui séparent ce plan en prose du texte en vers définitif. Notons seulement au passage que Lamartine a renoncé à ce détail, un peu déconcertant pour les occidentaux, d'une Daïla déjà pubère et qui tette encore, — que l'étrange navire aérien qui suscita tant de sarcasmes, n'était pas prévu dans le schéma que nous avons sous les yeux, — et que la tragédie finale dans le désert comporte aussi une retouche importante; l'ange qui devait mourir « en priant » jettera au contraire, dans le poème, sa malédiction vers le ciel.

§

Lamartine avait mis près de cinq ans à composer son *Jocelyn*. Il mènera bien autrement vite la rédaction de

sa *Chute d'un Ange*. En dix-huit mois, les douze mille vers du poème sont écrits. Le 19 juin 1836, il a annoncé à Virieu qu'il allait se mettre à son épisode de « grande poésie antiquissime » (« antédiluvienne, primitive, orientale », disait-il ailleurs; un « fragment dantesque »). Le 28 décembre 1837, au même Virieu il fait savoir qu'il vient d'apporter à Paris son poème tout achevé, « à publier quand on voudra ».

A la vérité, en 1835 déjà, à l'automne, alors qu'il achevait *Jocelyn*, il avait jeté « par-dessus » les vers de son épisode alpestre un certain nombre d'autres vers destinés à la « seconde page de [son] épopée indoustanique ». Mais il semble qu'il s'agisse seulement de quelques groupes d'alexandrins sur l'existence du mal et l'origine divine du langage, qui trouveront place dans la « Huitième vision » de la *Chute*. Hormis ce très court fragment, tout le flot énorme de la *Chute d'un Ange* a jailli, dans le recueillement des heures qui précédaient l'aube, à Saint-Point ou bien à Monceau, en deux fois, entre le 20 juin et le 25 décembre 1836, entre le début de septembre et le milieu de décembre 1837.

A ces dates d'encadrement, les lettres de Lamartine et ses manuscrits permettent d'en ajouter quelques autres (2). En tête de son *Troisième album de la « Chute d'un Ange »*, Lamartine inscrit : « Saint-Point, 25 octobre 1836 », et signe. Sur la première page de l'album suivant, on lit cette indication: « Monceau, 22 novembre 1836 »; l'album 29 du fonds Lamartine, à la Bibliothèque Nationale, porte au verso de la couverture, audessous d'une série d'initiales (*B. d.d. a.a. J. J. a. M. a. a. J. h. M.*) la date du 22 septembre 1837. Les vers qui s'y trouvent forment la « *Suite de la vision huitième* ».

Nous savons, par ailleurs, que le 24 juin 1836 Lamartine était occupé à écrire son chœur des cèdres du Liban; le 10 octobre, il était en plein travail, produisant en moyenne « quatre-vingts vers par matinée ». Le 23 octobre (lettre inédite), entretenant son éditeur Gosselin de

(2) Le 7 août 1836, il écrit à Cazalès (lettre inédite) :» « J'écris péniblement quelques fragments poétiques. »

ses soucis de viticulteur, il ajoutait: « Cependant, je ne vous oublie point, et, deux heures avant le jour, j'écris quelques pages de vers qui vous sont destinés ». Le 6 décembre, on le voyait, un peu haletant, préparer son retour à Paris pour le 25, avec « huit cents vers à écrire » avant de regagner la capitale; le 27 novembre 1837, une autre lettre inédite nous le montre « levé à quatre heures » et forgeant « cent vers avant le jour ».

Si Lamartine pouvait aller aussi vite, ce n'est pas seulement en raison de sa facilité prodigieuse, — et du soin médiocre qu'il apportait à la facture de ses vers, — c'est aussi et surtout que, depuis quinze ans, ou presque, il portait en lui et retournait dans sa pensée ce grand épisode épique. Dans le plan des *Visions*, établi par Lamartine dès le mois de décembre 1823, et vaguement conçu dès janvier 1821, la *Chute d'un ange* avait sa place, capitale (3).

L'idée était grande: cet ange déchu, et qui avait préféré à Dieu une créature mortelle, Dieu lui imposait de ne point trouver de repos dans la mort. Sa première existence terrestre achevée, l'ange en devait recommencer une autre, puis une autre encore, à travers les embûches et les douleurs, perpétuellement se laissant prendre au piège de l'amour, pour n'y trouver jamais que la souffrance, jusqu'à ce qu'enfin dans un déchirement surhumain, il s'élève jusqu'au refus, jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'acceptation du sacrifice.

Sous le voile de ce symbolique récit, Lamartine voulait chanter le destin même de notre âme, elle aussi déchue et condamnée à ne reconquérir ses ailes qu'en gravissant le dur chemin des épreuves et du renoncement.

Les préfaces de la *Chute d'un Ange* s'expliquaient clairement sur la haute signification du poème, dont l'ouvrage publié en 1838 n'était, comme *Jocelyn*, qu'un « épisode ».

Cette œuvre de trop longue haleine, disait Lamartine, la

(3) Cf. la lettre à Virieu du 12 décembre 1823. *Corresp.*, t. II, p. 255. Cf. également le plan d'ensemble des « Visions » dans les *Poésies Inédites* (1881, p. 147).

nature morale en est le sujet, comme la nature physique fut le sujet du poète Lucrèce. L'âme humaine, et les phases successives par lesquelles Dieu lui fait accomplir ses destinées perfectibles, n'est-ce pas le plus beau thème des chants de la poésie?

Logiquement, *Jocelyn,* récit des temps modernes et poème du sacrifice, eût dû paraître après la *Chute,* fragment « antédiluvien », récit de la faute elle-même et de ses premières conséquences affreuses. La *Chute d'un ange* « ouvre presque » le grand poème, comme *Jocelyn* peut le terminer. D'un côté, l'âme qui sombre dans la nuit; de l'autre, la rédemption, acquise par un arrachement sans nom. Le dernier mot de Lamartine, c'est dans *Jocelyn* qu'il faut le chercher; mais la *Chute* est nécessaire pour pleinement comprendre la richesse de l'intention et ses profondeurs cachées. Ah! ce grand poème, ébauché seulement, et dont nous n'avons que deux fragments, — mais essentiels — comme on se tromperait, en ne voyant en lui qu'une prédication édifiante, une froide morale en action! Dans *Jocelyn,* puis dans la *Chute d'un ange,* deux versants d'une âme s'éclairent coup sur coup. Lamartine, c'est Jocelyn, sans doute; mais c'est aussi Cédar, le coupable et le révolté. Deux cris partent du même cœur supplicié: l'acceptation, l'amour de Dieu quand même; et aussi le blasphème, et l'appel jeté vers le néant. Jocelyn a conscience de n'avoir commis aucune faute, et Cédar a perdu la conscience de sa faute. Est-il plus grand scandale que la souffrance du juste? Le juste frémit jusqu'aux dernières fibres; il redresse pourtant sa face martyrisée, et de nouveau il regarde le ciel, pour bénir, et pour accepter. C'est le drame de Job, illustré en deux étincelants poèmes: Job rugit et lève le front contre son Seigneur, et c'est la *Chute d'un ange;* Job se tait, et courbe la tête, puis il offre au ciel son visage exténué, et c'est *Jocelyn.*

§

Il suffit que la *Chute d'un ange* parût après *Jocelyn*

(4) *Revue des Deux Mondes,* 1er juillet 1838.

au lieu de le précéder, pour que le public fût dérouté et qu'on criât à l'abomination. Sainte-Beuve lui-même ne paraît pas avoir aperçu la grande idée du Poème, et le triste Gustave Planche écrira:

La bienveillance la plus généreuse ne peut aller jusqu'à reconnaître dans la *Chute d'un ange* une œuvre conçue en vue d'un but déterminé.

On n'avoue pas plus ingénument qu'on est un imbécile. Etait-il donc, en vérité, si difficile de comprendre ce que Lamartine lui-même indiquait à voix haute? On a peine à ne pas se sentir déconcerté quelque peu lorsque l'on voit par exemple Mme de Girardin confier à Lamartine, comme une preuve de sa merveilleuse perspicacité, la découverte qu'elle vient de faire:

Mais Cédar, c'est Jocelyn! c'est le même ange déchu qui sera le héros des dix poèmes... Quelle sublime pensée! Quand votre ange aura subi ses dix expiations, vous donnerez au poème général cette épigraphe, n'est-ce pas :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Quant au pasteur Vinet, il s'abandonne à l'indignation et prépare l'anathème contre ce Lamartine qu'on lui a changé et qui se met à prêcher le suicide (5).

§

Il faut bien reconnaître que la *Chute d'un ange* devait forcément soulever des colères: celles des stylistes d'abord, et plus généralement, de tous ceux qui avaient souci de voir respectées la syntaxe et la langue, — celles aussi des catholiques, ou même seulement des chrétiens, que le « déisme rationnel » de la Huitième Vision ne pouvait manquer d'irriter.

Aussi, quelle levée de boucliers contre l'infortuné poème! Planche se borne à constater le fait lorsqu'il

(5) La conclusion de la *Chute d'un ange* n'est autre chose, déclare Vinet dans le *Semeur*, que le doute et le désespoir. » Et il poursuit : « Ce *caput mortuum* que nous avons déjà reconnu au fond du poème de *Jocelyn*, nous le trouvons encore dans la *Chute d'un ange*, mais bien plus noir et bien plus fangeux. »

signale, deux mois après la publication de la *Chute,* la réprobation « presque unanime » qui vient d'accueillir les deux volumes de Lamartine. Il se donne même l'élégance de proclamer qu'à son sens « le public se trompe en traitant le nouvel Episode avec une ironie cavalière ». Il est vrai qu'il prend soin d'ajouter en conclusion:

M. de Lamartine a voulu tenir une gageure, et prouver qu'en se moquant de lui-même et de son public, il trouverait encore des lecteurs.

Planche n'exagérait qu'à peine, hélas, lorsque, examinant la forme littéraire de l'Episode, il notait aigrement:

La syntaxe y est violée avec une obstination dont M. de Lamartine n'avait jamais donné d'exemple... Il est impossible d'afficher pour la langue un mépris plus décidé. Je crois pouvoir affirmer que, sur les douze mille vers du poème, il n'y en a pas cinq cents où la langue soit respectée.

Même observation dans le *Courrier Français* (28 mai 1838) :

Que M. de Lamartine le sache bien, ses vers boiteux, estropiés, mort-nés d'aujourd'hui, ne volent plus que sur l'aile de ses vers d'autrefois.

« Quelles rimes, bon Dieu! s'exclamait Béranger. « *Cèdres* et *funèbres, algues* et *vagues, toucher* et *chair...* »

Tout cela, après tout, n'était ni damnable, ni sans remède; et dès le mois de juillet 1838 (La *Chute* avait paru au début de mai), Lamartine s'obligeait, avec une bonne volonté méritoire, à reprendre son poème vers par vers, pour y apporter patiemment quelque deux mille corrections de style.

Mais le sujet même de la *Chute*, la vigueur brutale de ses descriptions, la hardiesse rationaliste du *Livre primitif,* voilà ce qui provoqua le plus extraordinaire déchaînement de fureurs.

Quel est donc cet homme, pour avoir fait un tel livre? s'écriait pathétiquement Bonnetty, le 31 mai, dans ses *Annales de Philosophie Chrétienne*... Il y a tout là dedans :

rêveries de religion nouvelle, croyance à la magie (*sic*), attaques contre les Ecritures, contre les miracles, contre Jésus, déisme grossier, panthéisme, matérialisme, négation du mal, tableaux et peintures obscènes.

Cédar, contemplant Daïdha endormie, apparaissait au pieux scribe « un hideux satyre » penché sur une nymphe.

Dans la description du corps de Daïdha, il y a de la lubricité, car il faut dire le mot, écrivait encore Bonnetty. Et ce corps, que [Lamartine] vient de décrire, il le décrira quatre fois encore!

La Huitième Vision suggère au théologien des *Annales* cette glose aimable:

Il faudrait descendre jusque dans les plus dégoûtantes productions de Voltaire pour trouver contre Jésus des paroles plus insolentes.

Les scènes du palais de Balbek offrent, selon Bonnetty, l'exemple de « tout ce qu'une imagination usée de débauches peut inventer de luxures et d'images obscènes ». Pour tout dire, concluent les *Annales*, la *Chute d'un Ange* est l'œuvre d'un « esprit malade » et d'une « âme creuse ». La *Quotidienne* lacère l'ouvrage de Lamartine, en trois articles (27 mai, 6 juin, 23 juin 1838). — La *Revue Catholique* du 1er juin tient la *Chute* pour « l'une des plus monstrueuses productions des temps modernes ». On recule « d'horreur », dit-elle, devant l' « impiété et les blasphèmes » d'un tel ouvrage...

Le plus acharné démolisseur du XVIIIe siècle n'est pas allé plus loin... La philosophie voltairienne n'a pas nié les vérités du christianisme avec plus de morgue et d'aplomb.

Quant à l'*Univers Religieux*, devant tant d' « impiété » et tant « d'outrageante impudeur », il manifestait à la fois son « horreur », son « dégoût » et son « légitime mépris ».

Le bon Poujoulat, atterré, sincèrement malheureux,

hausse moins le ton et se borne à montrer, dans le coupable auteur de la *Chute d'un ange,* un infortuné « qui a ouvertement rompu avec les croyance chrétiennes et qui, tombé dans les solitudes de sa raison, tourmente l'Evangile pour en tirer je ne sais quel christianisme nouveau ». Brifaut, le 18 juillet, écrivait douloureusement à Mme Pastoret:

Comment fixer sa pensée sur des pages où la dégradation de l'ange, de l'homme, de la créature née du souffle de Dieu est si tristement empreinte!... Quel siècle que le nôtre! Nous assistons à tous les suicides! Celui du génie me semble le plus déplorable...

Béranger, d'autre part, déplorait dans la *Chute d'un ange* « l'exagération de nos mauvais romans, le goût du hideux, le commun d'invention dans l'extraordinaire du sujet »; il trouvait aussi que « la tendance panthéiste perçait trop », et même, — le croirait-on? — que Lamartine allait un peu loin dans le « détail obscène ». (Lettre à Lebrun, 22 mai 1838). Vigny confiait à ses tablettes des notes corrosives:

La Chute d'un Ange. — La négligence orgueilleuse de Lamartine prend sa source dans la naïve conviction où il est qu'un vers est beau uniquement parce qu'il est de lui. Il n'est qu'élégiaque et lyrique, et nullement dramatique. — Les personnages sont faux : leur langage est d'une mollesse et d'une incorrection inouïes. Il ressemble à Colardeau dans le dialogue, à Chênedollé dans la narration. C'est une ébauche et une débauche. — Lamartine, dévot jusqu'ici, ressemble à Vert-Vert après qu'il a appris à jurer avec les dragons. Comme composition, c'est un conte bleu en vers blancs. [Inédit (6).]

Le 12 août, Virieu, ami fidèle, demandait, éploré, à Lamartine, de lui fournir des arguments pour défendre,

(6) Communiqué par M. F. Baldensperger. C'est là une note à la manière des *Poisons* de Sainte-Beuve. Mais Vigny cède à la tentation du trait, aux dépens de l'exactitude. Le ton est satisfait, prétentieux, irritant.

vaille que vaille, la *Chute d'un ange* contre cette insurrection à peu près générale (7).

Quelques voix, pourtant, s'élevaient en faveur de Lamartine. Dans cet Episode hâtif, sous les négligences ou les maladresses, les maîtres apercevaient une puissance démesurée. Chateaubriand tout le premier, lui qui n'aimait guère Lamartine, ne cachait pas son admiration; Delphine de Girardin savait le prix qu'avait aux yeux de Lamartine un éloge de son vieil ennemi. Aussitôt, elle le lui rapporte:

> Chateaubriand dit que dans ce poème les beaux passages sont au-dessus de tout ce que vous avez fait.

Hugo, dès qu'il a reçu le poème, l'a dévoré (il l'a lu si bien qu'il le pillera même quelque peu). Le 14 mai, il jette à Lamartine ces mots enthousiastes: « Vous avez fait un grand poème, mon ami... Que sera donc l'édifice, si ce ne sont là que les bas-reliefs! » Sainte-Beuve a beau juger l'ensemble « détestable », il a vu les « vastes éclairs » dont s'illumine le terrible livre. (Lettre à Juste Olivier, 8 juin 1838). Quinet, le 17 juillet, compare la *Chute* à une « porte triomphale élevée dans le désert ».

Quelques revues, aussi, se sont montrées clémentes. Si Chaudes-Aigues, dans la *Revue de Paris,* n'a rien compris à l'idée maîtresse de l'ouvrage, les figures de Cédar, de Daïdha, de Lakmé, lui paraissent « des caractères comme le génie seul peut en inventer ». Et Lassailly, dans l'*Artiste,* a déployé tout son zèle:

(7) Les archives de Saint-Point contiennent quelques lettres curieuses, écrites à Lamartine, par des correspondants divers, au lendemain de la publication de la *Chute.* C'est par exemple un « ancien capitaine de la garde impériale » qui accable le poète de reproches indignés et l'exhorte à se repentir, pendant qu'il en est temps encore, d'avoir écrit une œuvre satanique. On voit aussi Flora Tristan, cette touchante prosélyte du socialisme humanitaire, adresser au poète les lignes suivantes (10 juin 1838) : « Ah! monsieur, quelle cruelle et douloureuse déception... Quoi qu'on en dise, je me refuse à croire que vous n'avez voulu faire qu'une *monstrueuse et dégoûtante orgie...* On me presse de deux côtés pour que je rende compte de votre ouvrage dans une revue et un journal de province; avant de faire mon article, j'ai voulu, monsieur, vous demander de m'initier à votre pensée, afin que je puisse justifier au moins la pensée allégorique que renferme votre poème... » (*Inédit.*)

Douze mille vers! dont la plupart sont des plus beaux qui aient jamais été faits dans aucune langue!... Beautés innombrables, toutes originales... Inspiration aussi féconde que celle de la nature... *Jocelyn* n'est plus que le second poème de notre langue...

Ce qui charmait Lassailly, c'était justement le courroux des « journalistes de séminaire », et il applaudissait à ce Lamartine « dégagé maintenant de ses préjugés de naissance et d'éducation, de ses préventions catholiques et royalistes ». Pour la même raison, Lerminier célébrait en Sorbonne le ralliement définitif du poète de la *Chute d'un ange* aux idées de son siècle, à la philosophie moderne.

Rome avait attendu sept mois avant de condamner *Jocelyn*. Quatre mois à peine après sa publication, le 27 août 1838, la *Chute d'un ange* était mise à l'*Index*.

§

Lorsqu'en 1861, Mme de Lamartine prépara l'édition complète des œuvres « publiées et inédites » de son mari, — nouvel effort pour alléger l'effroyable dette sous laquelle succombait Lamartine, — elle fit subir, on le sait, à la *Chute d'un ange*, des retouches d'orthodoxie et de chasteté qui rendent aujourd'hui inutilisable cette édition de l'Episode. Ce qu'on sait moins, c'est qu'à relire l'étonnant poème, elle avait éprouvé le sentiment d'une découverte. Elle l'avouait à Ch. Alexandre: la Quinzième vision la bouleversait: « ...C'est poignant! Oh! si l'on sentait ce poème comme nous, quelle admiration il exciterait! Jusqu'à présent, les gens un peu scrupuleux n'ont pas voulu le lire: il est très inconnu. »

Le mot était vrai; il l'est toujours: la *Chute d'un ange* est « très inconnue ». Devant le soulèvement d'insultes et de mépris (8) qu'elle avait rencontré, Lamartine s'était découragé. Il avait renoncé à faire accepter au public ce livre que l'on rejetait; il était allé jusqu'à l'exclure lui-même de son édition des Œuvres Complètes en 1849-1850, — l'édition dite « des Souscripteurs ».

(8) Cf. lettre à Virieu du 17 juillet 1839.

Sans doute, la raillerie est aisée sur bien des pages de ce poème, et l'on ne peut pas tout à fait donner tort à G. Planche d'estimer par exemple que Nemphed et Lakmi, « placés dans un mélodrame... ne manqueraient pas de produire un grand effet ». La donnée initiale elle-même, on n'a pas beaucoup à forcer les choses pour en faire la désobligeante histoire d'une petite fille séduite par son ange gardien (à qui se fier, grand Dieu!) — une petite fille qui du reste donne à l'ange incarné, amant novice, d'étranges leçons et lui apprend en particulier « comment le fils naît du père » (Vision III).

Il n'en reste pas moins — et c'est Planche en personne qui le reconnaît — qu'il y a là des scènes admirables, et, dans la passion de Cédar et de Daïdha, « une hardiesse, une naïveté » qui font penser à Milton. Mais surtout, à travers l'ouvrage tout entier se révèlent « une énergie, une virilité » dont s'étonnent ceux-là seulement qui se font de Lamartine l'image, incroyablement inexacte, d'un chétif « pleurard à nacelle ». Le retour formidable de Cédar vers la ville, cet homme qui s'avance nu, hagard, couvert de sueur, les yeux fixes et mâchant des mots fous, et que le peuple de la ville voit apparaître, du fond de la plaine, comme une ombre terrifiante, avec, au-dessus de sa tête, cette chevelure de femme qu'il brandit dans l'air,

Tel qu'un réveil de feu sur un monde endormi,

tout cela, — et la révolution que sa venue déclanche parmi les opprimés, ne compose-t-il pas un prodigieux récit épique? Grandeur affreuse, aussi, de la fin: l'agonie au désert, tandis que l'azur resplendit, comme une insulte. Une cigogne passe; et ils lèvent leurs mains brûlées vers cet oiseau qui fuit, et qui sait sa route; le souffle de son aile effleure leurs cheveux; la cigogne poursuit son vol calme.

Ils suivirent longtemps, de colline en colline,
Son vol bas jusqu'au bord où l'horizon décline,
Et marchèrent plus seuls quand l'oiseau disparut.
Le matin de ce jour, un des jumeaux mourut...

Sur ce poème immense, nous n'avons encore aucune étude d'ensemble qui en scrute les détails, en découvre les sources, et nous le rende plus intelligible encore en livrant un à un ses secrets; on entrevoit des souvenirs vécus, les paysages du Liban contemplés par le poète lui-même, les délices ou les tortures de son propre cœur; on devine d'autres souvenirs, de la Bible, en grand nombre, des poèmes indiens, des « chants serviens », du *Télémaque,* de Bernardin de Saint-Pierre, de Lamennais, de Chateaubriand sûrement, de Shelley peut-être, et l'influence même, si l'on en croit Sainte-Beuve, de Balzac (9)...

Leconte de Lisle, si injustement sévère pour *Jocelyn,* se montre plus équitable pour la *Chute d'un ange.* Jules Lemaître en comprit parfaitement la grandeur. Un admirable historien de la littérature, P. M. Masson, nous eût donné, si la guerre ne l'avait tué, l'ouvrage qui aurait consommé la réhabilitation de ce chef-d'œuvre méconnu. Dans un article de la *Revue latine,* M. Georges Ascoli pouvait écrire de la *Chute d'un ange,* en 1907, sans je crois, dépasser de beaucoup la vérité: « Lyrisme, épopée, philosophie, tout s'y mêle; c'est le grand œuvre de Lamartine. »

HENRI GUILLEMIN.

(9) Quelque chose de l'épisode de *Nala et Damayanti,* traduit et publié par d'Eckstein, peut avoir passé dans la *Chute.* Le vieillard Termosiris, qui apparaît au livre II du *Télémaque,* semble avoir fourni des traits au mystérieux voyant du poème de Lamartine. M. Aimé Lafont a signalé dans la *Revue Universitaire* (1931) des réminiscences probables de l'*Arcadie* de Bernardin de Saint-Pierre. Daïdha ne porte-t-elle pas en quelque mesure la ressemblance d'Atala? La grotte du père Aubry ne se retrouve-t-elle pas dans la *Chute* (caverne d'Adonaï)? Eudore (*Martyrs,* XI) connaît la souffrance de la soif dans le désert. (Il faudrait aussi songer à l'*Orlando Furioso,* VIII)) Daïdha, captive au palais des géants, rappelle singulièrement Cymodocée au palais d'Hiéroklès. Le Chactas des *Natchez,* dans les solitudes boréales, a vu, lui aussi, passer et fuir les oiseaux: « Rien n'était triste comme cette migration qui laissait l'homme seul. » — M. R. de Nolva (*Nouvelle Revue d'Italie,* 1925) a cru trouver dans le poème de Shelley, *La Révolte de l'Islam,* une source authentique de l'épisode lamartinien. Quant à Sainte-Beuve, c'est dans un fragment inséré dans les *Portraits Contemporains* (éd. 1869, II, 526) qu'il parle du « soudain et profond reflet que vient de jeter la manière de M. de Balzac sur toute une partie souterraine de la *Chute d'un Ange.* »

LA RESCOUSSE [1]

—

VI

Trente-six heures plus tard, Carter, seul avec Lingard dans le carré du brick, pouvait presque, durant le moment où il s'interrompit, sentir la paix pesante et sans souffle des hauts-fonds, dans l'attente d'un nouveau coucher du soleil.

— Je ne pensais plus vous revoir vivant, reprit Carter de son ton tranquille, mais avec une attitude beaucoup moins insouciante, comme si ces journées de responsabilité parmi les récifs de la Côte du Refuge avaient mûri ses vues sur le monde extérieur et la place qu'il y occupait.

— Bien entendu, murmura Lingard.

La nonchalance de cet homme, qu'il avait toujours vu agir sous l'effet d'une passion secrète, semblait parfaitement épouvantable à la juvénile et énergique résolution de Carter. Depuis qu'il s'était retrouvé face à face avec Lingard, il s'était efforcé de dissimuler cette vive impression avec une délicatesse qui n'était pas l'effet de l'éducation, mais d'une intuition presque enfantine.

Tout en expliquant à Lingard la façon dont il avait traité la situation sur la Côte du Refuge, il ne pouvait s'empêcher de se demander quel était ce nouveau mystère. Il était aussi assez jeune pour désirer un mot d'éloge.

— Voyons, capitaine, qu'auriez-vous dit, si vous étiez revenu pour ne plus trouver que deux épaves à demi-brûlées, collées sur le sable?

Il attendit un moment et, par pure compassion, détourna son regard de ces yeux fixes, de ce visage harassé aux joues creuses, de cette figure d'indomptable énergie, privée de tout son feu. « Il ne m'entend pas », se dit-il à lui-même et il haussa la voix sans changer en rien son intonation contenue :

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 898 à 906. — Copyright by G. Jean-Aubry and Librairie Gallimard.

— J'étais en bas hier matin, quand nous avons senti le choc, mais le bruit ne nous est parvenu que comme un sourd grondement. Je n'ai fait qu'un bond jusqu'au capot de l'échelle, mais l'excellent Shaw était devant moi qui hurlait : « Un tremblement de terre ! » Et, le diable m'emporte s'il ne manqua pas la marche et, s'il n'est pas dégringolé la tête la première au pied de l'échelle. J'ai dû m'arrêter pour le relever. mais je suis arrivé à temps sur le pont pour voir un gros nuage noir, qui semblait presque solide, monter derrière la forêt comme un ballon. Il est resté là un bon moment. Quelques-uns de nos *calashes* sur le pont ont juré avoir vu une flamme rouge au-dessus du faite des arbres. Mais j'ai peine à le croire. J'ai deviné aussitôt que quelque chose avait dû sauter sur le rivage. Ma première pensée a été que je ne vous reverrais jamais plus et je me suis résolu aussitôt à essayer de découvrir la vérité que vous m'aviez cachée. Non, capitaine, ne vous y trompez pas ! Je n'allais certainement pas vous abandonner, mort ou vif.

Il regarda fixement Lingard en prononçant ces mots et vit le premier signe d'animation passer sur ce visage ravagé. Il vit même les lèvres s'agiter légèrement ; mais elles n'émirent pas le moindre son et Carter de nouveau regarda ailleurs.

— Peut-être auriez-vous mieux fait de tout me dire ; mais vous m'aviez laisé ici pour agir à votre place. Je me suis attelé à la tâche que je voyais devant moi. Je suis un marin. J'avais à m'occuper de deux navires. Et ils sont là à votre disposition, prêts à partir ou à rester, à combattre ou à naviguer, à votre choix.

Il observa haletant l'effort que dut faire Lingard pour articuler les deux mots de l'éloge désiré :

— Bien joué !

— Et je suis toujours à votre disposition, ajouta Carter, impulsivement. Il se hâta de détourner son regard de Lingard qui avait vainement essayé de sourire. Carter ne savait plus que faire, rester dans le carré ou abandonner à soi-même cet homme fort et sans appui. Avec une timidité tout à fait étrangère à sa nature et qu'il ne s'expliqua pas lui-même, il suggéra d'un ton engageant et en affirmant avec embarras le droit qu'il avait de lui donner un conseil :

— Pourquoi ne pas aller vous étendre un peu, capitaine ? Je veillerai à tout ce qui peut arriver. Vous avez l'air épuisé.

Il regardait Lingard qui, debout de l'autre côté de la table restait penché en avant, arcbouté sur des bras rigides, et regardant fixement on ne savait quoi, — lui peut-être. Carter

se sentait près du désespoir. Cela ne pouvait durer. Il fut soulagé de voir Lingard secouer légèrement la tête.

— Non, monsieur Carter. Je pense que j'irai sur le pont, fit le capitaine du fameux brick l'*Eclair*, tandis que son regard parcourait le carré. Carter s'effaça aussitôt, mais Lingard ne se mit en mouvement qu'au bout d'un moment.

Le soleil était déjà couché, sans laisser ce soir-là aucune trace de sa splendeur sur un ciel clair comme du cristal et sur l'eau sans une ride. Le monde semblait avoir perdu toute couleur. La nuit vint, subtile comme un parfum, de la côte sombre, à travers le demi-cercle qui s'étendait vers l'est : et le silence était tel jusqu'à l'horizon qu'on aurait pu se croire à la fin des temps. Noirs et comme deux jouets dans les profondeurs claires et l'immobilité absolue du soir, le brick et la goëlette étaient mouillés au milieu du chenal principal, le cap dans la même direction. Lingard, la tête baissée, les bras croisés, arpentait lentement la dunette. Tout près de lui, muet comme son ombre, Carter suivait ses mouvements, en proie à une anxieuse sollicitude...

C'était pour lui un sentiment tout à fait nouveau. Il n'avait jamais jusqu'alors éprouvé un sentiment de sollicitude, ni pour lui-même ni pour quelqu'un d'autre. Sa personnalité se développait au contact d'éléments nouveaux, et comme il était très simple, il accueillait cette initiation avec timidité et défiance. Il avait remarqué avec une naïve inquiétude que Lingard n'avait regardé ni vers le ciel, ni vers la mer ; ni le long du pont, ni en haut, ni nulle part. Il n'avait rien regardé. Et Carter se sentait en quelque sorte plus seul et plus privé d'appui que lorsque cet homme lui avait laissé la charge de deux navires empêtrés dans ces hauts-fonds et environnés par un sinistre mystère. Depuis le retour de Lingard, au lieu du soulagement souhaité, Carter sentait le poids décuplé des responsabilités s'appesantir sur ses jeunes épaules. Il eut la conviction qu'il fallait secouer Lingard.

— Capitaine Lingard, éclata-t-il de désespoir, vous ne pouvez pas dire que je vous ai ennuyé depuis ce matin, lorsque je vous ai reçu à la coupée, mais je veux savoir quelque chose. Qu'allons-nous faire ? Combattre ou naviguer ?

Lingard s'arrêta brusquement ; et il fut alors certain que le capitaine le regardait. Aucun doute n'était possible devant ce ferme regard interrogateur. « Ah ! pensa Carter. Cela l'a secoué. » Et, se sentant débarrassé de sa timidité, il poursuivit son avantage.

— Car la question est que, quoi qu'il arrive, si vous n'uti-

lisez pas mes services, vous n'aurez plus d'officier. J'aurais mieux fait de vous dire tout de suite que j'ai sorti du navire ce fou respectable et gras de Shaw. Il embêtait tout l'équipage, Hier, je l'ai prié de faire son paquet parce que j'étais résolu de l'envoyer à bord du yacht. Il n'aurait pas fait plus d'histoire, si je l'avais menacé de le passer par-dessus le bord. Je l'ai prévenu que s'il ne s'en allait pas tranquillement, je le faisais ficeler comme un mouton pour l'abattoir. Il a descendu l'échelle sur ses pieds, en me montrant le poing et en me promettant de me faire pendre comme pirate un de ces jours. Il ne peut faire aucun mal sur le yacht. Et c'est à vous maintenant de donner des ordres, et non plus à moi, Dieu merci !

Lingard se retourna brusquement. Carter ne bougea pas. Au bout d'un moment il s'entendit appeler de l'autre bord du pont et obéit avec empressement.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'un homme que vous avez ramassé sur la côte hier soir ? demanda doucement Lingard. Vous ne m'avez pas dit quelque chose comme cela, quand je suis arrivé à bord ?

— J'ai essayé, répondit Carter, avec franchise. Mais j'y ai bientôt renoncé. Vous ne sembliez prêter aucune attention à ce que je disais. J'ai pensé que vous vouliez rester seul un moment. Comment puis-je connaître déjà votre humeur? Est-ce que vous savez, capitaine, que depuis ce matin je suis descendu cinq fois à la porte du carré vous regarder ? Vous étiez assis là...

Il s'interrompit et Lingard dit :

— Vous êtes descendu cinq fois au carré ?

— Oui, et à la sixième fois, je me suis décidé à faire en sorte que vous vous en aperceviez. Je ne peux pas rester sans instructions. Il y a deux navires à surveiller, des tas de choses à faire...

Lingard l'interrompit :

— Il n'y a rien à faire, murmura-t-il, sur un ton qui fit que Carter garda un moment le silence.

— Le savoir eût été une indication, se hasarda-t-il à dire à la fin. Je ne pouvais pas vous laisser rester là avec le soleil déjà bas et une longue nuit devant nous.

— Je me sens encore étourdi, dit Lingard en regardant Carter dans les yeux, comme pour observer l'effet de cet aveu.

— Etiez-vous très près de cette explosion? demanda le jeune homme avec une curiosité sympathique, et cherchant à

en voir quelque indice sur la personne de Lingard. Mais il n'y en avait aucun. Il ne semblait pas qu'un seul cheveu du capitaine eût été brûlé.

— Près, murmura Lingard. Elle aurait pu être aussi bien dans ma tête.

Il la pressa dans ses deux mains, puis les laissa retomber.

— Qu'est devenu cet homme ? demanda-t-il brusquement. D'où venait-il ? Je suppose qu'il est mort maintenant, ajouta-t-il avec une intonation d'envie.

— Non, capitaine, il doit avoir la vie aussi dure qu'un chat, répondit Carter. Je vais vous raconter comment cela s'est passé. Comme je vous l'ai déjà dit, j'étais bien décidé à ne pas vous abandonner, mort ou vif. Aussi, hier, quand le soleil a commencé à baisser, dans l'après-midi, j'ai armé deux embarcations et leur ai fait rallier le rivage en prenant des sondages pour trouver un chenal. J'avais l'intention d'aller à votre recherche avec le brick ou sans le brick, — mais maintenant il n'importe. Nous avons vu flotter trois ou quatre troncs d'arbres. Un des calashes de mon embarcation a distingué quelque chose de rouge sur l'une d'elles. J'ai pensé qu'il valait la peine d'aller voir ce que c'était. C'était le sarong de cet homme. La chose s'était prise dans les branches et avait empêché l'homme de couler. Je n'ai jamais été si heureux, je l'avoue, que quand nous avons vu qu'il respirait encore. Si nous pouvions le rappeler à la vie, nul doute qu'il nous dirait bien des choses. Le tronc d'arbre sur lequel il était venu était sorti de la rivière, d'après mes calculs, l'homme n'avait pu y rester plus d'une demi-journée. Je l'ai fait descendre par la grande écoutille et mettre dans un hamac dans l'entrepont. Il respirait à peine, mais pendant la nuit, il est revenu à lui et est sorti du hamac pour se coucher par terre sur une natte. Je suppose qu'il trouvait cela plus confortable. Il n'a retrouvé que ce matin l'usage de la parole et je suis descendu aussitôt vous en avertir, mais vous n'y avez prêté aucune attention. Je vous ai dit aussi qui il était, mais je ne sais si vous m'avez entendu ou non.

— Je ne me rappelle pas, répondit Lingard entre ses dents.

— Ils sont étonnants, ces Malais. Ce matin il était à moitié mort et maintenant on m'a dit qu'il avait causé avec Wasub pendant une heure. Voulez-vous descendre le voir, capitaine, ou préférez-vous que j'envoie deux hommes l'apporter sur le pont.

Lingard eut un moment un air égaré.

— Qui diable ce peut-il être? demanda-t-il.

— Quoi, c'est cet homme que vous avez envoyé, la nuit où je vous ai rencontré pour rattraper notre youyou. Comment l'appelle-t-on ? Jaffir, je crois. N'était-il pas avec vous à terre ? Ne vous a-t-il pas rejoint avec la lettre que je lui ai donnée pour vous ? Il a un air résolu. Je l'ai reconnu aussitôt que nous l'avons enlevé de ce tronc d'arbre.

Lingard saisit le galhauban à portée de sa main. Jaffir ! Jaffir ! le fidèle entre les fidèles : le messager des moments suprêmes : le serviteur téméraire et dévoué ! Lingard eut une impression accablante de désespoir. « Non, je ne peux supporter cela ! » murmura-t-il tout bas, en regardant devant lui la côte noire comme de l'encre, dans l'ombre du monde qui entourait lentement la clarté grise des eaux basses.

— Envoyez-moi Wasub! je descends au carré.

Il se drigea vers la descente puis s'arrêta soudain :

— Est-il venu une embarcation du yacht dans la journée? demanda-t-il, comme frappé d'une pensée soudaine.

— Non, capitaine! répondit Carter. Nous n'avons eu aucun rapport avec le yacht aujourd'hui.

— Envoyez-moi Wasub ! répéta Lingard d'une voix ferme en descendant l'échelle.

Le vieux serang, en entrant sans bruit, vit son commandant, comme il l'avait vu bien des fois, assis sous ces éclairs dorés, et apparemment aussi fort que jamais dans son corps, dans sa richesse, et dans sa connaissance des paroles secrètes qui ont un pouvoir sur les hommes et les éléments. Le vieux Malais s'accroupit par terre à quelques pas de Lingard, en s'adossant au panneau de citronnier de la cloison, puis levant son regard avec une expression attentive et bienveillante vers le visage de l'homme blanc, il se croisa les mains entre les genoux.

— Wasub, tu as tout appris. N'y a-t-il que Jaffir de vivant? Sont-ils tous morts ?

— Longue vie à toi! répondit Wasub. Et Lingard murmura avec épouvante : « Tous morts? » à quoi Wasub fit à deux reprises un signe de tête. Sa voix éraillée prit une intonation lamentable.

— Tout est vrai ! Tout est vrai. Tu restes seul, Tuan, tu restes seul !

— C'était leur destinée, dit enfin Lingard, avec un calme affecté. Mais Jaffir t'a-t-il dit comment est arrivée cette

calamité ? Comment se fait-il que lui seul en soit réchappé et que vous l'ayez découvert ?

— Son prince lui a donné l'ordre de partir et il a obéi, reprit Wasub, le regard fixé à terre et élevant juste assez la voix pour que Lingard pût l'entendre. Lingard, penché en avant sur son siège, frissonnait intérieurement à chaque mot, mais il n'aurait voulu à aucun prix en manquer un seul.

Car la catastrophe lui était tombée sur la tête comme la foudre du haut d'un ciel bleu, aux premières heures du jour précédent. Dès l'aube, il était allé reprendre son entretien avec Belarab. Il avait senti tout à coup Mrs. Travers retirer la main qu'elle avait posée sur sa tête. Elle lui parlait doucement à l'oreille.

— Levez-vous ! Quelqu'un vient.

Ces paroles l'avaient rappelé à lui. Il s'était levé aussitôt. La clarté était encore vague, et ce n'est que peu à peu qu'il avait commencé à distinguer des formes au-dessus de sa tête et autour de ses pieds: des arbres, des habitations, des hommes endormis sur le sol. Il ne les reconnaissait pas. Ce n'était qu'un changement de rêve. Qui pouvait dire où était la réalité en ce monde ? Il avait regardé autour de lui, étourdi ; il était encore ivre de cette gorgée d'oubli. Oui, mais c'était elle qui lui avait laissé saisir la coupe. Il avait abaissé son regard vers cette femme assise sur le banc. Elle ne bougeait pas. Elle était restée ainsi, immobile pendant des heures, lui donnant le rêve éveillé d'un repos sans fin, dans un infini de bonheur sans parole et sans geste, sans pensée, sans joie, mais avec une sensation de contentement infini, comme une rêverie qui embrassait le monde, empreinte de tristesse et parfumée par l'amour. Pendant des heures, elle n'avait pas remué.

— Vous êtes la plus généreuse des femmes, avait-il dit. Il s'était penché sur elle. Ses yeux étaient grands ouverts. Ses lèvres étaient froides. Il n'en avait pas eu un choc. Après s'être levé, il était resté près d'elle. La chaleur consume, mais elle, avec ses lèvres froides, lui semblait indestructible, — et peut-être immortelle.

Il s'était baissé de nouveau, mais cette fois ç'avait été seulement pour baiser la frange de son foulard. Puis il s'était éloigné pour aller au devant des trois hommes qui, tournant le coin de la case où se trouvaient les prisonniers, s'approchaient à pas lents. On réclamait sa présence dans la salle du conseil. Belarab était réveillé.

Ils avaient exprimé également leur satisfaction de trouver l'homme blanc réveillé, car Belarab voulait lui faire part d'une nouvelle de la plus grande importance. Il avait semblé à Lingard qu'il avait toujours été réveillé, du plus loin qu'il pouvait se souvenir. C'était d'être vivant, ce dont il n'était pas si sûr. Il n'avait pas de doute sur sa propre existence ; mais était-ce vivre, que cette profonde indifférence, cet étrange mépris pour ce que ces yeux pouvaient voir, cette horreur des paroles, cette incrédulité dans l'importance des choses et des êtres ? Il avait essayé de reprendre possession de lui-même, de son être ancien qui avait des choses à faire, des paroles à dire aussi bien qu'à entendre. Mais c'était trop difficile. Le sentiment profond d'une existence tellement supérieure à la simple conscience de vivre l'entraînait dans sa séduction, d'une existence que, dans son immensité de contradictions, de délices, de terreur, d'exultation et de désespoir, l'on ne pouvait envisager, mais à laquelle on ne pouvait échapper. Il n'y avait là aucune paix. Mais qui désirait la paix ? S'abandonner valait mieux, le terrible bien-être de membres détendus dans la course d'un flot énorme et dans la divine vacuité d'esprit. Si c'était cela l'existence, alors il savait qu'il existait. Et il savait que cette femme existait aussi dans ce courant, sans paroles, sans mouvement, sans chaleur. Indestructible, — et peut-être immortelle.

VII

Avec la sublime indifférence d'un homme à qui il a été donné de jeter un coup d'œil par la porte entr'ouverte du Paradis, et qui ne se soucie plus de l'existence ordinaire, Lingard avait suivi les messagers anxieux de Belarab. Le fortin s'éveillait dans un bruit de conversations à mi-voix. Des hommes se levaient du sol : on rallumait des feux. Des figures drappées passaient dans la brume, entre les habitations : et à travers le mur de nattes d'une case de bambou, Lingard avait entendu le faible vagissement d'un enfant. Un jour d'existence ordinaire commençait : mais dans la grande salle du Conseil, plusieurs bougies de cire et deux lampes européennes à bon marché tenaient l'aube aux abois, tandis que la brume du matin dont on ne pouvait se défendre formait un halo rougeâtre autour de chaque flamme.

Belarab n'était pas seulement éveillé, il avait en outre l'air d'un homme qui depuis longtemps n'a pas dormi. Le créateur

de la Côte du Refuge, le Chef las de ce territoire, dans son mépris de l'agitation et de la folie des hommes, était fâché contre son ami blanc qui venait sans cesse apporter ses désirs et ses ennuis à sa propre porte. Belarab ne souhaitait la mort de personne, mais il ne souhaitait non plus la vie de personne en particulier. Ce qui le préoccupait, c'était de préserver le mystère et la puissance de ces mélancoliques hésitations. Ces choses délicates se trouvaient menacées par les mouvements brusques de Lingard, par ce Blanc passionné qui croyait à plus d'un dieu, et semblait toujours douter de la puissance du destin. Belarab était profondément ennuyé. Il était de plus profondément préoccupé, car il aimait Lingard. Il l'aimait non seulement pour sa force, qui protégeait son clairvoyant scepticisme de ces dangers qui menacent tous les chefs, mais il l'aimait aussi pour lui-même. Cet homme aux hésitations infinies, nées d'une sorte de mépris mystique pour la création d'Allah, croyait pourtant absolument à la puissance de Lingard et aussi à son audace. Absolument. Et pourtant, dans la merveilleuse logique de son tempérament, maintenant que le moment en était venu, il appréhendait de mettre à l'épreuve à la fois cette puissance et cette audace.

Lingard ne pouvait pas savoir que quelque temps avant le lever du jour, un des espions de Belarab avait réussi à atteindre un endroit éloigné du lagon, et que peu après que Lingard l'eut quitté, à l'annonce des fusées de Jörgenson, Belarab écoutait un étonnant récit de la capture d'Hassim et d'Immada et de la résolution de Tengga, fort renforcée de ce fait, de s'emparer de l'*Emma*, soit par la force, soit par des négociations, ou par quelque habile subterfuge dans lequel le Rajah et sa sœur pouvaient jouer leur rôle. Dans sa défiance de l'univers entier qui semblait s'étendre à la volonté de Dieu lui-même, Belarab s'en était montré fort alarmé, car la puissance matérielle de la bande de pirates de Daman était à la disposition de Tengga : et qui pouvait, dans la circonstance, répondre de la loyauté du Rajah de Wajo? C'était aussi très caractéristique de celui que les premiers colons de la Côte du Refuge appelaient « le Père de la Sécurité », qu'il n'en soufflât mot à Lingard, car il craignait de déchaîner soudain sa farouche énergie qui l'emporterait lui et son peuple et mettrait la paix de tant d'années à la merci du hasard d'une bataille.

Aussi Belarab, s'appuyant de considérations générales, s'efforça-t-il de persuader Lingard de livrer les captifs, qui en réalité appartenaient à Daman, Chef suprême des Illa-

nuns et, par cette simple démarche, de le détacher complètement de Tengga. Pourquoi, lui, Belarab, irait-il risquer, à cause de ces gens, la guerre avec la moitié de ses possessions? Ce n'était ni nécessaire, ni raisonnable. Ce serait même en quelque sorte un péché que de créer ce différend dans une communauté de vrais Croyants. Tandis qu'ayant en main une telle offre, il pouvait envoyer une ambassade à Tengga qui y verrait à la fois la ruine de ses desseins et la fin de ses espérances. Immédiatement! A ce moment même!... Ensuite on pourrait régler, avec Daman, la question d'une rançon, où lui, Belarab, agirait dans la plénitude de son pouvoir reconquis, sans rival, et dans la sincérité de son cœur. Alors, si besoin en était, il pourrait opposer toute sa puissance à ce chef d'écumeurs de mer qui, en fait, devrait négocier sous l'ombre de l'épée.

Belarab avait parlé à voix basse, avec dignité, et de temps à autre au cours de son argumentation, une intonation subtile, une inflexion persuasive ou un sourire à demi-mélancolique. Ce qui l'avait surtout encouragé, ç'avait été le changement d'aspect de son ami blanc. La farouche puissance de sa personnalité semblait s'être muée en rêverie. Lingard avait écouté, — et son silence persistant le rendait de plus en plus impénétrable — sans se départir de son amabilité, avec une sorte de patience extasiée, comme enveloppé par les ailes de l'Ange de la Paix. Enhardis par cette transformation, les conseillers de Belarab, assis sur leurs nattes, avaient appuyé fortement de leurs murmures l'opinion de leur Chef. A travers cette croissante brume blanche des terres tropicales, la lumière du jour tropical filtrait jusque dans la salle. Un des conseillers s'était levé et d'une main prudente s'était mis à éteindre les chandelles une à une. Il hésitait à toucher aux lampes, dont les flammes semblaient jaunes et froides. Une légère bouffée de brise matinale entra dans la grande pièce. Lingard, en face de Belarab dans un fauteuil de bois, les membres détendus, et dans le vide d'un esprit enchanté par la vision du Paradis, avait frissonné profondément.

A la porte, sans aucune cérémonie, et avec une sorte d'accent sarcastique, une voix puissante avait crié :

— Les embarcations de Tengga sont sorties dans la brume.

Lingard s'était levé à demi de son siège, Belarab n'avait pu réprimer un sursaut. L'attitude de Lingard était celle de quelqu'un qui prête l'oreille, mais après un moment d'hésitation, il était sorti de la salle en courant. A l'intérieur du

fortin commençait à régner une agitation semblable à celle d'une ruche troublée.

Une fois hors de l'habitation de Belarab, Lingard avait ralenti le pas. La brume ne se levait pas. Il s'y répandait un murmure prolongé : des formes confuses se précipitaient vers les palissades. Quelque part parmi les habitations, un gong résonna. Il entendit d'Alcacer élever la voix.

— Que se passe-t-il?

Lingard longeait alors la hutte des prisonniers. Un groupe d'hommes armés était réuni sous la véranda, et au-dessus de leurs têtes il aperçut Mrs. Travers à côté de d'Alcacer. Le feu près duquel il avait passé la nuit était éteint, les braises dispersées et le banc lui-même gisait renversé. Mrs. Travers avait dû courir jusqu'à la véranda à la première alerte. De là-haut, elle et d'Alcacer semblaient dominer le tumulte qui commençait à s'apaiser. Lingard remarqua le foulard qui barrait le visage de Mrs. Travers. D'Alcacer était tête nue. Il cria de nouveau :

— Que se passe-t-il?

— Je vais voir, avait répondu Lingard.

Il avait résisté à l'impulsion de les rejoindre, de dominer le tumulte, de le laisser se dérouler à ses pieds, — l'existence ordinaire des hommes, vaine comme un rêve, et qui s'opposait au sentiment terrible de sa propre existence. Il y avait résisté; il n'aurait guère pu dire pourquoi. Même l'instinct de conversation l'avait abandonné. Une multitude se pressait tout autour de lui, attentive pourtant à ne pas se mettre dans son chemin. La surprise, l'inquiétude, le doute étaient peints sur tous ces visages; mais certains remarquèrent que le grand homme blanc, qui se dirigeait du côté du fortin que bordait le lagon, avait un sourire figé.

— Quelqu'un voit-il assez loin sur l'eau? avait-il demandé.

Un des gardes du corps de Belarab qui était près de lui avait répondu :

— Le brouillard s'est épaissi. Si tu vois quelque chose, *Tuan*, ce ne sera que l'ombre d'une chose.

A ce moment, les quatre côtés du fortin s'étaient garnis d'hommes armés. Lingard, montant sur la banquette, avait regardé au dehors et vu le lagon enseveli dans cette brume blanche : on n'y distinguait pas même une ombre, et il était si silencieux qu'on n'entendait même pas le ressac de son eau sur le bord. Il se trouvait en accord avec cette aveugle et muette paix.

— Quelqu'un a-t-il vu quelque chose? demanda-t-il d'un ton incrédule.

Quatre hommes s'étaient présentés immédiatement, qui avaient vu une masse sombre d'embarcations bouger dans la clarté de l'aube. On en envoya d'autres en reconnaissance. Il les avait à peine écoutés. Ses pensées lui échappaient et il était resté immobile à regarder cette brume dans un silence absolu. Bientôt, escorté par trois hommes graves et basanés, Belarab était venu le rejoindre, le visage brun lui aussi, caressant sa courte barbe grise d'un air impénétrable.

— Votre homme blanc ne combat pas, dit-il à Lingard, qui lui répondit :

— Il n'y a rien à combattre. Ce que vos gens ont vu, ce ne sont que des ombres sur l'eau.

— Tu aurais dû me laisser faire alliance avec Daman la nuit dernière.

Lingard avait éprouvé un vague malaise.

Un moment après, d'Alcacer s'était hissé auprès de lui, surveillé par deux hommes armés de lances, et, en réponse à sa demande anxieuse, Lingard avait répondu :

— Je ne crois pas qu'il se passe quelque chose. Ecoutez comme tout est silencieux. La seule façon de se rendre compte de la situation serait de persuader Belarab de faire marcher ses hommes et d'attaquer dès maintenant le fort de Tengga. Alors, on saurait à quoi s'en tenir. Mais je ne puis persuader Belarab de marcher dans ce brouillard. En outre, une expédition de ce genre peut finir mal. Je ne crois pas moi-même que tous les gens de Tengga soient sur le lagon... Où est Mrs Travers?

La question avait fait sursauter d'Alcacer par une soudaineté qui révélait à quel point l'esprit de cet homme était possédé par cette femme.

— Elle est avec don Martin, qui va mieux, mais qui se sent très faible. Si on doit nous livrer, il faudra le porter jusqu'à son sort. Je puis m'imaginer la scène. Don Martin porté sur les épaules, entouré par ces sauvages avec leurs lances, et Mrs Travers et moi de chaque côté du brancard. Mrs Travers m'a déclaré son intention de sortir avec nous.

— Oh! elle a déclaré son intention, murmura Lingard d'un air distrait.

D'Alcacer s'était senti complètement abandonné par cet homme. A deux pas de lui, il avait remarqué le groupe formé par Belarab et ses trois courtisans basanés dans leurs robes blanches, qui conservaient un air de serein détachement.

Pour la première fois, depuis l'échouage sur la côte, d'Alcacer avait vraiment senti le cœur lui manquer.

— Mais peut-être, reprit-il, ce Maure n'insistera-t-il pas pour nous livrer à une mort cruelle, capitaine Lingard.

— Il voulait vous livrer dès le milieu de la nuit dernière, il y a quelques heures, avait répondu Lingard sans même regarder d'Alcacer, qui avait levé légèrement les mains et les avait laissées retomber aussitôt. Lingard s'était assis sur la culasse d'une lourde pièce montée sur un affût de marine et qui commandait le lagon. Il s'était croisé les bras. D'Alcacer avait demandé doucement :

— On nous a accordé un sursis, alors?

— Non, avait répondu Lingard, c'est à moi qu'on a accordé un sursis.

Un long silence avait suivi. Tout le long de la ligne du fortin garni de troupes, les chuchotements avaient cessé. Les vibrations du gong s'étaient éteintes, elles aussi. Seuls les guetteurs perchés dans les plus hautes branches des grands arbres faisaient frémir légèrement les feuilles.

— Quelle est votre pensée, capitaine Lingard? avait demandé d'Alcacer à voix basse.

Lingard n'avait pas bougé.

— J'essaie de l'écarter, avait-il répondu.

— Quoi? Vous essayez d'écarter toute pensée.

— Oui.

— Est-ce bien le moment pour une pareille tentative? avait demandé d'Alcacer.

— Pourquoi pas? C'est *mon* sursis. Ne me le reprochez pas, M. d'Alcacer.

— Je m'en garderais bien. Mais n'est-ce pas dangereux?

— Il nous faudra courir ce risque.

Un combat intérieur s'était livré en d'Alcacer. Il se demandait s'il allait dire à Lingard que Mrs Travers était venue jusqu'au fortin avec une sorte de message de la part de Jörgenson. Il fut sur le point de conseiller à Lingard d'aller voir Mrs Travers et de lui demander de but en blanc si elle n'avait pas quelque chose à lui remettre; mais, avant qu'il eût pu s'y décider, les voix d'hommes invisibles du haut des branches avaient annoncé que le brouillard se dissipait. A cette nouvelle, une agitation s'était répandue aux quatre côtés du fortin.

Lingard avait senti sur son visage le souffle de l'air; la brume, jusqu'alors immobile, s'était mise à passer au-dessus des palissades, et, soudain, on avait découvert le lagon, dans

l'éclat aveuglant de sa surface ridée, et distingué un faible bruit de ressac tout le long de sa berge. Une multitude de mains s'étaient levées pour abriter des regards, et l'on avait entendu monter des exclamations de surprise à la vue d'une foule de canoes de taille et d'espèce variées l'un à côté de l'autre, comme un immense radeau, à peu de distance du bord de l'*Emma*. Le bruit de voix surexcitées s'était accru. On ne pouvait plus douter que Tengga ne fût sur le lagon. Mais que faisait Jörgenson? L'*Emma* semblait abandonnée de son gardien et de son équipage, tandis que cet assemblage d'embarcations diverses paraissait projeter une attaque.

Malgré sa détermination de repousser toute pensée jusqu'au dernier moment possible, Lingard n'avait pu se défendre d'une sensation de surprise et de crainte. Que faisait donc Jörgenson? Pendant un moment, Lingard s'était attendu à voir le flanc de l'*Emma* se couvrir de bouffées de fumée, mais il avait semblé qu'un siècle s'écoulait sans qu'il entendît le moindre bruit.

Les embarcations craignaient de s'approcher. Elles s'attardaient, irrésolument; mais pourquoi Jörgenson ne mettait-il pas fin à leur héstation par une ou deux bonnes décharges, ne fût-ce que par-dessus leurs têtes? L'angoisse de cette perplexité avait ramené Lingard à la vie, à la vie ordinaire avec son sentiment de douleur et de mortalité, comme un homme qu'un coup dans la poitrine a tiré d'un rêve. Que signifiait ce silence de l'*Emma*? Etait-elle déjà rentrée dans le brouillard? C'était inimaginable. On aurait entendu des bruits de résistance. Non, les embarcations hésitaient, parce que ces gens savaient quelle résistance désespérée on leur offrirait; et peut-être Jörgenson savait-il fort bien ce qu'il faisait en ne voulant tirer qu'au dernier moment et en laissant la peur d'une décharge meurtrière gagner les poltrons. Ce qui était certain, c'est que c'était l'occasion pour Belarab d'ouvrir sa grande porte, de faire sortir ses hommes, de déployer sa puissance, de balayer l'autre extrémité de son territoire, de détruire les ouvrages de défense de Tengga, d'en finir une bonne fois avec l'absurde rivalité de ce constructeur de navires amateur, de cet intrigant. Lingard s'était tourné anxieusement vers Belarab, mais il l'avait vu en train de regarder de l'autre côté du lagon à travers une longue-vue qui reposait sur l'épaule d'un esclave penché. Il était aussi immobile qu'une cariatide. Soudain, il avait lâché la lorgnette, que plusieurs mains rattrapèrent au vol, et il avait dit à Lingard :

— Aucun combat.

— Comment le sais-tu? avait murmuré Lingard foudroyé.

— Il y a trois *sampans* vides au long de l'échelle, avait répondu Belarab, d'une voix à peine perceptible. Un fâcheux entretien a lieu là-bas.

— Un entretien? Je ne comprends pas, avait dit Lingard lentement.

Mais Belarab s'était tourné vers les trois hommes de son escorte, les trois hommes en robe blanche, aux crânes rasés sous des calottes d'herbes tressées, avec leurs chapelets suspendus au poignet et un air de calme supérieur répandu sur leurs visages bruns, les compagnons de ses jours désespérés, des hommes autrefois assoiffés de sang, maintenant imperturbables dans leur piété et leur sagesse de conseillers éprouvés.

— On est en train de trahir l'homme blanc, leur murmura-t-il avec le plus grand calme.

D'Alcacer, sans rien comprendre, avait observé la scène : l'homme du Destin, indécis et farouche comme un lion qu'on a dérangé, les indigènes en robe blanche, cette multitude de sauvages à demi nus, accroupis près des pièces de canon, debout près des meurtrières, dans l'immobilité d'un spectacle organisé. Il avait vu Mrs. Travers sur la véranda de l'habitation des prisonniers, figure anxieuse, un foulard blanc sur la tête. M. Travers était sans aucun doute encore trop faible, après son accès de fièvre, pour sortir; sans quoi tous les Blancs eussent pu se voir les uns les autres, au moment même de la catastrophe qui devait les rendre aux exigences de leur propre existence, au prix d'autres existences violemment expulsées du monde. D'Alcacer venait d'entendre Lingard demander à haute voix la lorgnette, et de voir Belarab faire un signe de la main, lorsqu'il avait senti sous la terre un choc violent. Tandis qu'il chancelait, le ciel s'était ouvert sur sa tête avec un craquement, et une traînée rouge suivie d'une soudaine et terrible obscurité s'était répandue autour de lui; stupéfait il avait vu avec terreur le soleil du matin perdre son éclat et se changer en une lueur triste et brune au sein des profondes ténèbres qui avaient pris possession de l'univers. L'*Emma* avait sauté. Quand la pluie de charpentes arrachées et de cadavres en pièces retombant dans le lagon eut cessé, le nuage de fumée, immobile sous le soleil livide, avait projeté son ombre au loin sur la Côte du Refuge, où toute lutte avait pris fin.

Une grande lamentation de terreur s'était élevée d'un bout

à l'autre de la foule; un profond silence lui succéda. Des indigènes pris de panique s'enfuyaient de leurs habitations, couraient à travers champs. Sur le lagon, le radeau d'embarcations s'était rompu. Certaines d'entre elles sombraient, d'autres se sauvaient dans toutes les directions. Ce qui surnageait de l'*Emma* éclata avec une flamme claire, sous l'ombre du nuage, le grand nuage de fumée suspendu dans sa solide immobilité au-dessus du faîte de la forêt, visible, à des milles de là, d'un bout à l'autre de la côte et au-dessus des hauts-fonds.

Le premier qui, à l'intérieur du fortin, s'était repris, ç'avait été Belarab. Il avait murmuré machinalement l'exclamation de surprise : « Dieu est grand! », et il avait regardé Lingard. Mais Lingard ne le regardait pas. Le choc de l'explosion l'avait privé de parole et de mouvement. Il regardait fixement l'*Emma* brûler, lointaine et insignifiante flamme sous l'ombre sinistre de ce nuage créé par la méfiance de Jörgenson et son mépris de la vie humaine. Belarab s'était détourné. Son opinion avait changé. Lingard n'était plus à ses yeux un homme trahi; mais le résultat était le même. C'était un homme qui n'avait plus d'importance. Ce que Belarab maintenant désirait avant tout, c'était de voir les Blancs quitter le lagon, aussi tôt que possible. Il avait donné sur-le-champ l'ordre d'ouvrir la porte, et ses hommes étaient sortis en masse pour prendre possession de tout le terrain. Les habitations de Tengga furent incendiées un peu plus tard, et Belarab, monté sur un poney ardent, prit la tête du cortège triomphal, entouré d'une foule de chefs et de gardes.

Cette nuit même, les Blancs avaient quitté le fortin, escortés de porteurs de torches. On avait dû porter M. Travers jusqu'à la berge, où deux des embarcations de guerre de Belarab attendaient leurs distingués passagers. Mrs. Travers avait franchi la porte au bras de d'Alcacer. Elle avait le visage à demi voilé. Elle traversa la multitude des spectateurs, à la lueur des torches, en regardant droit devant elle. Belarab, en avant d'un groupe de chefs, avait fait comme s'il ne voyait pas les Blancs lorsqu'ils étaient passés. Il avait échangé des serrements de mains avec Lingard, en murmurant les habituelles formules d'amitié : et quand il avait entendu le grand homme blanc lui dire : « Tu ne me reverras plus jamais », il s'était senti immensément soulagé. Belarab ne souhaitait pas revoir ce Blanc, mais, répondant à la pression de main de Lingard, il lui avait dit avec un sourire grave :

— Dieu seul connaît l'avenir.

Lingard avait marché jusqu'à la berge, seul, avec la sensation d'être un étranger pour tous les hommes, et d'être abandonné par ce Dieu qui sait tout. A ce moment, la première embarcation qui portait M. et Mrs. Travers avait déjà dépassé la lueur d'un rouge vif que projetaient les torches sur l'eau. D'Alcacer et Lingard suivaient dans la seconde. L'ombre de la rivière, bornée par le mur de l'impénétrable forêt, s'était bientôt refermée sur eux, et le clapotis des pagaies avait retenti dans l'air immobile et humide.

— Comment pensez-vous que ce terrible accident est arrivé? avait demandé d'Alcacer, qui était resté assis en silence auprès de Lingard.

— Quel accident? avait dit Lingard avec un grand effort. Où avez-vous entendu parler d'une pareille chose?... Un accident! Ne me dérangez pas, M. d'Alcacer. Je suis tout juste revenu à la vie, et elle s'est refermée sur moi plus froide et plus sombre que la tombe. Laissez-moi m'y habituer... Je ne peux pas encore supporter le son d'une voix humaine.

VIII

Et maintenant, stoïque dans le froid et l'ombre de sa vie regagnée, Lingard devait écouter Wasub lui transmettre le récit de Jaffir. Le visage du vieux serang reflétait un profond abattement : une tristesse infinie imprégnait le flot monotone de ses paroles.

— Oui, par Allah! Ils y étaient tous : le tyrannique Tengga, bruyant comme un imbécile; le Rajah Hassim, un prince sans royaume; Daman, le chef errant, et les trois *Pangerans* de ces écumeurs de mer. Ils vinrent à bord hardiment, car Tuan Jörgenson le leur avait permis : et ce qu'il affirmaient, c'était que toi, Tuan, tu étais un captif volontaire dans le fortin de Belarab. Ils disaient qu'ils avaient attendu de toi ou de Belarab toute la nuit un message de paix. Mais rien n'était venu, et, au premier indice du jour, ils s'étaient dirigés vers le lagon pour faire alliance avec Jörgenson; car, disaient-ils, toi, Tuan, tu étais comme si tu n'existais pas, sans plus de puissance qu'un homme mort, le simple esclave de ces Blancs étrangers, et le prisonnier de Belarab. C'est ainsi que Tengga parla. Dieu lui avait ôté toute sagesse et toute crainte. Et puis il avait dû se croire en sûreté, du moment que le Rajah Hassim et Immada étaient à bord. Car ceux-ci étaient là, au milieu de tes ennemis, captifs! La princesse Immada, la tête couverte, pleurait à l'écart. Le

Rajah Hassim a fait un signe à Jaffir, et Jaffir s'est approché de lui et a parlé à son maître. Le grand panneau était ouvert : et de nombreux Illanuns s'y étaient réunis pour regarder les marchandises accumulées à l'intérieur du navire. Ils n'avaient de leurs vies jamais vu tant de butin. Jaffir et son maître pouvaient entendre distinctement Tuan Jörgenson et Tengga parler ensemble. Tengga parlait à haute voix comme un imbécile, et ses paroles étaient les paroles d'un homme condamné, car il demandait à Tuan Jörgenson de lui livrer les armes et tout ce qui était à bord de l'*Emma,* à lui et à Daman. Puis il ajouta : « Nous combattrons Belarab et nous nous acquerrons l'amitié de ces Blancs étrangers en nous conduisant généreusement avec eux et en les laissant repartir sans encombre pour leur propre pays... Nous ne voulons pas d'eux ici. Toi, Jörgenson, tu es le seul homme blanc dont je me soucie. » Ils entendirent Tuan Jörgenson dire à Tengga : « Maintenant que tu m'as dit tout ce que tu as dans l'esprit, il vaut mieux que tu retournes à terre avec tes amis et que tu reviennes demain. » Et Tengga demanda : « Pourquoi! voudrais-tu combattre contre moi demain, plutôt que de vivre de longs jours de paix avec moi! » Et il se mit à rire et à se taper la cuisse. Et Tuan Jörgenson répondit : « Non, je ne combattrai pas contre toi. Mais une araignée même donne à une mouche le temps de faire sa prière.

» La voix de Tuan Jörgenson avait une intonation étrange : elle était plus forte que jamais personne ne l'avait entendue auparavant. O Rajah Laut, Jaffir et l'homme blanc avaient, eux aussi, attendu toute la nuit un signe de toi : une détonation ou un feu allumé pour raffermir leurs cœurs. Et rien n'était venu. Rajah Hassim donna tout bas l'ordre à Jaffir de saisir la première occasion de sauter par-dessus le bord et de te porter un message d'amitié et d'adieu. Le Rajah et Jaffir savaient-ils ce qui allait arriver? Qui peut le dire? Mais que pouvaient-ils envisager d'autre que la calamité pour les hommes de Wajo, quelque résolution qu'eût pu prendre Jörgenson? Jaffir, préparé à obéir à son maître, et avec tant d'embarcations ennemies sur l'eau, ne pensait pas pouvoir atteindre le rivage : il ne pensait même pas que tu étais encore vivant. Mais il se garda d'en rien dire à son Rajah. Personne ne regardait de leur côté. Jaffir pressa la main de son maître contre sa poitrine et attendit l'occasion. Le brouillard commençait à s'éloigner : bientôt tout devint invisible. Tuan Jörgenson était debout, il tenait à la main un cigare allumé. Tengga était assis devant lui, dans l'un des fauteuils

dont se servaient les Blancs. Ses partisans se pressaient autour de lui, tandis que Daman et Sentot murmuraient des incantations : les *Pangerans* eux-mêmes s'étaient rapprochés du panneau. L'occasion s'offrait pour Jaffir, mais il s'attardait près de son Rajah. Dans l'air clair, le soleil brillait avec une grande force. Tuan Jörgenson regarda une fois encore dans la direction du fortin de Belarab, ô Rajah Laut! Mais il ne voyait aucun signe, pas même un drapeau qui n'eût pas été là auparavant. Jaffir, lui aussi, regarda dans cette direction, et, comme il tournait la tête, il vit Tuan Jörgenson, au milieu de vingt fers de lance qui auraient pu en un instant lui entrer dans le corps, porter le cigare à sa bouche et se précipiter dans le grand panneau. C'est à ce moment que Rajah Hassim a poussé Jaffir vers le bord, et que Jaffir a sauté.

» Il était encore dans l'eau quand tout est devenu obscur autour de lui, comme si l'existence du soleil avait été supprimée, avec un grand craquement. Une vague a passé et l'a jeté sur le rivage, en même temps, que des morceaux de bois, de fer et des membres arrachés retombaient sur l'eau autour de lui. Il est parvenu à sortir de la vase. Il avait reçu un coup en nageant, et il pensait qu'il allait mourir. Mais la vie s'agitait en lui. Il avait un message pour toi. Il rampa longtemps sous les grands arbres, sur les mains et les genoux, car il n'y a pas de repos pour un messager tant qu'il n'a pas remis son message. A la fin, il s'est trouvé sur la rive gauche de la rivière. Et il sentait encore la vie battre en lui. Il s'est mis à nager pour traverser la rivière; car, si tu étais encore de ce monde, tu devais être sur l'autre rive. Tandis qu'il nageait, il a senti ses forces l'abandonner. Il a réussi à grimper sur un tronc à la dérive et à y rester comme un mort jusqu'au moment où nous l'en avons tiré et l'avons recueilli dans une de nos embarcations. »

Wasub s'interrompit. Lingard eut l'impression qu'il était impossible à un homme de souffrir plus que lui durant le moment de silence qui suivit et que peuplaient les images muettes d'une universelle destruction. Il se sentait s'en aller par morceaux, comme si la violente expression qu'avait prise l'intolérable méfiance de Jörgenson à l'égard de la vie des hommes avait ébranlé son âme, privé son corps de toute force de résistance, de tout courage, fait à jamais de lui la proie d'un infini remords et de regrets sans fin.

— Laisse-moi, Wasub, dit-il. Ils sont tous morts, — et je voudrais dormir.

Wasub leva un regard muet vers le visage du Blanc.

— *Tuan*, il est nécessaire que tu entendes Jaffir, dit-il avec patience.

— Va-t-il mourir? demanda Lingard d'une voix basse et prudente comme si le son de sa propre voix l'effrayait.

— Qui peut le dire? Et la voix de Wasub avait une intonation plus patiente que jamais. Son corps n'a pas une seule blessure, mais, ô Tuan! il ne souhaite plus vivre.

— Abandonné de son Dieu! murmura Lingard à part lui.

Wasub attendit un peu avant de reprendre :

— Et, Tuan, il a un message pour toi.

— Oui. Eh bien! je ne veux pas l'entendre.

— C'est de la part de ceux qui ne parleront plus, insista Wasub tristement. C'est une grande mission. Les propres paroles d'un Rajah. Jaffir a du mal à mourir. Il ne cesse de parler, avec des mots étranges, d'une bague qui t'était destinée, et dont il s'est démuni. C'était un grand talisman!

— Oui, mais il n'a pas eu d'effet cette fois. Et si je vais dire à Jaffir pourquoi, il pourra le dire à son Rajah, ô Wasub! puisque tu dis qu'il va mourir... Je me demande où ils se rencontreront, murmura-t-il.

Wasub leva de nouveau les yeux vers le visage de Lingard.

— Le Paradis est réservé à tous les vrais Croyants, murmura-t-il, dans l'assurance de sa simple foi.

L'homme pour qui s'était dissipée la courte vision du Paradis échangea un profond regard avec le vieux Malais. Puis il se leva. En se rendant au grand panneau, le commandant du brick ne rencontra personne sur le pont, comme si toute l'humanité l'avait abandonné, excepté le vieillard qui le précédait et cet autre homme qui agonisait dans le crépuscule et qui attendait sa venue. En bas, à la lueur du panneau, il vit un jeune calashe au visage jaune, et aux cheveux raides collés en mèches par les plis de son foulard, qui élevait une cruche de faïence jusqu'aux lèvres de Jaffir étendu sur une pile de nattes.

Un jeu languissant des prunelles déjà vitreuses, un simple jeu de noir et de blanc dans l'ombre croissante témoigna que le fidèle messager des princes s'était aperçu de la présence de l'homme que lui et son peuple avaient considéré si longtemps comme le Roi de la Mer. Lingard s'agenouilla tout près de la tête de Jaffir qui roula un peu, puis s'immobilisa, en fixant une poutre du pont supérieur. Lingard pencha son oreille vers les lèvres sombres.

— Transmets ton message, dit-il doucement.

— Le Rajah souhaitait tenir ta main une fois encore, mur-

mura Jaffir d'une voix si basse que Lingard devina les mots plutôt qu'il ne les entendit. Je devais te dire... reprit-il, et il s'interrompit brusquement.

— Que devais-tu me dire?

— De tout oublier, dit Jaffir avec un grand effort comme s'il commençait un long discours : après quoi il n'ajouta rien jusqu'à ce que Lingard demandât :

— Et la princesse Immada?

Jaffir réunit toutes ses forces.

— Elle n'espérait plus, articula-t-il distinctement. L'ordre lui est venu tandis qu'elle se lamentait, voilée, à l'écart. Je n'ai même pas vu son visage.

Lingard chancela au-dessus de l'agonisant si lourdement que Wasub, debout près de lui, dut le rattraper en hâte par l'épaule. Jaffir sembla ne s'être aperçu de rien, et se remit à regarder fixement la poutre.

— Tu m'entends, ô Jaffir? demanda Lingard.

— J'entends.

— Je n'ai jamais eu la bague. Qui pouvait me la remettre?

— Nous l'avons donnée à la femme blanche. Que la malédiction soit sur elle!

— Non. Elle sera sur moi, dit Lingard avec une force désespérée, tandis que Wasub levait les mains avec épouvante. Car, écoute, Jaffir, si elle m'avait donné la bague, ç'aurait été à quelqu'un qui était muet, aveugle et privé de tout courage.

Il fut impossible de dire si Jaffir avait entendu. Il ne prononça plus un seul mot, rien ne changea dans son terrible regard, mais son corps étendu fit sous le drap de coton un mouvement comme pour s'éloigner du Blanc. Lingard se leva lentement, fit signe à Wasub de rester, et monta sur le pont sans adresser un autre regard au mourant. Il lui sembla de nouveau parcourir le pont d'un navire abandonné. Le steward mulâtre, qui regardait par l'ouverture de la porte de l'office, vit le capitaine entrer en trébuchant dans le carré et refermer violemment la porte derrière lui. Pendant plus d'une heure, personne n'approcha de cette porte close jusqu'au moment où Carter, descendant l'échelle, dit sans même essayer d'ouvrir cette porte :

— Vous êtes là, capitaine.

En entendant ces mots : « Vous pouvez entrer », prononcés d'une voix forte, Carter se sentit réconforté. Il entra.

— Eh bien?

— Jaffir est mort. A l'instant. Je pensais que vous voudriez en être averti.

Lingard regarda Carter avec insistance, en pensant que, maintenant que Jaffir était mort, personne ne restait sur cette terre déserte pour lui adresser une parole de reproche; personne qui connût la grandeur de ses intentions, le lien de fidélité entre lui et Hassim et Immada, la profondeur de son affection pour eux, l'intensité de ses visions, et la confiance illimitée qui avait été sa récompense. Par le mépris insensé de Jörgenson contre la vie des hommes, tout cela était comme si ce n'avait jamais existé. C'était devenu un secret à jamais enfermé à triple tour dans son propre cœur.

— Dites à Wasub d'ouvrir un des ballots qui sont dans la cale, M. Carter, et de donner à l'équipage un drap de coton pour l'enterrer décemment, selon leur foi. Que cela soit fait ce soir! Donnez-leur aussi les embarcations. Je suppose qu'ils voudront l'emmener sur le banc de sable.

— Oui, commandant! répondit Carter.

— Faites-leur donner ce qu'ils demanderont, bêches, torches... Wasub entonnera les paroles rituelles. Le Paradis est réservé à tous les vrais Croyants. Vous me comprenez, M. Carter? Le Paradis. Je me demande ce que ce sera pour lui! A moins qu'il n'ait des messages à porter à travers la jungle, des embuscades à éviter, à nager par la tempête et à ne connaître aucun repos, il ne sera pas satisfait.

Carter écoutait, le visage impassible. Il lui semblait que le capitaine avait oublié sa présence.

— Et tout le temps, il dormira sur ce banc de sable, reprit Lingard, assis à sa place habituelle sous la foudre dorée suspendue au-dessus de sa tête, accoudé à la table et les mains aux tempes. S'ils veulent une inscription sur la tombe, faites-leur donner une planche de chêne. Elle restera là, — jusqu'à la prochaine mousson. Peut-être!

Carter éprouvait un malaise devant ce regard tendu qui passait juste à côté de lui et dont l'expression pénétrante et lointaine semblait terrible dans cette pièce fermée. Mais il n'osait pas se retirer sans en être prié.

— Tout sera fait comme vous le désirez, commandant, dit-il. Je suppose que le yacht appareillera le premier demain matin, n'est-ce pas?

— S'il ne le fait pas, il faudra lui envoyer une décharge ou deux pour l'activer, hein, M. Carter?

Carter ne savait s'il devait sourire ou paraître horrifié. A

la fin, il fit l'un et l'autre, mais il lui fut impossible d'articuler un seul mot. Lingard n'attendait pas de réponse.

— Je pense que vous restez avec moi, M. Carter.

— Je vous ai dit, capitaine, que j'étais à votre disposition si cela vous convenait.

— L'ennui est, M. Carter, que je ne suis plus l'homme auquel vous avez parlé, la nuit, dans le détroit de Carimata.

— Moi non plus, capitaine, si je puis ainsi dire.

Lingard, détendant son regard, considéra pensivement le jeune homme.

— Après tout, c'est le brick qui a besoin de vous. Lui, il ne changera pas. Le meilleur navire qui navigue sur ces eaux. Il me portera comme il l'a toujours fait, mais...

Il décroisa ses mains et fit un geste vague.

Carter donnait toute sa naïve sympathie à cet homme qui était venu à la rescousse des Blancs, mais semblait y avoir perdu jusqu'à son âme. Carter avait appris quelque chose par Wasub. A travers le mauvais anglais du vieux serang, il en avait assez deviné pour savoir que les amis malais du capitaine, dont l'un était une femme, avaient péri dans une mystérieuse catastrophe. Mais le pourquoi et le comment lui restaient encore incompréhensibles. Bien sûr, un homme comme le capitaine devait se sentir terriblement démonté...

— Vous redeviendrez vous-même avant peu, commandant, dit-il du ton le plus amical.

Avec la même simplicité, Lingard secoua la tête. Il pensait à Jaffir qui, mort maintenant, et ayant délivré son dernier message, n'était plus troublé par ces questions terrestres. On lui avait donné l'ordre de dire à Lingard de tout oublier. Lingard frissonna. Dans la détresse de son cœur, il avait pu croire son brick sous l'aile même de l'Ange de Désolation, si accablant, si définitif, si désespérant semblait le silence dans lequel lui et Carter se regardaient l'un l'autre.

Lingard prit une des feuilles de papier qui se trouvaient sur la table, saisit une plume, hésita un moment, puis écrivit :

« Rencontrez-moi au lever du jour sur le banc de sable. »

Il mit sur l'enveloppe l'adresse de Mrs. Travers, yacht *Ermite,* et la passa à travers la table.

— Faites porter cela à bord de la goélette, immédiatement, M. Carter! Attendez un peu. Quand nos embarcations déborderont pour se rendre au banc de sable, faites tirer un coup de la pièce avant. Je veux savoir quand ce mort aura quitté mon bord.

Il resta seul, assis, la tête appuyée sur sa main, à prêter l'oreille, à prêter l'oreille sans fin, dans l'attente de cette détonation. Ne viendrait-elle donc jamais? Quand elle vint enfin, étouffée, distante, ébranlant légèrement tout le brick, il demeura immobile, la tête appuyée sur la main, mais avec la distincte conviction, la certitude presque physique, que sous le drap de coton qui enveloppait le mort, quelque chose de lui-même avait quitté le navire.

IX

Dans une cabine spacieuse, meublée et agencée avec un sens sévère du confort, M. Travers reposait sur une couchette basse, sous un drap d'une blancheur de neige et un léger couvre-pied de soie, la tête enfoncée dans un oreiller blanc d'une extrême pureté. Un léger parfum de lavande flottait autour de la couchette. Quoique étendu sur le dos comme quelqu'un de très sérieusement malade, M. Travers ne ressentait qu'une grande fatigue. La tranquillité de M. Travers avait quelque chose de triomphant... Se retrouver à bord de son yacht avait calmé sa vanité et ravivé le sentiment de sa propre importance. Il contemplait celle-ci dans une lointaine perspective, rendue à son propre entourage et sans que l'eût affectée une aventure trop extraordinaire pour troubler un esprit supérieur ou même pour rester longtemps dans la mémoire. Il n'en était pas responsable. Comme beaucoup de gens avides de diriger les affaires d'une nation, M. Travers répugnait au sentiment de la responsabilité. Il ne se serait pas refusé à l'éluder en cas de besoin, mais avec une perverse hauteur, au fond de son cœur, en vérité, il le dédaignait. C'était la raison qui lui permettait de rester à se reposer et à jouir de la sensation d'une vigueur nouvelle. Mais il n'avait pas encore bien envie de parler, et c'est pourquoi le silence avait duré des heures dans la cabine. La lampe fixée à la cloison avait un abat-jour de soie verte. Il était inutile d'admettre un seul moment l'existence de l'impudence ou du brigandage. On frappa à la porte de la cabine un coup discret et déférent.

Mrs. Travers se leva pour voir ce qu'on voulait et revint silencieusement au fauteuil pliant placé près de la couchette, tenant à la main une enveloppe qu'elle ouvrit à la lueur verdâtre de la lampe. M. Travers ne manifesta aucune curiosité, mais sa femme lui tendit une feuille de papier dépliée

qu'il condescendit à élever jusqu'à ses yeux. Elle ne contenait qu'une ligne écrite. Il laissa la feuille tomber sur la couverture et continua à se reposer comme auparavant. C'était le repos d'un malade. Mrs. Travers, dans le fauteuil, les mains sur les appui-bras, gardait une attitude très digne.

— J'ai l'intention d'y aller, déclara-t-elle au bout d'un moment.

— Vous avez l'intention d'y aller, répéta M. Travers d'une voix faible et lente. A la vérité, ce que vous déciderez n'importe guère. Tout cela a si peu d'importance! Il me semble qu'il ne peut y avoir aucune raison possible.

— Peut-être pas, répondit-elle. Mais ne pensez-vous pas qu'il faut toujours payer jusqu'au dernier centime?

La tête de M. Travers roula sur l'oreiller et jeta en dessous un regard effrayé à cette femme franche. Mais il reprit son ancienne attitude et demeura entièrement passif, comme l'incarnation même de l'épuisement complet. Mrs. Travers le remarqua et eut l'impression inattendue que M. Travers n'était pas si malade qu'il le prétendait. « Il en tire tout ce qu'il peut. Question de diplomatie! », pensa-t-elle. Cette pensée lui vint sans ironie, sans amertume ni dégoût. Elle se sentait seulement un peu plus découragée et incapable de rester dans la cabine avec cet homme le reste de la soirée. Toute la vie, — oui! Mais pas ce soir.

— C'est simplement monstrueux, murmura M. Travers, très diplomate ou très épuisé, d'une façon languissante. Il y a en vous quelque chose d'anormal.

Mrs. Travers se leva brusquement.

— On rencontre des choses monstrueuses. Mais je vous assure que, de tous les monstres qui vous attendent dans le cours de ce que vous appelez une existence normale, celui que je crains le plus, c'est l'ennui. Un monstre impitoyable sans dents ni griffes. Impuissant! Horrible!

Elle sortit de la pièce, avec une silencieuse résolution. Aucune force au monde n'aurait pu l'y faire rester une minute de plus. Une fois sur le pont, elle trouva une nuit sans lune et dont l'air était comme un velours chaud; au ciel une lueur brouillée d'étoiles, comme le faux éclat terni d'un firmament très vieux, très las, épuisé. La routine habituelle avait repris à bord du yacht, on avait tendu la tente sur l'arrière, on avait suspendu comme d'habitude sous le gui une solitaire lampe ronde. Se détachant sur la profonde obscurité qui s'étendait derrière lui, d'Alcacer, longue et nonchalante silhouette,

flânait dans la triste lueur qui tombait en travers du pont. Il avait promptement renoué connaissance avec la provision de cigarettes qu'il devait à la générosité du Gouverneur-général. Une grande étincelle, palpitante, brillait, illuminant de rouge le dessin des lèvres sous la mince moustache noire, l'extrémité du nez, le menton maigre. D'Alcacer se reprochait la gaieté inaccoutumée qui s'était emparée de lui. Il y avait des années qu'il n'avait éprouvé ce sentiment. Si répréhensible qu'il fût, point n'était besoin de le troubler. Mais comme il ne pouvait vraiment pas éviter Mrs. Travers, il s'avança à sa rencontre.

— J'espère que vous n'avez rien à me dire, dit-il avec une gravité enjouée.

— Moi! Non! Et vous?

Il lui assura qu'il n'avait rien de particulier à lui dire, et hasarda une demande.

— Ne parlons de rien, Mrs. Travers. Ne pensons à rien. Je crois que c'est ce qui vaut le mieux pour passer cette soirée.

Son ton de badinage dissimulait une véritable anxiété.

— Très bien, déclara Mrs. Travers d'un ton grave. Mais, dans ce cas, mieux vaut que nous ne restions pas ensemble.

Elle demanda à d'Alcacer de descendre tenir compagnie à M. Travers qui n'aimait pas rester seul.

— Quoique lui aussi semble ne vouloir entendre parler de quoi que ce soit, ajouta-t-elle, en manière de parenthèse, et elle reprit: Mais il faut que je vous demande autre chose, M. d'Alcacer. J'ai l'intention de m'asseoir dans ce fauteuil et d'y dormir, si je peux! Voulez-vous me promettre de m'appeler à cinq heures environ? Je préfère ne parler à personne de l'équipage, et, en outre, je puis avoir confiance en vous.

Il s'inclina silencieusement, très surpris, et s'éloigna lentement. Mrs. Travers, en tournant la tête, aperçut une lumière fixe au bout de vergue du brick, très brillante parmi les étoiles ternies. Elle se dirigea sur l'arrière et regarda pardessus le couronnement. C'était exactement comme l'autre nuit. Elle s'attendait presque à entendre immédiatement le bruit d'une embarcation. Mais l'univers gardait un silence absolu. Quand enfin elle se laissa tomber dans le fauteuil, elle n'avait plus la force de penser.

— Je suppose que c'est ainsi que les condamnés parviennent à dormir la nuit d'avant leur exécution, se dit-elle un moment avant de sentir ses paupières se fermer, comme sous une main de plomb.

Elle s'éveilla, le visage inondé de larmes, au sortir d'un rêve très net où elle voyait Lingard en cotte de maille, rappelant vaguement un Croisé, mais tête nue et s'éloignant d'elle, dans un impossible paysage. Elle se précipitait pour le rattraper, mais une foule de sauvages, avec d'énormes turbans, était venue s'interposer entre eux au dernier moment et elle l'avait à jamais perdu de vue dans le déchaînement d'une épouvantable tempête de sable. Ce qui la désolait le plus, c'était qu'il lui avait été impossible de voir son visage. C'est alors qu'elle s'était mise à pleurer sur son malheureux sort. Quand elle s'éveilla, les larmes roulaient encore sur ses joues et, à la lumière de la lampe de pont, elle aperçut d'Alcacer arrêté à quelques pas.

— Vous aviez quelque chose à me dire? demanda-t-elle.

— Non, dit d'Alcacer. Vous ne m'en avez pas donné le temps. En m'approchant je croyais vous avoir entendue sangloter. Ç'a dû être une illusion.

— Oh! non, ma figure est encore mouillée. C'était un rêve. Je suppose qu'il est cinq heures. Merci d'être aussi ponctuel. J'ai quelque chose à faire avant le lever du jour.

D'Alcacer se rapprocha.

— Je sais. Vous avez décidé d'aller à un rendez-vous sur le banc de sable. Votre mari n'a pas prononcé vingt mots pendant tout ce temps, mais il a réussi à m'annoncer cette nouvelle.

— Je ne l'aurais pas cru, murmura-t-elle, vaguement.

— Il désirait me faire entendre que cela n'avait aucune importance, déclara d'Alcacer du ton le plus sérieux.

— Oui. Il sait ce qu'il dit, reprit Mrs. Travers d'un ton si amer que d'Alcacer s'en sentit un moment déconcerté. Je ne vois personne sur le pont, continua Mrs. Travers presque aussitôt.

— Les hommes de quart même dorment, dit d'Alcacer.

— Cette expédition n'a rien de secret, mais je préfère n'appeler personne. Peut-être cela vous serait-il égal de m'y mener vous -même dans le *dinghy*.

Il lui sembla que d'Alcacer hésitait.

— Cela n'a aucune importance, vous savez, ajouta-t-elle.

Il fit un signe d'assentiment et descendit l'échelle devant elle en silence. Dès qu'elle fut dans l'embarcation, il prit les avirons, et, une fois qu'elle se fut assise, il déborda. Il faisait si noir que, sans le feu de vergue du brick, il n'aurait pu tenir sa route. Il ramait lentement, regardant fréquemment

par-dessus son épaule. Ce fut Mrs. Travers qui aperçut la première le reflet confus du sable sur l'eau calme et sombre.

— Un peu plus à gauche, dit-elle. Non, de l'autre côté...

D'Alcacer suivait ses indications, mais il ramait encore plus lentement qu'auparavant.

— Ne croyez-vous pas qu'il faut toujours payer jusqu'au dernier centime, M. d'Alcacer? dit-elle.

D'Alcacer regarda par-dessus son épaule, puis répondit :

— C'est la seule façon honorable. Mais ce doit être difficile. Trop difficile pour nos pauvres cœurs craintifs.

— Je suis prête à tout.

Il cessa de ramer un moment...

— Tout ce qui peut se trouver sur un banc de sable, reprit Mrs. Travers. Sur un banc de sable, aride, quelconque, désert.

D'Alcacer tira à deux reprises sur les avirons et s'arrêta.

— Il y a place pour un monde de souffrance sur un banc de sable, pour toute l'amertune et le ressentiment que peut nourrir une âme humaine.

— Oui, je suppose que vous le savez, murmura-t-elle, tandis qu'il tirait de nouveau sur les avirons et de nouveau regardait par dessus son épaule.

Elle murmura les mots : « amertume, ressentiment », et, un moment après, elle sentit la quille de l'embarcation toucher le sable. Mais elle ne bougea pas, et d'Alcacer, lui aussi, restait assis sur son banc, les pelles de ses avirons levées comme pour les replonger dans l'eau et ramener le *dinghy* en eau profonde, au premier signe.

Mrs. Travers ne fit aucun signe, mais elle demanda, brusquement :

— M. d'Alcacer, croyez-vous que je reviendrai?

D'Alcacer eut l'impression que son intonation manquait de sincérité. Mais qui pouvait dire ce que cachait cette brusquerie, — peur sincère ou pure vanité? Il se demanda si elle jouait un rôle pour lui, — ou simplement pour elle.

— Je ne pense pas que vous compreniez tout à fait la situation, Mrs. Travers. Je ne pense pas que vous ayez une idée claire de la simplicité ou de l'orgueil de ce visionnaire.

Elle pensa, avec mépris, qu'il y avait d'autres choses que d'Alcacer ne savait pas et céda à la tentation de l'éclairer un peu.

— Vous oubliez la passion dont il est capable et que cette simplicité ne connaît pas sa force.

On ne pouvait mettre en doute la sincérité de ce murmure.

— Elle l'a senti, se dit d'Alcacer avec une absolue certitude. Il se demanda quand, où, comment, dans quelle occasion? Mrs. Travers se leva soudain et M. d'Alcacer sauta sur le sable pour l'aider à descendre.

— Ne vaut-il pas mieux que je reste dans les parages pour vous ramener? suggéra-t-il en lâchant sa main.

— Il ne le faut absolument pas, s'écria-t-elle d'un air anxieux. Vous devez retourner à bord du yacht. Il fera jour dans une heure. Je reviendrai à cet endroit et j'agiterai mon mouchoir, quand il faudra venir me chercher.

A leurs pieds les eaux basses dormaient profondément, le reflet confus des sables déjouait le regard par leur absence de formes. Au loin, les buissons qui poussaient au centre faisaient une tache noire contre les étoiles vers le sud. Mrs. Travers s'attarda un moment près de l'embarcation, comme effrayée de l'étrange solitude de ce banc de sable, et de cette mer déserte qui semblait remplir ce cercle d'étoiles lointaines, d'ombres sans limites. « Il n'y a personne », se dit-elle dans un souffle.

— Il est quelque part à vous attendre, ou je ne connais pas cet homme, affirma d'Alcacer à mi-voix. Et il donna un vigoureux coup d'aviron qui remit le *dinghy* à flot.

. . . .

D'Alcacer avait parfaitement raison. Lingard était monté sur le pont bien avant que Mrs. Travers se fût éveillée le visage inondé de larmes. Le cortège funèbre était revenu bien longtemps auparavant et tout l'équipage du brick dormait, à l'exception des deux hommes de quart qui, en apercevant Lingard, s'éloignèrent silencieusement de la dunette. Lingard, appuyé à la lisse, se plongea dans une sombre rêverie sur son passé. Des spectres chargés de reproche s'agitaient dans l'air; il entendait leurs voix, non pas dans le langage articulé des mortels, mais comme des sanglots confus, de profonds soupirs. Quand il parvint à se reprendre et se retourna, ils disparurent, tous, sauf une ombre silencieuse et immobile. Lingard la considéra avec une secrète horreur.

— Qui est là? demanda-t-il d'une voix troublée.

L'ombre se rapprocha.

— Ce n'est que moi, commandant, dit Carter, qui avait donné l'ordre qu'on le prévînt dès que le capitaine serait sur le pont.

— Oh! oui, j'aurais dû le penser, marmotta Lingard, confus. Il pria Carter de faire armer une embarcation, et quand, au

bout d'un moment, le jeune homme revint lui dire que c'était fait :

— Très bien, répondit-il en restant accoudé à la lisse.

— Je vous demande pardon, commandant, reprit Carter après un assez long silence, mais allez-vous loin?

— Non, je veux seulement qu'on me mette à terre sur le banc de sable.

Carter se sentit soulagé de l'entendre, mais surpris.

— Il n'y a là âme qui vive, commandant, dit-il.

— Je me le demande, murmura Lingard.

— Mais j'en suis certain, insista Carter. Les femmes et les enfants de ces coupeurs de gorges ont été emmenés jusqu'au dernier par les sampans qui vous ont amenés, vous et les gens du yacht.

Il suivit Lingard jusqu'à la coupée et écouta les ordres qu'il lui donnait.

— Aussitôt qu'il y aura assez de lumière pour distinguer un pavillon, signaler au yacht de virer à long pic et larguer les voiles. Si ça traîne, faites tirer à blanc, M. Carter. Je ne veux pas de tergiversation. S'il ne s'en va pas immédiatement, je le forcerai à appareiller. Je suis encore le maître ici, — pour un jour encore.

Ce sentiment accablant d'immensité, de troublante solitude, qu'on ressent à marcher sur les sables au milieu de la mer, intimidait Mrs. Travers. Le monde semblait n'être qu'une ombre plate et sans limites, immobile et furtive. Se détachant sur les étoiles vers le sud, elle aperçut tout-à-coup une forme humaine, isolée, qui lui sembla immense : la forme d'un géant découpée sur les constellations. En s'approchant, cette forme prit des proportions normales, se détacha des étoiles, perdit son aspect redoutable et garda dans sa façon d'avancer silencieusement quelque chose de menaçant. Mrs. Travers se hâta de parler.

— Vous m'avez demandée. Je suis venue. Je pense que vous n'aurez aucune raison de regretter que je vous aie obéi.

Il s'avança tout près d'elle, et se pencha légèrement pour la regarder dans les yeux. Le début de l'aube tropicale jetait son éclat froid et caractéristique sur le ciel au-dessus de la Côte du Refuge.

Mrs. Travers ne détourna pas la tête.

— Essayez-vous de voir un changement en moi? Non. Vous n'en verrez pas. Je sais maintenant que je ne changerais pas, même si je le voulais. Je suis faite d'une argile trop dure.

— Je vous regarde pour la première fois, dit Lingard. Je n'ai jamais pu vous voir jusqu'à présent. Il y avait trop de choses, trop de pensées, trop de gens. Non, je ne vous ai jamais vue jusqu'alors. Mais maintenant, le monde est mort.

Il la saisit par les épaules, approchant son visage tout contre le sien. Elle ne broncha pas.

— Oui, le monde est mort, dit-elle. Regardez-moi donc à votre aise. Cela ne durera pas longtemps.

Il la lâcha aussi brusquement que si elle l'avait frappé. La lumière blanche et froide de l'aube tropicale montait au-dessus du zénith et l'étendue des eaux basses semblait froide, elle aussi, sans un mouvement, sans une ride dans l'énorme cercle de l'horizon où, à l'ouest, une ombre s'attardait encore.

— Prenez mon bras, dit-il.

Elle obéit immédiatement et, tournant le dos aux deux navires, ils se mirent à marcher le long du sable. Ils n'avaient pas fait plus de quelques pas que Mrs. Travers distingua un monticule rectangulaire avec un écriteau planté tout droit à l'une de ses extrémités. Elle connaissait cette partie du banc. C'était là qu'elle avait eu l'habitude de se promener, avec son mari et d'Alcacer, chaque soir après dîner, tandis que le yacht était échoué et que les embarcations étaient parties chercher du secours, — ce secours qu'ils avaient trouvé, — qu'ils avaient trouvé! C'était là quelque chose qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Lingard s'était brusquement arrêté et regardait tristement. Elle lui serra le bras pour le tirer de sa contemplation et lui demander :

— Qu'est-ce?

— C'est une tombe, répondit Lingard à voix basse, regardant toujours le tas de sable. Je l'ai fait emporter du navire hier soir. C'est étrange, reprit-il, avec un accent rêveur, tout ce que peut contenir une tombe juste assez grande pour un homme. Son message était de tout oublier.

— Jamais, jamais! murmura Mrs. Travers. Que n'ai-je été à bord de l'*Emma?*... C'est un fou que vous aviez là, s'écria-t-elle tout à coup.

Ils reprirent leur marche, tandis que Lingard regardait Mrs. Travers, qui s'appuyait à son bras :

— Je me demande lequel de nous deux était fou, dit-il.

— Je me demande comment vous pouvez encore me regarder, murmura-t-elle.

— Je voulais vous voir une fois encore.

— Cet abominable Jörgenson! murmura-t-elle entre ses dents.

— Non, il m'a donné une chance, — avant de m'abandonner.

Mrs. Travers retira son bras et Lingard s'arrêta, lui aussi, et la regarda en silence.

— Je ne pouvais vous refuser de vous rencontrer, dit enfin Mrs. Travers. Je ne pouvais rien vous refuser. Vous avez tous les droits et vous pouvez tout dire ou tout faire. Mais je m'étonne de mon propre courage, quand je pense à l'aveu que j'ai à vous faire.

Elle s'avança, posa la main sur l'épaule de Lingard et, d'un ton grave :

— Je frissonnais à la pensée de vous rencontrer de nouveau. Et maintenant vous devez écouter ma confession.

— Ne dites pas un mot, répondit Lingard d'une voix ferme et sans détourner le regard de son visage. Je sais.

— C'est impossible, s'écria-t-elle.

Sa main glissa de son épaule.

— Alors pourquoi ne me jetez-vous pas à la mer? demanda-t-elle avec passion. Dois-je vivre en me haïssant moi-même?

— Il ne le faut pas, dit-il avec un accent de frayeur. N'avez-vous pas compris depuis longtemps que, si vous m'aviez donné cette bague, ç'aurait été exactement la même chose?

— Puis-je le croire? Non! Non! Vous êtes trop généreux. Vous êtes le plus généreux des hommes, mais vous rejetez tout sur moi. Croyez-vous que ce soit du remords que je ressente? Non. C'est tout au moins du désespoir. Mais vous deviez le savoir, — et pourtant vous vouliez me revoir.

— Je vous ai dit que je n'en avais jamais eu l'occasion auparavant, dit Lingard d'une voix ferme. Ce n'est qu'après que j'ai su qu'on vous avait donné la bague que j'ai compris quelle emprise vous aviez sur moi. Comment aurais-je pu le dire avant? Qu'est-ce que la haine ou l'amour a à faire avec vous et moi? La haine! L'amour! Qu'est-ce qui peut vous toucher? Pour moi, vous êtes au-dessus de la mort elle-même : car je vois maintenant qu'aussi longtemps que je vivrai, vous ne mourrez jamais.

Ils se regardaient, au bord de ces sables, comme s'ils flottaient sur la pleine mer. La crête centrale que les vents avaient formée leur dissimulait jusqu'à la pomme des mâts des deux navires, et la clarté grandissante ne faisait qu'aug-

menter leur sensation d'une invincible solitude dans la terrible sérénité du monde. Mrs. Travers mit tout à coup son bras devant ses yeux et détourna le visage.

— Voilà tout.

Mrs. Travers laissa retomber son bras et remit ses pas dans la trace de ses pas, sans un bras auquel s'appuyer : seule. Lingard la suivait sur le bord du sable que ne recouvrait pas encore la marée montante. Une traînée de lumière orange se montra dans le ciel froid au-dessus de la forêt sombre de la Côte du Refuge et prit un ton d'or qui se fondit bientôt en un éclat aveuglant et incolore. Ce ne fut que lorsqu'elle eut dépassé la tombe de Jaffir que Mrs. Travers jeta un regard derrière elle et vit qu'elle était seule. Lingard l'avait abandonnée à elle-même. Elle le vit assis près du monticule de sable, le dos courbé, les mains serrées contre les genoux, comme s'il avait obéi à l'invincible appel des grandes visions qui hantaient le tombeau de son fidèle messager. S'abritant les yeux de la main, Mrs. Travers contempla l'immobilité de cet homme aux illusions infinies. Il ne bougeait pas. Il ne leva pas la tête. Tout était fini. Il en avait fini avec elle. Elle attendit encore un peu, puis lentement elle reprit sa route.

Shaw, qui tenait maintenant l'emploi de second du yacht, vint avec un homme d'équipage dans une petite embarcation, pour ramener Mrs. Travers à bord. Il la regardait comme un hibou effarouché. Comment cette dame avait-elle pu apparaître soudain au lever du soleil sur le banc de sable, agitant son mouchoir? Cela passait sa compréhension. Car, même si elle avait pu ramer secrètement dans l'obscurité, elle n'aurait pas pu renvoyer l'embarcation vide au yacht. Pour Shaw, c'était là une sorte d'inconvenant miracle.

D'Alcacer descendit l'échelle en hâte et, au moment où ils se trouvèrent ensemble sur le pont, il fut étonné d'entendre Mrs. Travers lui dire d'un ton étrangement provocant :

— Vous aviez raison. Je suis revenue.

Puis, avec un petit rire qui impressionna péniblement d'Alcacer, elle ajouta en faisant un geste de la tête :

— Et Martin, aussi, avait raison. C'était absolument sans importance.

Elle marcha droit vers le couronnement : d'Alcacer la suivit, inquiet de lui voir le visage blême, et de ses gestes brusques, de la façon nerveuse dont elle essayait de s'éclaircir la gorge. Il attendit discrètement, jusqu'à ce qu'elle se re-

tournât et tendît vers lui sa paume ouverte, sur laquelle il vit un anneau d'or avec une grosse pierre verte.

— Vous voyez cela, M. d'Alcacer. C'est ce dont je vous ai demandé si je devais la remettre ou la cacher, — le symbole de la dernière heure, — l'appel de la minute suprême. Et il m'a dit que ce n'aurait fait aucune différence. C'est le plus magnanime des hommes : il a payé jusqu'au dernier centime. Il en a fini avec moi. Le plus magnanime...; mais il y a une tombe sur le sable, auprès de laquelle je l'ai laissé, sans qu'il eût un regard pour moi. Son dernier regard sur la terre. Je reste avec cette chose. Absolument sans importance. Un talisman sans vertu.

Et, d'un geste nerveux, elle lança la bague par-dessus le bord; puis, d'une voix précipitée et suppliante :

— Restez ici un moment, dit-elle à d'Alcacer. Veillez à ce que personne n'approche.

Et, lui tournant le dos, elle fondit en larmes.

Lingard retourna à bord de son brick et, au début de l'après-midi, l'*Eclair* appareilla, passant devant la goélette pour lui montrer la route à travers ces hauts-fonds. Lingard était sur le pont, mais pas une seule fois il ne regarda dans la direction du yacht qui le suivait. Aussitôt que les deux navires eurent gagné le large, il descendit en disant à Carter :

— Vous savez ce que vous avez à faire.

— Oui, commandant.

Peu après que Lingard eut disparu du pont, Carter mit en panne sous le grand hunier. L'*Eclair* perdit de son erre tandis que la goélette, toutes voiles dehors, passait à ranger l'arrière en gardant sa route. Mrs. Travers se tenait debout sur la dunette, toute droite, agrippée des deux mains à la lisse. Le bord de son chapeau blanc était relevé d'un côté par le vent et la jupe de son costume de yachting frémissait dans la brise. Près d'elle d'Alcacer fit courtoisement un signe de la main. Carter, ôtant sa casquette, les salua.

Durant l'après-midi, il arpenta la dunette à pas lents, une paire de jumelles à la main. A la fin, il les posa, jeta un coup d'œil au compas et se dirigea vers la claire-voie du carré qui était ouverte.

— Il vient de disparaître, commandant, dit-il.

Un silence absolu régnait en bas. Il éleva un peu la voix.

— Vous m'avez dit, commandant, de vous prévenir dès que nous aurions perdu le yacht de vue.

Le bruit d'un gémissement étouffé parvint jusqu'à l'oreille

attentive de Carter, et il entendit une voix lasse qui disait :

— Bon, je viens.

Quand Lingard arriva sur la dunette de l'*Eclair*, la haute mer se colorait déjà de pourpre dans la lumière du soir, tandis qu'à l'est, les hauts-fonds avaient pris un reflet d'acier tout le long de la ligne sombre du rivage. Lingard, les bras croisés, regardait par delà l'étendue de la mer. Carter s'approcha de lui et d'un ton calme :

— Le courant a changé et la nuit vient. Ne vaut-il pas mieux s'éloigner de ces petits fonds, commandant?

Lingard ne bougeait pas.

— Oui la nuit vient. Faites porter le hunier, M. Carter, dit-il, et il se replongea dans son silence, les yeux fixés sur le sud, où la nuit s'avançait sournoisement vers le soleil couchant. Carter revint de nouveau près de lui.

— Le brick commence à aller de l'avant, dit-il d'un ton d'avertissement.

Lingard sortit de son absorption, avec un profond frémissement de tout son être, comme le tremblement d'un arbre déraciné.

— Quel était le cap du yacht quand vous l'avez perdu de vue? demanda-t-il.

— Sud, à peu de chose près, répondit Carter. Voulez-vous me donner la route pour cette nuit, commandant?

Les lèvres de Lingard tremblèrent avant de parler, mais sa voix était calme :

— Route au nord! dit-il.

JOSEPH CONRAD.

Traduit de l'anglais par
G. JEAN-AUBRY.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Georges Duhamel : *Fables de mon jardin*, Mercure de France. — Auriant : *Les Lionnes du Second Empire*, Gallimard. — Albert Autin : *Le Secret des Dieux, Essais de critique littéraire et morale*, chez Radenen et Laroche, à Laval. — Aurel : *Le Couple, Essai d'entente*, Figuière. — Hector Talvart : *La Morale du Couple*, La Rochelle.

Un jardin de quelques arpents est un monde! On n'en doute plus après avoir lu les **Fables de mon jardin**, de M. Georges Duhamel. C'était d'ailleurs le sentiment de La Fontaine, qui ne voyait rien de plus enviable que le destin d'un homme dont le bonheur consiste « aux beautés d'un jardin ». La Fontaine croyait de tout cœur qu'on peut découvrir un univers dans un jardin. A condition de l'y mettre, bien entendu! Ayez une âme riche et du coup quelques mètres carrés de fleurs, de légumes, s'élargiront à perte de vue. C'est une chose qu'on a su jadis et qu'on sait un peu moins aujourd'hui. Il n'est pas mauvais d'y songer, en ce temps de restrictions où la dureté des circonstances oblige beaucoup d'hommes à pratiquer l'art de borner leurs prétentions. M. Duhamel, en nous rappelant tout ce qu'on peut trouver de richesses dans l'espace étroit d'un jardin, nous incite du même coup à songer que, dans les vies les plus contraintes, une certaine manière de les regarder peut y découvrir l'essentiel du drame humain et même toute la poésie dont peut se colorer la brève aventure d'ici-bas. Aux moindres objets, aux moindres épisodes, M. Duhamel sait accrocher une méditation qui ouvre de larges perspectives de pensée, de rêve et de frémissement. Il n'est pas d'humble vision, de menu drame qui ne puisse l'inciter à poser quelque ample question et à sentir en profondeur le goût d'aventure

merveilleuse et problématique qui est celui de la vie. On a parlé de ces mystiques qui savent enchaîner une analyse à une extase! Aux gestes d'une fourmi, au tremblement d'une fleur, M. Duhamel sait enchaîner les échos diaprés d'une méditation lyrique sans trêve renaissante, — d'une méditation lyrique fort gentiment corsée d'humour, de malice et parfois aussi de la brusque saveur d'anxiété et de tristesse à jamais liée au spectacle de l'homme et de la vie. Ces fables, d'apparence si familière, supposent un grand pouvoir d'orchestrer par la rêverie le butin des sensations quotidiennes. Voilà qui met en jeu ce que je nommerais volontiers l'essentiel du génie poétique : à savoir le don de saisir tous les aspects du monde extérieur comme un vaste et profond langage, offert à l'homme pour exprimer par des jeux de formes, de couleurs et de parfums, tous les épisodes du drame humain. La richesse du jardin de M. Duhamel, c'est qu'il est d'abord et avant tout pour son propriétaire une inépuisable moisson de symboles. En vérité, voilà la plus belle récolte qu'on puisse faire dans un jardin!

Grâce à ce sens de la symbolique universelle, même les problèmes les plus vastes et les plus ardus du gouvernement des sociétés, M. Duhamel les rencontre fort vivants dans les drames infinitésimaux des herbes et des bêtes de son enclos. Je le vois qui contemple ce cher jardin ordonné et rayonnant, que domine de sa masse la forêt voisine. Il songe : Si j'abandonnais ce jardin, gouverné de si près par l'autorité du jardinier, à la libre et féconde exubérance de la Nature! Il évoque la splendeur du jardin de la rue Plumet, rendu par Victor Hugo à l'allégresse de la Nature sans contrainte! Et cette profusion orchestrale de toutes les corolles et de tous les parfums du Paradou! Comme cela est grisant! se dit M. Duhamel, mais voyons lucidement les choses. Que deviendrait effectivement le jardin rendu à la merveilleuse liberté de la vie et de la Nature? Cette liberté serait-elle l'épanouissement dans la fraternité et la joie de toutes les plantes et de toutes les fleurs? Hélas! cette apparente liberté ne serait que cruel brigandage et épouvantable oppression. Quelques plantes rudes et envahissantes étoufferaient vite les espèces plus rares et plus délicates. Et bientôt la forêt proche, à son

tour, submergerait brutalement le jardin. Vous voyez comment les problèmes de la liberté, de l'autorité et de l'épanouissement des êtres de choix précieux et fragiles, problèmes capitaux de l'organisation des sociétés, se posent du même coup!

Vous trouverez dans ces Fables le ton aimable et enveloppant, et la séduction persuasive de M. Georges Duhamel. Toujours cette même sympathie à l'Homme et à l'Humanité! Mais certains passages nous incitent à penser qu'il s'y mêle quelque perplexité sur la vie, sur l'Homme et sur l'Humanité. En songeant à la manière dont s'est comportée l'humanité depuis la grande tuerie, c'est bien M. Duhamel qui parle « d'une humanité folle, futile et misérable qui ne tire leçon de rien, ni de la douleur, ni des ruines, ni même de la mort... » En lisant ces lignes, je me disais : Tâchons d'être clairvoyants sur les hommes et de les aimer tout de même, car il se peut bien qu'aimer les misérables hommes soit en définitive le seul moyen qu'on ait trouvé pour leur insuffler les qualités qui les rendent dignes d'être aimés!

§

Le Second Empire a failli devenir à la mode il y a deux ou trois ans; mais bien vite les préoccupations de notre temps nous ont emportés vers d'autres pensées. Il y avait tout de même trop de différence entre cette époque prospère et béate, enjouée et satisfaite, d'esprit pétillant et sans mystère, de verve tourbillonnante et bon enfant, et notre époque disloquée par les rauques tempêtes de la Tragédie et traversée par à-coups d'âcres ricanements! Ce fut un temps d'aventure à fleur de peau, de brio facile, en son fonds plutôt bourgeoise et tassée, voire un peu niaise, sous une prime apparence d'alerte fantaisie et de vie à grande allure. M. Auriant continue à s'intéresser à cette époque qui, même si on ne la chérit qu'avec modération, n'en est pas moins fort curieuse et douée d'une physionomie toute particulière. Etudier comme il l'a fait les célèbres « lionnes » du temps **(Les Lionnes du Second Empire)** est une idée fort heureuse. Elles comptent dans cette époque frivole et étincelante parmi les physionomies vraiment représentatives! Je me suis

franchement diverti à lire les couplets prétendus spirituels qui émoustillaient alors les imaginations. C'est souvent bête à pleurer! A force de platitude et de manque d'esprit, cela finit par devenir éberluant. On pâmait lorsque Blanche d'Antigny chantait l'aventure d'une villageoise transmuée en reine de Paris :

J'ai maintenant quatre voitures
Au lieu de deux sabots.
Autrefois je gardais vingt têtes
De bétail dans les champs
Je n'ai fait que changer de bêtes...

Si vous ne vous esclaffez pas, vous avez l'esprit mal fait. Et ceci :

Ecoutez, gens d'Allemagne
Où Monsieur Wagner est né,
L'histoir' d'un roi de Thuné,
Qu'avait reçu d' sa compagne
Un' pair' de bretell's très-chiqu'
Qu'étaient en gomme élastiqu'.

Ah! mon dieu, comment résister à cette verve primesautière!

Dans l'étude consacrée à Marie Colombier, je me suis fort récréé à l'aventure des *Mémoires de Sarah Barnum,* lancés contre Sarah Bernhardt par Marie Colombier assistée de Paul Bonnetain. J'ai ri de bon cœur en présence de l'article à grand fracas dirigé contre Bonnetain et Mlle Colombier par le célèbre Mirbeau, qui ne manquait pas à l'occasion de tonitruante niaiserie. Et cette attaque de Mlle Colombier par une colonne d'assaut composée de Maurice Bernhardt suivi de Sarah brandissant une cravache et un poignard, tandis que Jean Richepin se contente d'un couteau de cuisine! Et ces amours de Paul Bonnetain fort jeune et de Mlle Colombier, chargée de plus de quarante printemps! Et l'amant encombrant expédié en Indo-Chine et ses lettres inénarrables à sa belle! Il faut lire quelques échantillons choisis par M. Auriant de ces missives effarantes et embrasées. Voilà de la littérature passionnée qui est d'un comique plus sûr que les refrains de Blanche d'Antigny! Ce qui donne au livre de M. Auriant son intérêt le plus vif, c'est que sous le type global

de la Lionne du Second Empire, il a su voir des types très différents de la Femme éternelle. Qu'il y a loin de Blanche d'Antigny, la blonde épanouie, bonne fille et sentimentale au fond, à cette Valtesse de la Bigne qui ignorait tout élan spontané, tout mouvement d'âme et qui, dans la vie d'apparence la plus folle, tenait la comptabilité la plus stricte, gérant inflexiblement les revenus de ses écarts de conduite! Elle était tout calcul et réflexion à longue portée. « Propos, mines et attitudes, tout en elle était étudié. L'artifice de dandy était sa vraie nature... » Derrière ses Lionnes, M. Auriant a su chercher et trouver des femmes : c'est de cela que je lui sais gré par dessus tout.

M. Albert Autin (**Le secret des dieux**) nous énonce dans une phrase significative l'idée directrice des études qu'il consacre à des écrivains variés : Loti, France, Bloy, Mérimée, Péguy, Jules Renard, Elémir Bourges :

> On s'est efforcé seulement d'atteindre, à travers les livres, l'homme lui-même, et de dégager chez ce dernier le point de vue particulier d'où il a conçu et réalisé son œuvre.
>
> Il est apparu, à la lueur de cette enquête, que les préoccupations d'ordre littéraire révélaient, dans la vie intérieure de l'écrivain, une attitude et comme un parti pris à l'égard de l'existence.

Au service de ce dessein, M. Autin met un talent de psychologue perspicace et agile, voire insinuant. Il sait bien qu'un geste humain, si simple qu'il soit d'apparence, est souvent au point de rencontre de plusieurs tendances et qu'une manière de l'expliquer n'exclut pas totalement les autres manières. Et toujours un large effort de compréhension et d'équité! Sur Loti, il s'interroge avec beaucoup de curiosité et peut-être d'émotion. Il le voit sollicité de bonne heure par l'appel impérieux de la mer alors qu'en ses profondeurs persiste le parfum tenace de la foi chrétienne. Il eût pu, à son avis, s'orienter vers la carrière de missionnaire capable de concilier en elle l'appel des deux tendances. Mais Loti courageusement s'avoua à lui-même qu'il n'y a ni dieu ni morale. Il lui restait l'alibi de la jouissance et de l'amour. Il s'y jeta mais il soupirait : « Je ne retrouve plus au-dedans de moi-même que l'immense ennui de vivre. »

M. Autin nous montre donc un Loti déchiré entre le besoin de croire et l'impuissance de satisfaire ce désir.

L'étude sur *l'Evolution sociale de France* ne manque pas de nuances. Ce jouisseur délicat et aristocratique des parfums les plus subtils de la civilisation converti au socialisme, problème qui toujours intrigue! M. Autin l'explique d'une double manière. Il y voit d'abord le résultat d'une « expérience désabusée » de l'humanité, et en second lieu l'effet d'un besoin de sensations nouvelles, propre à certaines natures très affinées d'artistes. Il perçoit le cas d'un « être comblé et par conséquent désabusé » qui cherche « à son activité cérébrale ou émotive de nouveaux débouchés, une possibilité de jouissances inéprouvées ».

Parler de vérité est difficile dans un domaine où il ne peut s'agir que d'interprétations plausibles. Les interprétations de M. Autin portent toujours la marque d'un esprit à la fois prudent, judicieux et incisif.

§

M. Masson-Oursel vous a parlé de *l'Art de joie*, le dernier livre de Mme Aurel, qui décidément se tient près de notre époque troublée comme une sœur de charité qui vient réconforter et rendre l'espoir et l'allégresse. Elle donne une nouvelle édition du livre intitulé **Le Couple,** qu'elle nomme *Essai d'entente*. Elle le définit « un livre qui voudrait unir tout ce qui vit ». Noble aspiration!... Mais dans quelle mesure la vie comporte-t-elle à jamais des éléments contraires, sans laquelle peut-être elle ne serait pas! J'ai guetté naturellement dans ce livre les confidences d'une femme méditative et informée sur la Femme... Nous faut-il penser que brille chez la moindre des femmes un bon sens qui vient des « régions les plus pures et les plus élancées de la raison? » Mme Aurel va jusqu'à nous dire que la folie apparente des femmes n'est qu'un leurre. « On ne vit jamais de femme qui ne sût pas pourquoi elle vient d'accomplir le coup de tête en apparence le plus fou. » Il y a bien du vrai dans cette affirmation; il n'est pas rare que les brusques folies des femmes n'aient été mijotées longuement et tenacement dans leurs esprits, mais il arrive aussi que femme qui

a folie en tête est adroite à se tromper elle-même et à donner à sa folie un visage de bon sens pour se familiariser avec elle et s'offrir à elle. Convenons avec Mme Aurel que la culture de l'amour laisse à désirer en notre époque. L'amour est chose exigeante et qui réclame du loisir et des soins. L'amour aujourd'hui est devenu souvent aussi sommaire que la vie intérieure des êtres qui n'ont plus le temps d'avoir une vie intérieure. La qualité de l'amour en une époque est liée à celle de la vie intérieure que permet cette époque. Que l'amour doive être une hâtive fantaisie, une pure et simple ivresse physique, Mme Aurel ne s'y résignera jamais : « Le fruit, dit-elle, abolit la fleur. Si Pétrarque avait eu Laure, y aurait-il tant songé; et qu'est l'amour, à proprement parler, si ce n'est le songe? » On devine que le regard de Mme Aurel se porte avec nostalgie vers l'époque où l'amour connut sa splendeur, c'est-à-dire vers cette période du moyen âge qui inventa la gamme riche et diaprée des sentiments que voue le chevalier à sa dame « Avant la fin du XIII[e] siècle, nous dit-elle, il n'y a pas au monde trace d'amour, c'est-à-dire de foi pensive, de respect passionné. » Cette foi pensive, ce respect passionné, Mme Aurel veut les réintégrer dans l'amour. Toutes les parures chatoyantes que la méditation et le rêve ont apporté à l'aventure d'amour, elle voudrait les remettre en honneur. « L'amour, dit-elle, n'est que métaphysique. » « Pour aimer, dit-elle encore, il faut tout le génie : le poète seul peut aimer. » L'amour, tel que l'entend Mme Aurel, n'est pas simple et facile cueillaison, il est une victoire et une « construction de l'esprit ». A l'amour, Mme Aurel veut rendre ses charmes de songe, de poésie, de pensée, voire de rêverie métaphysique. Cette entreprise mérite l'attention.

La Morale du couple sollicite également l'attention de M. Hector Talvart, érudit d'envergure et moraliste perspicace. Il lui semble même que cette question est actuelle parmi toutes les autres et que lui donner une solution heureuse, ce serait déjà apporter remède à beaucoup de maux de notre temps. Il ne dirait peut-être pas : « Quand le couple va, tout va ». mais il pense que le problème du couple résolu, beaucoup d'autres problèmes s'éclairciraient du même coup.

Il croit que la constitution du couple harmonieux et heureux n'est possible que par une psychologie exacte et pénétrante de l'homme et de la femme qui ont coutume de porter l'un sur l'autre les jugements les plus contestables. Il apporte grande attention aux éléments de l'esprit féminin qui représentent des bases solides sur lesquelles on peut construire avec quelque sécurité. Il insiste notamment sur un sens que la femme possède au plus haut degré et qui est « le sens de la continuité ». Vous verrez comment il essaie de l'utiliser en vue de ses desseins, et vous lirez avec fruit cette brochure, qui offre d'intéressants thèmes de méditation .

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Pierre Camo : *Poésies*, Albert Messein. — Pierre Chabert : *Ombres chinoises*, Albert Messein.

Poésies de Pierre Camo, c'est l'ensemble de ses recueils parus précédemment : *Poèmes des Beaux Jours* 1913, *le Livre des Regrets* 1920, *Cadences* 1925, que compléta, en 1932, *l'Heptaméron Poétique*. Pierre Camo a exercé aux Colonies, à Madagascar surtout (et, je crois, au Soudan), les plus hautes magistratures coloniales. Originaire des Pyrénées-Orientales, c'est au pied des Albères que, sauf de rares apparitions à Paris, il vit entre la mer et la montagne, parmi les oliviers, les fleurs, dans la constante pensée des choses d'art, poésie, musique, peinture qui emplit son âme, avec les souvenirs magnifiques et doux des pays lointains où il lui fut donné de vivre. De Gauguin à Terrus et à Raoul Dufy, les artistes lui sont chers et il les chante de la façon la plus sensible et la plus compréhensive, ainsi que son grand ami l'amirable Aristide Maillol et le castillan Manolo. Les vieux airs de chansons ou de danses populaires lui sont agréables, il s'en souvient comme de plusieurs morceaux d'opéras surannés, mais s'il écrit à la manière de Couperin, il cite Mozart, il glorifie à bon droit Déodat de Séverac. Quant aux poètes qui retiennent le plus son culte, ce sont ou des anciens, Ronsard, Joachim du Bellay, Tristan, des catalans comme lui-même ou des languedociens; son plus intime ami fut Louis Codet,

Ce Roussillon, qui fut ta province natale,
N'offrira même pas à mon pieux espoir
Le cyprès funéraire et la pierre tombale
Où je voudrais m'asseoir!

Il admirait et il pleura à leur mort le pauvre Marc Lafargue, Charles Derennes; il crie sa foi à Paul Valéry; il voue une de ses plus enthousiastes poésies à Mme Gérard d'Houville; il salue en frère Philippe Chabaneix, autant que ses compatriotes Henri Muchart, Louis Bausil.

J'ai le sentiment que d'avoir insisté sur le devoir social que Pierre Camo s'était choisi, sur son amour pour le pays natal dont la vue lui éveillait au cœur les plus nostalgiques regrets, sur sa joie d'avoir passé par tant de régions fleuries et enchantées, d'avoir parcouru les mers, d'avoir bu le vent du large et de s'être complu en la compagnie de jeunes et belles femmes de races si diverses, j'ai la persuasion que d'avoir signalé son attachement à la France, à l'Emyrne étrange qui fut sa seconde patrie, à sa province du Roussillon et à la maison ou au jardin où grandit son enfance, d'avoir marqué son amour pour toutes les formes du beau, dans la pensée, dans l'art, dans le souvenir, et sa fidélité farouche aux amitiés mortes et aux amitiés vivantes, j'ai donné de ce fier et délicat poète qui s'appelle Pierre Camo le portrait le plus sûr et le plus vrai. Il ne me reste qu'à chercher à mettre en valeur l'extrême délicatesse de son œuvre rare et discrète, réservée et précise, diverse à la fois, attentive et unie mieux que nulle autre.

Pour reprendre un de ses titres, il s'est essayé à bien des *Cadences*. On dirait que ce qu'il admirait, disons à un point de vue technique, chez les anciens, il s'imposait de les y égaler, et il y est parvenu. A Tananarive il songeait aux ancêtres qui eurent le regret de la patrie d'où ils furent éloignés, Ovide et surtout Du Bellay. On pourrait croire qu'il s'était proposé le thème de traduire ce qu'eût ressenti et éprouvé Du Bellay non plus exilé à Rome, mais au-delà des océans, comme lui, Pierre Camo. La sincérité est absolue, il n'y a pas là de désir d'imitation, mais une sorte d'angoisse pressante : Du Bellay dans ses *Regrets,* Camo s'en est avisé, a le cœur obsédé d'un sentiment analogue au sien; il l'exprime dans

le Livre des Regrets non d'une manière conventionnelle, mais ainsi qu'il en est possédé. Il ne dit pas : Du Bellay a senti et chanté ce que je sens et je chante, mais, tout au plus, s'il eût été dans la condition où je suis, il me semble que, comme moi il eût senti et chanté. L'imitation n'est pas visible — elle n'existe pas — de Camo à Du Bellay; Camo imagine quelle elle aurait pu être, presque plutôt de Du Bellay à lui qu'en sens inverse, si leur exil, si leur éloignement, si leur siècle eussent été les mêmes.

Camo dans ce sens s'est rapproché des anciens. Mais c'est par une sorte altière de déférence et de conscience. Il reprend leurs rythmes aussi, mais ne les répète pas, il les adapte à des exigences différentes, et c'est ainsi qu'il peut aboutir à se rendre à soi-même un haut et noble témoignage :

Après avoir goûté dans le plein de son âge,
Conscient de son œuvre et fier de son savoir,
La satisfaction entière et sans partage
D'avoir fait son devoir!

Le peu qu'on laisse alors demeure impérissable
Au-delà de la tombe, au-dessus des vivants,
Et le reste n'est rien que poussière de sable
Qui se disperse au vent!

Il se rencontre de page en page, à travers l'œuvre de Pierre Camo, une profusion de paysages colorés ou aromes forts et puissants, des fantaisies de pittoresque teintées de grâce et de malice, un penchant voluptueux à jouir des souples harmonies et de la beauté souriante des formes charnelles, des baisers, du sourire et de la volupté, une joie sereine de vivre et une méditation sereine de la mort qui ne lui semble devoir être qu'une seconde vie transformée parmi les parfums des jardins et les extases plus célestes. L'anxiété de l'avenir ne crispe jamais son inspiration, non plus, sans doute, que des élans irrésistibles ne l'arrachent à la réalité des choses présentes ou dont il nourrit en lui la mémoire. Mais quel charme toujours et quelle perfection sans emphase dans l'objet d'art qu'il façonne à son gré. Depuis la chose légère, telle que *la Belle Dévêtue* ou les autres *Goyescas,* les

Devises, Colin Muset ou cette *Petite suite* avec son *Prélude*, sa *Bérénice* exquise et cette *Mangue auguste :*

Pulpe plus douce et plus juteuse
que nul fruit des plus succulents
à qui te sent fondre moelleuse
et mûre à point entre les dents

Celui-là seul qui te déguste,
fraîche résine ou suc vermeil,
connaît le goût, ô mangue auguste,
des fruits des climats du soleil...

Depuis la variation sur le vieil air de *Jean de Lyra :*

... on ne pouvait vous voir sans vous
aimer d'amour par dessus tous,

tant vous étiez accort, gentil,
et bien disant, et brave, et si
joli qu'une en perdit l'esprit!

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami!

Depuis les *Treize Romances Barbaresques*, que de tons et que de thèmes qui musent ou qui s'exaltent! Les plus amples célèbrent la grave beauté et la douceur du Vallespir ou *la Rose de France*, l'image évanouie d'amies oublieuses, *la Retraite aux Aspres, la Ville Rose*, puis vient ce poème intitulé *Orgueil :* il ne s'irrite pas, proclame-t-il, de ce qui blesse le sentiment de l'Honneur qui nous fait marcher la tête haute, ni de l'inimitié d'un puissant du jour de qui « la juste chute fera voir tôt ou tard un sot humilié », mais

Plus vivement me touche et m'irrite l'affront
inéluctable, hélas! que m'apporte avec l'âge
et le premier hiver accusé sur mon front
ce printemps qui revient, ce printemps qui m'outrage

et m'assaille, âprement ironique et cruel,
de cris d'oiseaux, de vives eaux, et d'arbres roses,
annonçant, clair azur mouillé d'un arc-en-ciel,
la nouvelle jeunesse où renaissent les choses!

Dédaigneux, il insulte à l'arbre que je fus
naguère sous des ors et des pourpres d'automne,
dépouillé maintenant et qui n'espère plus
de feuilles ni de fruits ravoir une couronne,

mais où peut bien rester assez de sève encor,
assez d'orgueil secret qui te nourrisse, ô sève,
pour ne s'incliner pas, quand le vent de la mort
effeuillera, Printemps, ta parure trop brève!...

L'hôte de sa demeure, ce cher souci « au milieu d'un bonheur moins vrai qu'il ne paraît » n'empêche pas, je l'espère, Pierre Camo d'écrire des poésies fortes et belles encore, et je souhaite qu'il songe à bientôt les réunir en volume.

De petits poèmes alertes, gracieusement achevés, ces **Ombres Chinoises** par Pierre Chabert. L'auteur est très averti, et a maîtrisé une technique souple, de petits paysages, des évocations de personnages, des souvenirs d'enfance, avec parfois un peu de longueur par le désir de ne rien omettre de son passé. Un charme certain, paisible, doux, presque partout, et de la mélancolie :

Ma vie reste sans promesse,
Que vient-il? Je ne sais pas.
Mon existence s'affaisse
Et descend de tout son poids.

Ombres chinoises, c'est, je crois, le livre d'un début. Presque toujours, et de son aveu, le jeune poète s'en est tenu à des dessins rapides et légers. Les enfants claires dont il a connu les jeux apparaissent en leurs mines jolies et courtoises; il n'a point pénétré leurs cœurs. Elles se montrent comme passent les clairs de lune. Les joies sont passagères; les douleurs ne sont pas même indiquées. Frottis rapides, je le répète, alertes et charmants, exercices et préludes. Je souhaite que le poète Pierre Chabert ne tarde pas trop à donner la preuve qu'il peut ne pas s'en tenir à ces essais, à ces croquis.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jean Martet : *Les Joueurs de boule,* Albin Michel. — Robert Vivier : *Délivrez-nous du mal,* Grasset. — César Fauxbras : *Viande à brûler* (*Journal d'un chômeur*), Flammarion. — Robert de Saint-Jean : *Le feu sacré,* Gallimard. — Pierre Frondaie : *Le lieutenant de Gibraltar,* Plon. — Geneviève Fauconnier : *Les étangs de la Double,* Stock. — Francis La Tour : *La flamme évanouie,* H.-G. Peyre.

Paganisme immortel, es-tu mort? On le dit.
Mais Pan tout bas s'en moque, et la sirène en rit.

Ces vers de Joseph Delorme, M. Jean Martet semble les avoir fait siens depuis qu'il a découvert, dans ses romans du moins, avec la beauté méditerranéenne, la raison latine, ou gréco-latine. Après nous avoir révélé dans *Les cousins de Vaison* la subsistance d'un culte très ancien, en Provence, dans un coin de la terre bénie des dieux, voilà qu'il nous montre aujourd'hui, en chair et en os, un de ces dieux, dans **Les joueurs de boule.** D'où vient Julien, le héros de ce récit? Quels sont ses parents? Nul ne le sait, et il paraît certain qu'il ne le sait pas lui-même. Mais, des rochers de Mazurgues — un petit port de pêche près de Toulon, où il nous apparaît tout soudain — il plonge dans la mer comme un rayon de soleil, pour nager comme un dauphin. Sur sa flûte aux sept tuyaux inégaux, reliés par de la cire, il parle aux cigales, et il joue de telle manière aux boules qu'il éclipse les meilleurs « tireurs » et « pointeurs » de Mazurgues. Il fait mieux : il rend l'usage de ses jambes à un paralytique et la vie à une noyée... Hélas! cette noyée est une jeune fille « à la page », positive, quoique un peu loufoque, et qui a rayé le mot *merveilleux* de son vocabulaire... Elle laisse tomber « froidement », comme elle dit, le malheureux descendant des fils du ciel et des filles de la terre, qui a eu la faiblesse de l'aimer, fiancée qu'elle est à un industriel riche et diplômé... Elle peint, cependant, à la façon d'un Van Gogh exaspéré et d'on ne sait quel Japonais « idiot de génie »; mais il lui suffit de brosser un portrait de Julien, c'est-à-dire de faire une larve ou un asticot de ce « type formidable » qui « sonne vert », pour être satisfaite. Le dieu l'a amusée un instant, voilà tout. C'est ainsi. Elle ne refoule pas. Et puis, le dieu... Tout de même... Vous vous rendez compte?... On est de son

temps ou on ne l'est pas. Et quand son père essaye de lui dessiller les yeux, notre jeune fille éprouve de sérieuses inquiétudes pour la raison de l'excellent homme. Julien s'en ira donc. Il se dispersera, plutôt, aux quatre coins de l'horizon, car les habitants de Mazurgues l'ont vu, pour la dernière fois, l'un ici, l'autre là... Mais il est certain que son domaine habituel est la mer. Vous vous rappelez la fable de ce pêcheur béotien qui fut changé en dieu marin? Julien, c'est Glaucus. Il était redevenu lui-même, et se souvenait à peine d'avoir été dieu : le voilà, de nouveau métamorphosé... Zeus soit loué! Il coule encore du fluide divin dans les veines de certains mortels, en dépit des sots et des snobs. Il en coule, surtout, là-bas, au-dessous de Lyon, la sombre porte des ténèbres septentrionales... Comme M. Martet aime le Midi, et comme il a raison de l'aimer! Cet amour communique à son art — ici, enveloppé de nonchalance bavarde — une bonne humeur, et à son esprit une sagesse qui nous débarbouillent si j'ose dire, de bien des folies et des maussaderies.

M. Robert Vivier remet en honneur dans **Délivrez-nous du mal** la « vie romancée », qui fit fureur voilà quelque années. Point de genre plus faux, généralement parlant, si ce n'est « l'histoire romancée » qui jouit, à sa place, aujourd'hui, de la faveur du public et de MM. les éditeurs et directeurs de journaux et de revues, lesquels ne veulent plus entendre parler, en revanche, du roman historique. Ils ont bien tort, à mon sens. Maints chefs-d'œuvre illustrèrent, en effet, le récit qui s'inspire des événements de la vie des peuples, comme me le rappelait dernièrement M. Octave Aubry — de *La chanson de Roland à Salammbô,* pour ne point dépasser le XIX[e] siècle. Mais, en romançant, dans *Délivrez-nous du mal,* l'histoire d'Antoine le guérisseur, M. Vivier avait pour excuse que la biographie de son personnage tient de la légende, et que cette biographie se réduit à peu près à rien, si on n'en reconstitue pas l'*atmosphère.* On sait peu de chose, en effet, si ce n'est oralement, de la vie de cet ouvrier mineur des environs de Liége qui se découvrit par hasard, comme le Julien de M. Martet, le don de guérir, et finit sanctifié de son vivant. Antoine, et c'est bien ainsi que l'a vu et évoqué M. Vivier, est le représentant de la foi populaire ou le

type même d'une humanité simple, aux yeux de laquelle la religion apparaît comme un vase privé de son essence si elle ne se manifeste pas extérieurement par des miracles. L'antoinisme, en deux mots, n'est qu'un mélange fortuit de spiritisme et de *christian science* auquel sont venus s'ajouter quelques éléments gnostiques. La symbolique chrétienne ou plutôt l'imagerie biblique n'en est point absente, mais tout cela ne fait guère que quelque chose d'assez enfantin ou de très primaire. Aussi, l'intérêt du livre de M. Vivier n'est-il pas dans l'exposition de la métaphysique d'Antoine (qu'on me passe le mot, qui dépasse singulièrement la puissance intellectuelle du bonhomme) mais dans la peinture des vertus qu'il incarne — ou qui se sont réincarnées en lui car il croyait, à la reviviscence de l'homme... Ces vertus : bonté, sagesse (dans la naïveté), courage, bonne humeur, sont les vertus même des braves gens, parmi lesquels Antoine développa son pouvoir de guérir. L'idée du mal tourmentait cet être prédestiné, et du mal physique, en particulier. Ce qu'il y a de remarquable dans le récit un peu long et monotone de M. Vivier, c'est cela : le rendu — à la façon des peintres flamands — du rayonnement de ce cœur lumineux dans l'ombre misérable de la douleur qui l'enveloppe de toutes parts. Aucune fausse note. La réalité même, la plus humble, la plus émouvante.

Le roman de M. César Fauxbras, **Viande à brûler,** n'est pas révolutionnaire, comme on pourrait le croire, mais misanthropique. Et c'est bien par là qu'il me touche. Certes, les choses vont mal. Mettons que la société soit mal faite : M. Fauxbras serait aveugle s'il ne s'en avisait pas. Mais c'est à leur lâcheté et à leur égoïsme qu'il convient que les hommes s'en prennent de la misère dont ils souffrent. Il semble pourtant que des vertus naissent aux malheureux, comme les locataires de l'hôtel pour chômeurs où nous introduit M. Fauxbras. Entre les déchus, une sympathie se crée qu'engendre la solidarité, cette force active qui dut, nécessairement, se trouver à l'origine de tous les groupements humains. Ce que le personnalisme étroit des peuples ayant atteint un trop haut degré de civilisation (toute matérielle, bien entendu) a détruit, l'infortune le reconstitue. Autour du ménage Voulaz et

de leur charmante fillette Guigitte, l'ancien expert comptable Thevenin — qui tient son journal — le licencié ès-lettres Jojo, Chouard, l'ex-médecin marron, Jeannette la prostituée, etc... composent un groupe animé des plus généreuses ou des plus charitables vertus chrétiennes. Fiction? Point. Je crois au pouvoir bienfaisant de l'épreuve, et que de souffrir incline ou prédispose au sacrifice. M. Fauxbras ne brûle pas, d'ailleurs, les ridicules ni les vices petits et grands de ses personnages à la flamme purificatrice de la douleur... Et, d'abord, leur lâcheté demeure entière, si leur égoïsme s'effrite : instinct de conservation. Rappelons-nous la morale de la *Mort et le bûcheron*... M. Fauxbras est amer, cela s'explique : il y a cent à parier qu'il a peint ses pauvres types d'après nature. Mais il enveloppe de gouaille son indignation. Il ironise lugubrement. « Viande à brûler »? Celle des chômeurs, bien entendu. Cela simplifierait les choses, et rappelle la *Modeste proposition* de Swift : faire de la chair à pâté avec les petits enfants irlandais... Ce qui nuit un peu au récit de M. Fauxbras, ce qui le rendrait monotone sans la verve qui s'y trouve prodiguée et qui rappelle celle de Jules Vallès, c'est qu'il se compose d'une suite de portraits, de petites biographies, pour mieux dire. Mais M. Fauxbras était condamné par son sujet même à adopter ce genre de composition. Son ton est vrai, et je le loue d'employer juste ce qu'il faut d'argot pour créer « l'atmosphère » sans se croire obligé pour cela de mal écrire.

Le Feu sacré, le premier roman de M. Robert de Saint-Jean, critique émérite, est une œuvre substantielle, et dont la première partie, surtout, m'a paru remarquable. Un adolescent, René s'y débat, dans sa famille, contre des influences déprimantes. Mme Esbly, sa mère, est une obsédée, qui ne peut se consoler de la mort de son fils aîné, tué à la guerre, et dont elle fait un héros. En vérité, c'était un être assez médiocre; et René ne se dégagera que par un pénible effort, de l'ombre étouffante de sa mémoire. Il lui faudra prendre conscience du peu qu'était le pauvre garçon, le prendre en pitié, l'aimer, enfin, après l'avoir jalousé... Le symbolisme du roman de M. de Saint-Jean est trop volontaire ou trop forcé, à mon gré, trop intellectuel... Mais une vive sensibilité s'y décèle; et un sens

épique du pittoresque (pêche nocturne, feu d'artifice) s'y affirme avec vigueur. M. de Saint-Jean a tendance à laisser le moraliste percer sous l'observateur des âmes et des mœurs, et à couler les remarques de celui-ci en maximes ou en préceptes : « Il existe aussi une jalousie de la haine ». — « Les sournois ont leurs bons moments qui nous trompent sur eux plus que le reste ». Il sait, néanmoins, faire vivre ses personnages en les cernant de traits expressifs; avec un humour qui rappelle à la fois celui de Dickens et celui de Proust (voir le docteur Boâtre, notamment). Sa peinture du monde provincial est excellente. Enfin, il a exprimé, avec les nuances les plus fines le caractère complexe de son adolescent, chaste et sensuel, farouche et généreux, et dont la sincérité s'enveloppe de sournoiserie.

Il y a, en même temps qu'un grand technicien du roman, un poète en M. Pierre Frondaie, a écrit le Dr Mardrus. Je le crois, et que ce poète ne laisse pas de faire des niches au technicien... Il met dans ses roues des fleurs précieuses avec leurs tiges et leurs racines compliquées. Ah! qu'il y a d'images dans **Le lieutenant de Gibraltar,** le dernier roman de M. Frondaie, et que ces images insultent avec superbe à la logique! Le roman marche, étant fait de prose, dirait M. Paul Valéry; et la poésie danse. Ses pas, chez M. Frondaie, soulèvent une poussière de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais il nous semble les voir avec des yeux de daltonien... Et *Le lieutenant de Gibraltar* est un roman fort intéressant, captivant. Il nous conte l'histoire du sacrifice qu'impose à son adorante maîtresse un jeune lord et lieutenant britannique appartenant à l'Intelligence Service. Cyril Rochester, ce gentleman, se conduit comme un goujat, en l'occurrence, par patriotisme! Mais si l'Angleterre a Gibraltar (le roman de M. Frondaie se passe en Espagne) si l'Angleterre garde, contre vents et marées, ce rocher hérissé de canons qui bloque l'entrée de la mer latine, c'est parce que les Cyril savent, le moment venu, immoler l'amour au devoir. C'est aussi... Mais cela c'est une autre histoire, et je n'ai pas à faire de politique dans ces pages. Il me suffira de dire encore, pour donner une idée plus complète du roman de M. Frondaie, que Cyril a pour compagnon et... complice un certain Tambour de basque

qui est une création fort amusante et fort pittoresque, parce que d'un caractère rigoureusement anglais. Enfin, M. Frondaie connaît la femme, et il a prêté à sa petite héroïne une figure passionnée, d'une charmante délicatesse. Il lui offre, sous les traits d'un Français, comme il nous est agréable de nous voir incarnés, le consolateur qu'elle mérite. On espère que, par l'amitié, elle retrouvera l'amour, qui est son climat.

Avec son nouveau récit **Les étangs de la Double,** Mme Geneviève Fauconnier nous prouve qu'elle n'est pas une romancière, comme j'en avais fait la remarque, en 1933, quand le Prix Fémina lui fut attribué. Elle a des dons de poète, en revanche, et l'on aimera, dans sa nouvelle œuvre, les odeurs et les couleurs de la forêt, de la lande où son héroïne, Edmée Sambre, développe une douloureuse obsession... Un crime a été commis, jadis, sous le second Empire, aux confins de la Saintonge et du Périgord : crime affreux, le décervellement d'un nouveau-né... Edmée en a par hasard découvert la narration dans de vieux papiers. Elle s'accable de ce crime, en vertu de l'hérédité, et parce qu'elle a le goût du remords... On l'a dit : le monde se divise en gens qui croient et en gens qui ne croient pas à la faute originelle. Edmée n'a pas besoin de remonter à Adam pour découvrir le signe de la fatalité. Demi-sourde, elle est prédisposée par là à se replier sur elle-même et à se créer un monde à part sinon imaginaire. Mais ce qui nous retient, et nous émeut dans *Les étangs de la Double,* ce n'est pas tant ce cas d'auto-suggestion que la suggestion, tout court, de la nature évoquée.

Ce sont les lettres et le journal d'une jeune fille, suicidée selon les uns, morte accidentellement selon les autres, que nous donne pour ses débuts de romancier M. Francis La Tour; et cela, qui s'appelle **La flamme évanouie,** a valeur de document. Une individualité, il est vrai, s'exprime dans les lettres qu'adresse à Jean la trop confiante Madeleine, tendre petite âme qui s'est laissé tout de suite prendre au charme brillant de ce jeune écrivain, enivré de lui-même et de sa gloire naissante. Madeleine vit en province; lui, joue, à Paris, les Rastignac, et songe plus à la conquête du monde, qu'à cette conquête qui se réfugiera bientôt hors du monde, et qui n'a été dans sa vie ambitieuse qu'un incident... Histoire

banale, dira-t-on. Ce qui ne l'est pas, c'est la sensibilité et l'ardeur intellectuelle qui s'expriment dans les écrits de la fière et, à la fois, humble jeune fille dont M. La Tour a surpris le secret.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Bolivar, trois actes de M. Supervielle, à la Comédie-Française. — *Le Cid*, cinq actes de Corneille, au Théâtre du Vieux-Colombier.

On pourrait soutenir sans paradoxe que c'est le destin du théâtre d'être historique. Du moins son destin primitif. Les tragédies qui rapportent les aventures des Atrides ou bien celles d'Œdipe peuvent en effet passer pour telles. Elles enseignaient à leurs spectateurs les phases d'événements qui se noyaient déjà dans l'ombre légendaire, et elles les aidaient à survivre dans la mémoire nationale. Car le théâtre ne se souciait alors que d'être national. En sorte que l'on pourrait prétendre que, lorsque nos classiques se mirent à l'école des poètes antiques et qu'ils traitèrent après eux les thèmes que ceux-ci avaient élus, ils trahirent l'esprit de leurs maîtres, ou prouvèrent du moins qu'ils n'avaient pas compris leur leçon. En effet, pour se conformer à l'exemple de ces modèles, il aurait fallu qu'ils tirassent leurs thèmes de l'histoire française. Mais il y avait moins loin de nos origines à notre dix-septième siècle que de l'histoire de Troie au siècle d'Homère; les faits n'avaient pas encore eu le temps de se dissoudre dans la légende, ni par conséquent de devenir une matière éminemment poétique qui exerçât son prestige sur tous les esprits qui la contempleraient.

Le drame historique cessa fort tôt d'être drame national pour n'être plus que peinture du passé. Surtout il se proposa d'étudier l'âme humaine en choisissant pour le faire des êtres particulièrement exemplaires que l'histoire mît dans une lumière exceptionnelle, soit qu'ils fussent des rois ou des princes, soit qu'ils appartinssent à la catégorie de ceux qui ont le redoutable privilège de vivre dans la familiarité des grands. Cinna, puis Britannicus, sont les incontestables chefs-d'œuvre du drame historique ainsi défini.

A l'opposé de cet art sublime, il en est un autre dont les

productions font quelquefois voir de l'agrément. Il se propose uniquement de tirer de l'histoire des drames d'intrigue et de situation en ne se souciant pour ainsi dire pas des mouvements d'âme et de cœur qui motivent de si violentes actions. Les drames d'Alexandre Dumas sont les modèles de ce genre et, par une rencontre singulière, ce sont eux qui mirent l'histoire de France en action et qui la parcourent à grands traits pour y chercher la source de leur inspiration et leurs thèmes, sans crainte de la vider de tout contenu humain.

Entre ces deux extrêmes, le théâtre historique prend tellement d'apparences que l'on parviendrait difficilement à les dénombrer. Il y a en effet l'histoire vue par les comparses, ou par les personnages de second plan; il y a les anecdotes qui foisonnent alentour des grands événements et qui en prennent la couleur, la lumière et le ton. Il y a les inventions romanesques que l'on essaie de faire rentrer dans le cadre des faits; il y a toute la série qui tend à prouver que les plus grandes catastrophes n'ont pour origine que des incidents de minime importance, et il y a toute une autre série qui essaie de remonter le cours de l'histoire et de mettre obstacle à l'accomplissement des faits les plus célèbres. C'est dans les ouvrages de cette catégorie que Napoléon meurt par malechance à l'instant même où on va le tirer de Sainte-Hélène, que l'on compte jusqu'au bout sauver Jeanne d'Arc au bûcher et que l'on prétend empêcher la guerre de Troie d'avoir lieu.

Sans rechercher à ajouter d'autres types à cette liste que je ne me soucie pas de rendre complète, je vais indiquer maintenant quel est celui où se rattache la pièce dont je m'occupe ici, le **Bolivar** de M. Supervielle. Il semble d'invention relativement nouvelle. On cherche à y retracer le tableau, panoramique en quelque sorte, d'une vie entière. L'intérêt dramatique réside dans le développement d'une existence et non point dans la description d'un épisode qui se compose et se présente romanesquement. On montre par exemple la vie de Jeanne d'Arc en la faisant commencer à Domrémy, sous l'arbre des fées, et en la menant jusqu'à Rouen. C'est ce que fit Joseph Fabre en 1890. Je crois bien

que c'est sa Jeanne d'Arc qui servit de prétexte à une exhibition de Sarah Bernhardt. Une très belle affiche d'Eugène Grasset en conserve le souvenir. J'ai vu ce spectacle un peu plus tard sur la scène de l'Odéon. Mme Segond-Weber figurait Jeanne avec une inoubliable beauté.

C'est de la même manière que l'on a vu découper pour la scène la vie de Napoléon depuis l'école de Brienne jusqu'à Sainte-Hélène, sans oublier Austerlitz, le Sacre ni Moscou. Et l'on employait parfois, en de telles entreprises, différents comédiens pour figurer le même personnage, dont les effets de l'âge variaient l'apparence au cours des ans.

Un certain nombre de Vies de Jésus, mises à la scène, rapportent, elles aussi, les événements d'une existence. Sa trame seule fait le sujet d'un drame entier, et l'on ne cherche pas à tirer d'un de ses épisodes la matière d'un ouvrage plus raisonnablement composé. Mais, j'y songe, les Vies de Jésus que l'on met en scène de la sorte comptent d'illustres ancêtres dans les mystères du XV[e] siècle, et les représentations qui furent données l'an dernier sur le parvis Notre-Dame ont remis dans la mémoire de quiconque celui d'Arnoul Greban. Puisque les vies découpées de Jeanne d'Arc et de Napoléon sont de la même sorte que les découpages de la Vie de Jésus, on pourrait peut-être les qualifier mystères, elles aussi; et ceci fait, il sera bien facile de dire que le *Bolivar* de Supervielle en est un autre.

Du mystère il a la simplicité volontaire, que d'aucuns ne manquent pas de tenir pour de la naïveté; il en a encore le caractère plus éducatif peut-être qu'exemplaire. Il est en effet assez difficile de nous parler de Bolivar autrement que pour nous instruire sur son compte, et le spectateur moyen qui tient ce personnage célèbre pour l'éponyme d'une station de métro du dix-neuvième arrondissement, ainsi que d'une belle rue proche des Buttes Chaumont, doute si c'est un sculpteur comme Mathurin Moreau ou un philosophe suisse comme Secrétan, ses voisins de plan de Paris. Il aura désormais une idée de son activité et de l'influence qu'au début du XIX[e] siècle il exerça sur le sort des Républiques Sud-Américaines. Il saura qu'il y eut de l'amour dans l'existence de ce personnage qui devint dictateur par passion de la liberté,

et il reconnaîtra que ce fut en effet un dictateur à ce qu'il eut son duc d'Enghien, ou tout au moins quelqu'un qui lui ressemblât.

Il gardera le souvenir, en outre, d'un spectacle brillant et coloré, plein de pittoresque et d'animation et sur lequel, comme un vent du sud, se répand un souffle poétique.

§

Est-ce absolument quitter la Comédie-Française que de s'occuper de la représentation du **Cid,** organisée au théâtre du Vieux-Colombier par M. René Rocher? Evidemment non, car on ne peut guère voir un spectacle classique sans le mettre immédiatement en comparaison tacite avec ce qu'il est ou ce qu'il serait aux Français. Il est donc presque obligatoire de traiter ces manifestations en établissant un parallèle entre ce que l'on vient de voir et ce qu'on se souvient d'avoir vu rue Richelieu. C'est une entreprise que je n'ai pas le loisir de mener à son terme en fin de chronique. Je conserve une remarquable impression du *Cid* joué la dernière fois que je le vis par Mme Ventura et par Vidalin. On sait de quelle qualité et de quelle couleur M. Rocher sait douer tout ce dont il s'occupe. J'aurai certainement l'occasion de revenir sur le *Cid* qu'il fit interpréter par Mme Berendt et par M. Rollan, puisque aussi bien nous sommes dans l'année du troisième centenaire de ce chef-d'œuvre, et qu'on ne manquera pas de le revoir au cours de cette saison.

PIERRE LIÈVRE.

LITTERATURE DRAMATIQUE

Henri Mazel : Théâtre (Tomes II et III), Mercure de France.

En ajoutant deux volumes à celui antérieurement paru, M. **Henri Mazel,** par les cinq drames qu'ils contiennent, a complété la publication de son œuvre dramatique. *Le Khalife de Carthage* et *L'hérésiarque,* qui occupent le tome II, illustrent somptueusement le pouvoir maléfique de la femme. On l'y voit ambitionner la domination suprême. Mais elle n'y peut atteindre que par la servitude de l'homme. Régner, elle ne le peut que par lui, avec lui et seulement quand elle l'a dépouillé

de toute énergie morale ou spirituelle. Qu'il soit homme d'action et conducteur de peuple comme l'est Omar Khalife de Carthage ou mystique contemplatif comme Victorin le moine de *L'hérésiarque,* si la beauté de la femme éveille en lui le goût de l'amour sensuel sa défaite est certaine. Tout se ligue pour l'abattre : la beauté dont la splendeur éblouit; le mensonge qui prend apparence de vérité; le meurtre qui se fait acte de justice; l'hérésie qui s'institue dogme intangible cependant que la jalousie et l'orgueil lui donnent la force indispensable à tout le mal qu'elle exige pour atteindre son but. Et cela qu'il ait affaire avec la fille de l'empereur de Byzance, l'admirable Eudoxie, venue à Carthage pour y épouser le fils du Khalife, ou à la reine de Burgondie, Astéria, déposée et excommuniée pour ses crimes par le Souverain Pontife. Toujours il est vaincu par les mêmes artifices, subtils et sûrs, d'une duplicité qui lui laisse l'illusion perfide de la victoire. Les péripéties de cet abaissement de l'homme se reniant lui-même composent la matière de ces drames dont le sens philosophique se poursuit en chacun d'eux et s'y développe avec logique, l'emportant sur la richesse verbale et l'étendue de l'érudition. Ainsi les deux ouvrages se présentent comme les volets d'un diptyque, illustration littéraire d'une même métaphysique. Le khalife Omar, le moine Victorin, deux états de conscience, symboles aussi de deux civilisations, dont l'une, l'orientale, toute de ferveur passive avec sa mystique voluptueuse et ses splendeurs matérielles, fait de l'Homme le maître despotique de ses semblables, le chef rigoureux et cruel dans sa justice même, cependant que la chrétienne, par son ascétisme, sa quête ardente du monde spirituel, l'émouvante grandeur de son humilité apostolique, fait de ce même Homme le serviteur et le frère de ceux qu'il a mission de conduire à la possession de la Vérité. La Femme par les mêmes artifices les détourne de leur destin sans en modifier le sens apparent. Elle inspire, elle n'agit point sinon par le don d'elle-même. Elle est l'ineffable ennemie, symbolique incarnation de la Matière aux merveilleux sortilèges. Ses moyens : l'amour et la mort. Et par eux elle lutte âprement pour assurer sa domination. Elle se donne à Omar pour user à son gré du pouvoir que lui ont rendu ses sujets à son retour

des lieux saints. Elle triomphe alors parce que son ambition n'atteint point au domaine spirituel. Mais elle entraîne dans sa défaite et dans la mort celui qu'elle dresse contre la plus haute autorité spirituelle du monde, cet humble Victorin qu'elle éblouit de sa beauté et charme par ses mensonges. C'est par charité qu'il veut lui rendre son trône et c'est au nom des plus pures et des plus hautes vérités dogmatiques qu'il lutte contre le souverain Pontife. Ainsi firent les Albigeois. Rome triomphe comme il convient au détenteur des vérités essentielles de notre civilisation. La Femme dépossédée de ses pouvcirs maléfiques au nom de l'Esprit ne demeure que sentiment et beauté. Car le débat n'est pas clos. Les dénouements de ces hautaines et nobles tragédies où s'affrontent des moments de la pensée humaine n'en résolvent point les inquiétudes. Où trouver la force de résister à la tentation de la femme, et, maître de soi-même, d'assurer sans faiblesse son obéissance à l'Idéal que l'on veut servir?

Dans cet Idéal lui-même, ainsi qu'en témoigne *Archytas de Métaponte,* le premier des trois drames composant le dernier volume du théâtre de M. Mazel.

La femme n'y paraît point sous les espèces pernicieuses d'une tentatrice sûre de son pouvoir. Théano est fille de Pythagore. La sagesse l'habite et avec elle la sérénité de l'être parfait. Belle elle l'est comme le sont Eudoxie et Astoria, mais rien de maléfique n'en émane. Et l'amour ne la trouble que lorsqu'elle aperçoit, sur la grève où il gît, le corps inerte d'Archytas, rejeté par le flot après le naufrage du navire l'emportant loin de Métaponte. Une plèbe ingrate et stupide l'avait exilé de la cité qu'il voulait sauver du destin ignominieux et tragique la menaçant. La sagesse lumineuse qu'elle tient de son père épure l'amour en Théano, le dépouille de ce qu'il pourrait contenir de trouble sensualité ou posséder de charme pervers. Et, pour Archytas qu'elle conduit à Pythagore, la jeune fille est la femme idéale, toute de sagesse ardente et de paisible abnégation avec qui il est appelé à composer le couple parfait, si conforme à la pensée pythagorienne que le père de Théano ne peut que le bénir en le consacrant aux dieux.

Le destin de ces amants unis dans la sagesse et par la sa-

gesse ne saurait être que celui du plus ineffable bonheur.

Mais il y a les hommes, la multitude des hommes dont l'ignorance hait la sagesse et veut la mort du sage; de pauvres hommes qu'il faut néanmoins aimer sans rien demander de leur amour. Idéal sublime auquel l'amour de Théano a rallié Archytas et qui comporte jusqu'au sacrifice de la vie pour sauver mieux qu'une ville dont la plèbe est en révolte : une civilisation que les barbarent menacent d'anéantissement. Cette mort, acceptée avec une émouvante simplicité par Pythagore, Archytas va la subir dans l'ignominie du supplice, comme il adviendra plus tard pour Socrate, pour le Christ qu'il préfigure en quelque sorte. Mais il n'apporte aucune révélation comme ce dernier. Ainsi que Socrate, il obéit aux ordres de la sagesse pythagorienne, pour l'amour du dieu unique, pour que le soleil de la Grèce se lève et que les Barbares regardent toujours vers l'Orient. Et par son obéissance à l'Idéal, obéissance qui est le devoir suprême, Archytas conquiert la gloire éternelle; avec lui, par lui, vivra dans la mémoire des hommes celle qu'il aime, Théano, sa divine sagesse.

Noble dénouement philosophique du plus parfait caractère humaniste et qui fait d'*Archytas de Métaponte* et des deux drames qui le précèdent une vaste fresque poétique, aux riches couleurs et d'un beau dessin tragique, illustrant l'évolution de l'humanité parmi les éternels conflits de la matière et de l'esprit, de l'amour et de la sagesse.

L'époque et le lieu de l'action changent avec : Les *Amazones* et : *Avant l'âge d'or,* les deux derniers drames qui, pour renouveler les péripéties et les couleurs du conflit, en reculent l'action dans le temps et l'espace.

Parmi les vastes steppes de la plaine sarmate, au pied du Caucase, les Amazones vivent à l'écart des hommes. Peuplades indépendantes et farouches, elles ne reconnaissent que le seul pouvoir de leur reine : l'énergique et cruelle Thomyris. Leur plus vive ambition est de posséder le trésor que leurs ennemis masculins tiennent des dieux et elles ont assez de vaillance guerrière pour espérer le conquérir. Mais leur royaume ne saurait durer qui ignore l'idéal et la sagesse des hommes. Un unique témoignage, tout d'amour et

de sacrifice, suffit à ruiner le pouvoir maléfique de Thomyris et à rétablir l'ordre naturel qu'elle prétendait renverser à jamais.

Dans cette même rubrique, nous avons eu l'occasion de parler avec abondance de : *Avant l'âge d'or.* Ce drame évoque avec des moyens épiques l'avènement de l'Homme de notre Civilisation occidentale, que l'on nous présente comme le successeur légitime des divinités de l'Olympe et dont Archytas, citoyen de Métaponte ou Mithra, esclave mâle parmi les Amazones, sont de nobles préfigurations.

L'œuvre dramatique de M. Mazel témoigne donc tout entière d'une haute ambition littéraire au service de laquelle il a mis un profond et sûr humanisme, une riche imagination qui sait enfermer une entité métaphysique dans une forme brillante propre à nous la rendre sensible et métamorphoser en péripéties le déploiement logique d'un corps de doctrine. Drames de lecture attachante au lyrisme chaud et coloré, mais convenant plus au livre qu'à la scène où s'évaporerait une part importante de leur séduction, celle qu'ils tiennent de la nature même de leur origine toute spéculative. L'historien des Lettres françaises ne peut que les situer auprès des drames d'un Van Lerberghe, d'un Maeterlinck, d'un Edouard Dujardin, par exemple, s'il veut rassembler tous les témoignages nécessaires pour établir ce que fut au théâtre cette école symboliste dont l'œuvre dramatique de M. Mazel porte les marques caractéristiques.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jacques Benoit : *Le Testicule*, organe élaborateur de l'hormone sexuelle mâle; *L'Ovaire*, organe élaborateur des hormones sexuelles femelles; les Hormones sexuelles chez les Intersexués; Actualités scientifiques, Hermann. — P. Cristol : *Précis de Chimie biologique médicale*, Masson. — L. Lison: *Histochimie animale*, méthodes et problèmes; Collection des Actualités biologiques, Gauthier-Villars.

C'est maintenant un fait bien établi que les glandes sexuelles élaborent des hormones, qui déterminent les caractères sexuels secondaires, morphologiques, physiologiques et même psychiques. En faisant agir la folliculine, ou hormone femelle, sur l'œuf d'Oiseau, on est même arrivé, comme je

l'ai indiqué ici (1er février), à changer le sexe initial; il semble maintenant que l'effet ne soit pas durable, et que le mâle transformé en femelle redevient finalement mâle; mais ceci peut s'expliquer.

En effet, une théorie très ingénieuse de la sexualité est la suivante. Tout individu serait porteur de deux facteurs, mâle (M) et femelle (F); le sexe résulterait de la dominance de l'un de ces facteurs; et l'équilibre sexuel pourrait se déplacer dans un sens ou dans l'autre : soit *dans le sens femelle,* transformant les mâles en femelles, et conférant aux individus originairement femelles une féminité plus accentuée; soit *dans le sens mâle,* transformant femelles en mâles, et mâles en « surmâles ». Mais, dans un équilibre, le déplacement dans un sens tend à être suivi d'un déplacement dans le sens contraire : un mâle transformé en femelle et redevenant mâle se conçoit donc fort bien.

La question des hormones sexuelles vient de donner lieu à une bonne mise au point; **le Testicule** et **l'Ovaire,** par Jacques Benoit, dont les recherches personnelles sont fort appréciées.

Les hormones ne sont pas produites par les cellules sexuelles mêmes, mais par les cellules interstitielles intercalées entre les tubes séminifères, voire les follicules ovariens. On peut détruire les cellules sexuelles par divers procédés (irradiation par les rayons X, ligature du canal déférent...), les caractères sexuels n'en persistent pas moins.

Un fait très curieux est celui de la *bisexualité hormonique :* le testicule produirait, en plus de l'hormone mâle, un peu de l'hormone femelle; et dans l'urine de femme enceinte, on trouve, outre les folliculines, un principe masculinisant. Le cas de la crête de la Poule est significatif : son développement est inférieur à celui qu'il atteint chez le Coq, mais il est nettement supérieur à celui qu'il présente chez le Chapon ou chez la Chaponne; la crête de la Poule est donc réellement conditionnée par une hormone masculinisante émanant de l'ovaire. Tout ceci s'accorde fort bien avec la théorie de la sexualité indiquée plus haut : deux facteurs, M et F, dont l'un domine l'autre.

Dans un livre récent, *Maladies des femmes enceintes,* le

Dr Henri Vignes, retrace un tableau saisissant des perturbations du métabolisme chimique au cours de la grossesse : le foie et le rein présentent une suractivité considérable; les glandes à sécrétion interne déversent à profusion dans le sang des hormones, folliculines et prolans (hormones de l'hypophyse); une glande endocrine transitoire apparaît : le placenta. Au début, le placenta est « agressif » : il secrète des diastases qui attaquent les tissus maternels; ses éléments pénètrent plus ou moins profondément dans les parois de l'utérus et envahissent même le sang; mais, bientôt, tout cet orage s'apaise. Toutefois des types morbides assez polymorphes peuvent s'accentuer, et avoir dans la suite de longues répercutions au sein de l'organisme maternel et celui de l'enfant.

§

L'étude des manifestations de la gestation chez la Femme et chez les Mammifères offre cet intérêt de bien montrer qu'il n'y a pas de limites tranchées entre la Biologie normale et la Pathologie; la grossesse se présente somme toute comme un déséquilibre organique, comme une maladie, parfois mortelle.

Ceci m'amène à signaler le **Précis de Chimie biologique médicale,** de P. Cristol, livre conçu dans un excellent esprit. La Chimie biologique n'est pas une chimie distincte de celles qu'on a l'habitude de désigner sous les noms de Chimie minérale et de Chimie organique. On rejette maintenant l'idée de force vitale; on a reproduit par synthèse, non seulement de nombreux constituants et substances actives des plantes et animaux (hormones entre autres), mais encore on a réalisé par centaines de mille des composés inexistants chez les êtres vivants. D'autre part :

> Il n'y a pas de chimie physiologique et il n'y a pas de chimie pathologique; il n'y a qu'une chimie physio-pathologique, les réactions de la maladie éclairant souvent les mécanismes chimiques normaux.

Les physiologistes, les médecins se sont plaints souvent de l'insuffisance de la plupart des traités écrits par les chimistes de profession; le Précis de Cristol répond à leurs desiderata; il sera consulté avec profit. On y trouve, entre autres, un

chapitre bien documenté sur les relations entre le Cholestérol, les acides biliaires et les hormones sexuelles. Les « défenses organiques » y sont présentées sous leurs multiples aspects; le résultat de leur intervention est bon ou mauvais suivant les circonstances.

L'évolution des sucres dans l'organisme, leurs mutations, ont une importance considérable. Les sucres peuvent donner lieu, soit à des sortes de bases organiques, telles que la glucosamine, soit à des acides, tels que l'acide glycuronique. Or, cet acide, non mentionné dans maints livres classiques, a un rôle considérable en Physio-pathologie. Le foie en fabrique, et à son niveau l'acide glycuronique se « conjugue » à une foule de poisons introduits dans l'organisme ou fabriqués par lui, pour donner des corps qui sont facilement entraînés par le torrent circulatoire et éliminés par le rein. Des médicaments, comme le chloral, le phénol, la résorcine, le thymol, le menthol,... apparaissent dans les urines sous forme de conjugués glycuroniques. Faut-il voir, dans la conjugaison des médicaments avec l'acide glycuronique, une manifestation de ce pouvoir mystérieux que Grasset appelait le « pouvoir antixénique »? S'agit-il d'un acte « vital »? Non, tout s'explique par la Chimie. On avait comparé l'acide glycuronique à un « gendarme qui conduit le malfaiteur hors de la frontière », c'est-à-dire dans l'urine; mais il la passe lui aussi. L'auteur ajoute : « il faudrait des cadres de gendarmerie excessivement forts si l'on perdait un gendarme par malfaiteur ». S'il y avait intervention d'une « force vitale », il y aurait sans doute moins de gaspillage.

Les protides, qui sont les constituants essentiels de la matière vivante, résultent de l'association d'une vingtaine de corps relativement simples et bien définis, les amino-acides. On réalise déjà quelques étapes de la synthèse des protides; ce sont les polypeptides; un tripeptide (3 amino-acides), le glutathion, joue un rôle considérable dans les phénomènes d'oxydation-réduction; l'insuline, hormone qui règle la consommation des sucres par les cellules est formée de sept amino-acides. Réussira-t-on un jour la synthèse de la matière vivante?

Pour l'instant, on a réussi celle de quelques vitamines,

agents dont on a cependant mis en doute jusqu'à l'existence. A noter que les tissus cancéreux sont riches en une vitamine spéciale, voisine d'un pigment, le carotène.

§

Les infiniments petits minéraux jouent également un rôle très important dans les activités vitales. La recherche de ces infiniments petits chimiques dans les tissus est très difficile. Aussi les spécialistes doivent-ils être reconnaissants à M. Lison, de l'Université de Bruxelles, d'avoir exposé, d'une façon parfaite, les méthodes et problèmes de l'**Histochimie animale.** Certes il y a une limite de sensibilité d'une réaction chimique : c'est « la plus petite quantité d'une substance que la réaction est capable de déceler »; elle s'évalue en microgrammes (γ) valant un millième de milligramme; pour le fer, la limite théorique serait 0,002 γ. On considérait l'analyse spectrale comme une méthode fort sensible; or, la réaction histo-chimique du fer l'est environ 50.000 fois plus. Mais souvent les métaux réussissent à se *dissimuler* en entrant dans des combinaisons particulières. Dire que la *dissimulation* contamine jusqu'aux corps chimiques élémentaires!

GEORGES BOHN.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Yvon Lapaquellerie: *Lacenaire,* Emile-Paul, édit.

Soucieux de dégager la vérité de la légende, M. Yvon Lapaquellerie n'a consulté pour son enquête que des documents authentiques, c'est-à-dire les écrits de Lacenaire et ses propos, tenus à l'audience ou rapportés par des témoins dignes de foi. Est-ce à dire que l'image qu'il nous dresse de son héros, si vraisemblable soit-elle, n'appelle pas quelques retouches? On sent bien que Lacenaire joue au cynique dans ses confessions et qu'il y pose pour la galerie. Et ses derniers entretiens à la Conciergerie avec un journaliste du *Figaro,* M. Victor Cochinat, qui nous les a transmis, ne sont pas exempts de réticences. A toute question embarrassante qui lui était posée, Lacenaire se contentait de répondre : « C'est mon secret! » Avait-il donc un secret? C'est le point,

qu'après avoir, moi aussi, consulté les mêmes documents, je vais tenter d'élucider.

Lacenaire, né en 1800, à Francheville, près de Lyon, de parents fortunés, avait fait ses études. Il montrait du goût pour les Lettres. A dix-sept ans, il avait composé une pièce en vers et trois actes, consacrée à la gloire de Botzaris, le héros de l'indépendance grecque. Une première question, ici, se pose. Comment un homme, doué du sentiment poétique, ce qui implique quelque sensibilité, en est-il arrivé à commettre crimes sur crimes sans remords? C'est, explique-t-il lui-même, qu'il avait été révolté par le spectacle d'un monde où régnait l'injustice. Il disait :

A la vertu si mon cœur eût pu croire
N'en doutez pas, j'eusse été vertueux!

Ah! le bon billet! La vérité est que Lacenaire, dès son jeune âge, avait manifesté de mauvais instincts, une nature méchante et sournoise. Il s'était fait renvoyer, pour indiscipline, du collège de Saint-Chamond, du petit séminaire d'Aix et du lycée de Lyon, de sorte qu'il avait dû terminer ses études au collège de Chambéry. Ses diplômes obtenus, ses parents l'avaient placé chez un avoué, puis chez un notaire, puis dans une maison de banque. Il ne pouvait rester nulle part. Son dernier patron l'accusait, à tort, paraît-il, de lui avoir détourné une somme de dix francs. Son père, qu'il avait volé à maintes reprises, mis au courant, avait répondu : « Il en est bien capable! » Et voilà la première injustice dont il se plaint et qui l'aurait transformé d'agneau en bête féroce, mais il était né bête féroce, et la preuve en est que son père, alors que tous deux passaient à Lyon, un jour d'exécution, lui avait dit en lui montrant la guillotine : « Si tu ne changes pas, voilà comme tu finiras! »

Oui, Lacenaire, bien qu'il en prétende, était un criminel-né, et ce qui l'a perdu, c'est son incommensurable vanité. Il se voulait « unique en son genre ». Il était venu à Paris pour y conquérir la célébrité. N'ayant pu s'y imposer comme poète, il résolut de s'y imposer comme scélérat. Entre temps il avait déjà commis bien des méfaits. A Lyon, il avait jeté dans la Saône, après l'avoir dévalisé, un passant attardé. Il y avait

négocié pour dix mille francs de fausses traites, que son père avait remboursées. Réfugié en Italie, il avait, à Vérone, assassiné un camarade, instruit de son passé, et dont il craignait les révélations. Il n'avait pas été inquiété pour ces deux assassinats et peut-être en avait-il commis d'autres, qu'il n'a jamais dévoilés; car, brouillé avec sa famille il ne vivait que d'expédients et de coups de main, mais tout cela restait enveloppé d'ombre. Or, il voulait préoccuper l'opinion et c'est alors qu'il rêve de la violenter, en opérant au grand jour comme chef de bande. Où trouver les lieutenants dignes de lui, sinon dans les prisons? Pour se faire arrêter, il vole ostensiblement un cabriolet. Condamné à un an de détention, il subit sa peine à la prison de Poissy. Il faut croire que la vie des détenus y était plus libre que celle d'aujourd'hui, puisqu'il leur était permis de se réunir et de tenir entre eux de longs conciliabules, mais Lacenaire prétend n'y avoir trouvé que des « poules mouillées », à l'exception d'un seul détenu, un jeune ouvrier menuisier, qui n'avait pas encore vingt ans et qui répondait au doux nom d'Avril, bien peu sortable à sa condition de bandit. « *Celui-là,* disait plus tard Lacenaire, après l'avoir éprouvé, était un tigre. Encore n'attaquait-il que par derrière. Une fois à l'œuvre il allait assez bien, mais il fallait une peine infinie pour le mener jusque-là. »

C'est avec son assistance que le 14 décembre 1834, il assassine, dans leur logement de la rue Saint-Martin, la veuve Chardon et son fils, parce qu'il leur supposait quelques économies. Il n'y trouve que cinq cents francs, vite dépensés en godaille et en beuveries.

Or, le fils Chardon avait été le co-détenu de Lacenaire à Poissy. Il était bien imprévu de voir ce prétendu réformateur d'une société qu'il jugeait haïssable, choisir ses victimes parmi les malchanceux et les réprouvés, comme si leur disparition pouvait rien changer à l'ordre de choses établi. Il eût été logique, de sa part, de s'attaquer aux vrais responsables, à ceux qui détiennent, ici-bas, les leviers de commande, aux mauvais bergers. Et il s'en prend à de pauvres diables, à d'inoffensifs passants, qu'il attaque et dévalise la nuit, à des ménages d'ouvriers qu'il cambriole, à de pai-

sibles couples d'amants, surpris dans l'ombre en mauvaise posture, auxquels il extorque de l'argent, en se donnant comme agent des mœurs, sans réfléchir qu'il contribuait ainsi à maintenir l'iniquité sociale.

Une autre question qui se pose incidemment est de savoir pourquoi, chargé de tant de méfaits, Lacenaire avait si longtemps joui de l'impunité.

C'est que la police était alors fort désarmée. La brigade de la Sûreté ne se composait que de vingt-six inspecteurs, dont quatre étaient commis aux écritures. C'était plus qu'insuffisant, d'autant plus qu'à cette époque troublée, les préfets de police tombaient les uns sur les autres, et que l'unité de direction de leurs services avait fort à en souffrir. Durant que Lacenaire opérait à Paris, où il fait deux séjours, de 1829 à 1835, huit préfets de police se sont succédé. N'oublions pas que le Paris d'alors, bien différent de celui d'aujourd'hui, malgré les embellissements qu'y avaient apportés, comme dit M. Lapaquellerie, « deux siècles de philosophie et de raison », dégageait encore, avec ses quartiers sordides, un relent de moyen âge, et que la sécurité des rues, mal éclairées la nuit par de maigres quinquets à huile, y laissait aussi fort à désirer que leur propreté. N'oublions pas, surtout, que Paris comptait alors vingt-huit mille forçats libérés, plus de trois mille tenanciers de mauvais lieux, plus de six mille vagabonds et gens sans aveu, deux mille filles publiques, inscrites sur les contrôles de la Préfecture, sans compter les insoumises, dont le nombre grossissait chaque jour, et qu'il n'y avait pour maintenir tout ce monde en respect que deux cent cinquante sergents de ville.

M. Mangin, le dernier préfet de police de Charles X, effrayé des désordres qu'entretenait dans la Cité cette population turbulente, avait bien essayé d'y remédier en édictant deux ordonnances concernant, l'une, la surveillance des filles publiques, et l'autre, le classement des forçats et des repris de justice libérés; mais, sitôt ces deux ordonnances promulguées, la Presse d'opposition jeta les hauts cris, feignant d'y voir une atteinte à la liberté individuelle, ce qui acheva de surexciter les esprits et de les pousser à la guerre civile. Les chefs de l'insurrection étaient évidemment des hommes

de haute conscience et de haute moralité, mais leur action eût été moins foudroyante s'ils n'avaient reçu le concours de tant de gens tarés, n'ayant rien à perdre et tout à gagner à un changement de régime (1).

Et depuis la chute de M. Mangin, c'est-à-dire depuis 1830 jusqu'en 1836, date à laquelle le préfet de police Delessert réorganisa le service de Sûreté, Paris demeura, pour ainsi dire, livré presque sans défense aux malfaiteurs. L'impunité dont a bénéficié Lacenaire s'explique donc dans une certaine mesure. Il se croyait si fort à l'abri des poursuites que, quinze jours après l'assassinat des Chardon, il tente d'assassiner un garçon de recettes qu'il avait attiré, pour s'emparer de sa sacoche, dans un local, loué à cet effet, rue Montorgueil. Sa tentative échoue. Il n'en réussit pas moins de nouveau à brûler la politesse aux agents, en s'esquivant parmi la foule attirée par les cris de sa victime. Il n'aurait pas été davantage soupçonné s'il n'avait commis l'imprudence (Avril étant alors détenu pour avoir essayé d'arracher des mains des agents une fille qu'ils arrêtaient) de s'adresser à un complice d'occasion, un galvaudeux, nommé François, qui, arrêté le lendemain pour un autre délit, crut se valoir l'indulgence de la police en le dénonçant, non pour l'affaire du garçon de recettes, où il était lui-même compromis, mais pour l'affaire Chardon où il n'était pour rien. Encore cette dénonciation risquait-elle de demeurer sans effet, car François ne connaissait Lacenaire, qui changeait aussi fréquemment de nom que de domicile, que sous le nom de Gaillard. Seulement, François avait indiqué Avril comme le complice de Gaillard dans l'affaire Chardon. Et le détenu Avril interpellé, tout en protestant de son innocence, dévoila, pour se venger de François, l'affaire du garçon de recettes, dont il

(1) Un témoin oculaire, M. Horace Raisson, nous dit que les filles publiques et leurs souteneurs déployèrent le plus d'irascibilité et d'énergie au cours des Trois Glorieuses. Et la preuve qu'ils s'estimaient les vrais triomphateurs, c'est que, le 29 au soir, sitôt la victoire décidée, quinze cents belligérants se rendirent à la Préfecture de Police pour y exiger, au nom de la Patrie, qu'ils se vantaient d'avoir sauvée, la mise en liberté immédiate des filles publiques qui y étaient détenues, en vertu de l'ordonnance de M. Mangin, ce qui leur fut accordé aussitôt. Voilà une considération sur les événements de Juillet, omise à dessein par les historiens, qui pourra servir d'argument à ceux qui, comme M. Léon Daudet, qualifient de « stupide » le XIXe siècle.

avait eu vent, de sorte que, de fil en aiguille, M. Canler, inspecteur principal de la brigade de Sûreté, put s'édifier sur le compte du faux Gaillard et découvrir sa véritable identité. Lacenaire, d'ailleurs, avait déjà pris le large et avait chance d'échapper aux recherches, s'il ne s'était fait pincer à Beaune en cherchant à négocier une fausse traite. Ramené à Paris, il renonce à se défendre. Il ne lui coûtait plus de faire des aveux puisque, avec la sienne, il voulait faire, par représailles, tomber la tête de ses dénonciateurs. Il ne put obtenir celle de François, condamné aux travaux forcés, mais il obtint celle d'Avril. Tous deux furent guillotinés le même jour (19 janvier 1836) après s'être réconciliés.

Les crimes de Lacenaire ne lui avaient guère profité. Du moins, s'était-il acquis par eux et, plus encore, par son attitude plastronnante en cour d'assises, dont il semblait diriger les débats, la célébrité qu'il avait en vain recherchée jusque-là.

Ce qui l'a perdu — je le répète — c'est son incommensurable vanité, cette vanité qui exigeait, même en prison, de ses co-détenus, d'être appelé *Monsieur* et qui lui fit, à la Conciergerie, reprendre avec humeur le Directeur qui l'avait tutoyé. C'est aussi sa cupidité et sa soif de jouissances. Il se condamnait lui-même en écrivant :

> J'ai saisi mon poignard et j'ai dit : Moi, de l'or!
> De l'or avec du sang! de l'or! et puis des femmes
> Qu'on achète et qu'on paie avec cet or sanglant,
> Des femmes et du vin!...

Voilà tout son secret.

Pourquoi faites-vous profession d'athéisme, lui demandait M. Cochinat, puisque je lis ce vers dans votre poème la Sylphide :

> Vierge immortelle, attends-moi dans les cieux.

« C'est mon secret » avait répondu Lacenaire. Il évitait ainsi l'aveu que son poème n'était qu'un jeu d'imitation. Il n'était pas poète dans l'âme. Il rimaillait avec facilité et ne manquait pas d'esprit comme chansonnier, mais soyons sûrs que, chaque fois qu'il parlait de son secret, c'est qu'il avait à ménager sa vanité d'auteur ou de bandit. Il nous

la baille belle encore quand il nous dit, pour s'excuser de ses crimes, qu'il y avait été poussé par l'injustice. Il suivait naturellement sa destinée, dont il avait pris révélation le jour où il assista par hasard à Lyon, avec son père, à une exécution capitale :

> Dès ce moment, écrit-il dans ses mémoires, un lien invisible exista entre moi et l'affreuse machine. J'y pensais souvent sans pouvoir m'en rendre compte. Je finis par m'habituer tellement à cette idée que je ne me figurais pas pouvoir mourir autrement. Que de fois j'ai été guillotiné en rêve! Aussi ce supplice n'aura-t-il pas, pour moi, le charme de la nouveauté!

Il était, dès sa naissance, prédestiné à la guillotine, mot qu'il n'osa jamais prononcer de son vivant. On naît bandit. On ne le devient pas.

ERNEST RAYNAUD.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Sir James G. Frazer : *The Fear of the Dead in Primitive Religion, Lectures of the William Wyse Foundation at Cambridge*, London, Macmillan, 2 vol. 8°.

On nous a enseigné jadis, et beaucoup de gens répètent, que c'est la crainte qui a fait les dieux. Cette théorie générale du *timor fecit deos* a même été appliquée au culte des saints et c'est par elle qu'on explique la spécialisation de la plupart d'entre eux, comme celle de saint Antoine contre le *mal des ardents* (peste bubonique et gangrène), de sainte Barbe contre la foudre, de sainte Agathe contre les ulcérations des seins. Bref tous les saints non pas seulement catholiques, mais aussi musulmans, hindous, etc., tous les génies, démons, djinns, etc., à spécialité chthonique, céleste ou thérapeutique seraient la manifestation de la crainte éprouvée par les humains devant la foudre, les cataclysmes, la maladie, la douleur, la mort.

La théorie a été appliquée aussi pour expliquer de véritables divinités, avec un culte organisé; et il est de fait que le Muramura des Australiens, qui représente le ciel brûlant et la foudre, ou Jahvé, dont les caractères primitifs sont ceux d'un dieu céleste violent, méchant et vindicatif, correspondent à la théorie; alors que les divinités grecques pourtant ne sont

pas uniquement terrifiantes. Les études comparatives sont assez avancées maintenant pour qu'on ne regarde plus la crainte que comme l'un seulement des facteurs de création des divinités et qu'on ne fasse plus du « cruel dieu des Juifs » le prototype de tous les autres. J'insiste sur ceci parce qu'à chaque instant, dans la conversation ou dans les livres, on rencontre la formule du *timor fecit deos,* comme si des phénomènes aussi complexes que les diverses magies-religions pouvaient avoir pris leur origine dans un seul sentiment auquel les autres, de dévotion et d'amour, ne se seraient surajoutés qu'à des périodes relativement récentes de l'humanité. Une preuve nouvelle de la coexistence des divers sentiments de tout ordre chez les peuples les plus primitifs connus vient d'être fournie par l'étude de sir James G. Frazer sur **La Crainte des Morts dans la Religion primitive.**

La méthode d'étude est celle qu'on lui connaît par ses ouvrages antérieurs, dite méthode comparative, qu'on nomme aussi méthode de Tylor bien que, comme je ne cesse de le répéter, elle ait pris naissance en France au XVIII[e] siècle et se soit manifestée pour la première fois avec ampleur et systématisation consciente dans les trois volumes de Démeunier sur les *Mœurs et Usages*. Cette méthode a l'avantage d'étaler sur un même plan tous les phénomènes d'une même catégorie et de faire distinguer ce qui est généralement humain de ce qui est uniquement local, ou épisodique, ou aberrant. Depuis quelques années on a simplifié les exposés en dressant des tableaux statistiques et des diagrammes, de manière à définir des pourcentages qu'on peut ensuite comparer à ceux que fournissent d'autres phénomènes sociaux. On peut supposer que Frazer dressera plus tard lui-même des tableaux de ce genre, les deux volumes parus n'étant considérés par l'auteur que comme des exposés préparatoires.

Que la crainte des morts ait réagi sur diverses institutions sociales était connu en termes généraux. Mais, dit l'auteur, « c'est pourtant un côté de la pensée primitive qui n'a pas jusqu'ici attiré l'attention qu'il mérite, car on ne saurait douter que la crainte des morts a été une source essentielle de la religion primitive ». Elle est évidemment fondée sur

la croyance sinon à l'immortalité, du moins à l'existence d'une âme séparée et à la survie de cette âme. Or cette double croyance paraît bien universelle dans l'humanité primitive; elle subsiste chez les peuples de civilisation archaïque et classique, n'étant niée que par quelques minorités plus évoluées, et fait encore de nos jours la base même des croyances populaires du christianisme, de l'Islam, etc. Ce qui a disparu, c'est la crainte des morts, bien que nos rites funéraires officiels contiennent des souvenirs d'une sorte d'expulsion des morts vers leur séjour extra-terrestre et sont en tout cas des rites d'agrégation à ce monde d'outre-tombe.

Mais dans les civilisations primitives, comme Frazer le montre avec de nombreux exemples à l'appui, la mort n'apparaît que comme une sorte d'autre vie, qui peut se continuer aux lieux mêmes où le défunt a vécu; il conserve un intérêt dans les affaires de ce monde, et selon qu'on s'est conduit à son égard d'une manière ou d'une autre, il persécute ou protège les survivants. Tour à tour, sur la base d'exemples typiques, Frazer montre comment, dans une population ou une autre, sinon chez toutes, ni sur la terre entière, les vivants comptent sur les morts pour faire bonne pèche ou bonne chasse, pour avoir de bonnes récoltes et éviter les sécheresses prolongées, pour être vainqueurs à la guerre. Beaucoup de peuples attribuent aux morts les maladies de toute sorte, les épidémies, les tremblements de terre, etc.

En fait, après lecture de ces descriptions, on constate que ces « sauvages » sont d'une logique parfaite du moment qu'on accepte le postulat de l'existence et de la survie de l'âme. Ils sont logiques aussi en considérant que l'homme seul serait plutôt bon et vivrait heureux, et que les malheurs et les désastres doivent nécessairement venir d'autre part, non pas de lui-même, de ses sentiments, de ses volitions, ni de ses actes. Mais si la cause des malheurs de toute sorte est étrangère au monde des humains vivants, ceux-ci doivent se défendre. D'où l'invention de ce que l'on appelle couramment des superstitions, ou des procédés magiques, ou des prières religieuses, et que je nommerai tout simplement une *technique*, sans préjuger de la véracité des opinions sur lesquelles elle se fonde. Mettez-vous vous-mêmes dans l'état

d'esprit voulu et vous constaterez que la résistance aux activités des morts peut se faire de deux manières, puisqu'ils sont supposés animés des mêmes sentiments que les vivants : par la propitiation et par la coercition.

La première série de procédés a été analysée par Frazer au moyen de quelques exemples caractérisés, dans son tome premier : il s'agit, par des offrandes, par des cérémonies diverses, par des prières et des humiliations, de se concilier ces êtres insaisissables, vindicatifs, et dont le nombre croît sans cesse. Le deuxième procédé, auquel est consacré le second volume, consiste dans l'emploi soit de la force, soit de la fraude. La force ne saurait dans ce cas être matérielle; elle a un caractère magique direct soit sous forme de rites agis, soit sous forme de rites oraux comme les imprécations, les oraisons comminatoires. Puisque les morts sont comme les vivants, on peut leur faire peur de la même manière qu'on inhibe l'activité des vivants. En somme, les faits cités par Frazer ne fournissent pas de catégories magiques qu'on ne connaisse par ailleurs sans relation avec les morts.

Plus singuliers sont les procédés employés pour tromper les défunts et leur faire croire que vraiment ils n'existent plus, que les affaires de ce monde ne les intéressent pas. Dans le détail, on élève par exemple une barricade sur leur chemin, ou bien on leur oppose une barrière d'eau ou de feu; on lie fortement leur cadavre (momies), ou on le mutile; on détruit leurs biens, de sorte qu'ils n'ont plus qu'à chercher fortune ailleurs; une fois expatriés, ils cessent d'être dangereux pour leur famille ou leur village, et tout au moins vont se joindre aux milliards d'anonymes sans corps qui errent dans l'univers. Les vivants, selon les lieux et les peuples, ont manifesté dans ces diverses techniques de protection une grande ingéniosité; Frazer a tout à fait raison de considérer que l'étude de toutes ces pratiques est d'une grande importance pour l'évaluation de la vie sociale primitive. La crainte des morts, dont nous avons perdu l'habitude, doit évidemment teinter d'une étrange manière l'activité des vivants, tout comme, si on veut, la terreur du péché originel.

Le problème est seulement : dans quelle mesure cette

crainte a-t-elle été, ou est-elle encore, chez les primitifs, vraiment universelle? C'est l'inconvénient de la méthode de Frazer, que de prendre de droite et de gauche des faits caractérisés, sans qu'on puisse savoir si l'extrapolation est valable. J'ai eu recours de mon côté à diverses monographies ethnographiques récentes, très détaillées; et tout en y retrouvant la crainte des morts, je n'ai pas constaté qu'elle joue dans la vie sociale globale un rôle aussi important que le fait supposer une monographie comparative, uniquement consacrée à ce sujet. Ce type d'études détruit, si je puis dire, la perspective vraie, pour mettre au premier plan et grossir le phénomène qu'on a d'abord isolé pour le soumettre à l'étude.

Tant que le caractère absolument universel de cette crainte des morts, et des techniques de protection qu'elle entraîne, ne sera pas exactement établi, il me paraît difficile de dire que toutes deux aient agi en tant que facteurs de constitution des religions primitives. Elles en sont tout au plus une application à des cas particuliers, mais non pas l'un de leurs germes.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Col. Vauthier : *La doctrine de guerre du général Douhet;* Berger-Levrault. — G. Alléhaut : *Etre prêts;* Berger-Levrault. — X. de Courville : *Le général Jomini;* Berger-Levrault. — Leproux : *Le général Dupont;* Berger-Levrault. — Général Camon : *Quand et comment Napoléon a conçu son système de bataille;* Berger-Levrault.

Pour la première fois, les théories du général italien Douhet nous sont présentées avec toute la clarté désirable par le colonel Vauthier, dans son ouvrage **La Doctrine de guerre du Général Douhet.** Ces théories, comme nous allons le voir, se réduisent à quelques propositions essentielles, qu'il fallait dégager de ses nombreux écrits, en plus de sa *Guerre de l'Air,* disséminés un peu partout, car l'apôtre de la guerre aérienne a été surtout un brillant polémiste. Le colonel Vauthier y a pleinement réussi, en ajoutant de nombreux commentaires et en présentant, aussi objectivement que possible, les arguments des contradicteurs.

Voici ces théories, dans leur extrême simplicité. « Je dis, écrit Douhet, que le champ décisif est le domaine aérien. »

Plus loin, il appuie : « Je pose en principe que le domaine décisif sera le domaine aérien. » Puis, empruntant le jargon du tacticien, il ajoute : « Pour vaincre, il faut faire masse sur le point décisif. » D'autre part, il n'admet pas comme probable la bataille aérienne. Les armées de l'air ne doivent pas se rechercher. Elles se déroberont l'une à l'autre pour poursuivre chacune ses véritables objectifs, les arrières de l'ennemi. Telles sont les prémisses de la doctrine. Elles ne reposent sur aucune base expérimentale. A cela, Douhet répond : « Attendre les enseignements de l'expérience peut être mortel. » Il s'agit donc d'un acte de foi, d'une conviction acquise, libre ou intéressée, mais de rien autre.

De ces prémisses découlent les conséquences suivantes : toutes dépenses consenties pour l'armée terrestre ou les forces maritimes ne peuvent être faites qu'au détriment de l'armée aérienne. Mais comme on ne peut pas réduire à zéro ces forces qu'il juge inutiles, sans passer par une période de transition, il admet que les armées de terre et de mer devront garder une attitude purement défensive, pendant que l'armée aérienne en un tournemain ira cueillir les fruits d'une victoire définitive et payante. Telle est la doctrine. Elle peut tenir en quelques lignes. M. le colonel Vauthier lui a consacré cependant un gros volume, dont il faut le louer, en réunissant les objections qui se sont élevées contre elle. Nous y renvoyons le lecteur. Nous n'ajouterons, pour notre compte, que les remarques suivantes.

Comment une armée aérienne pourra-t-elle procurer une victoire « payante », puisque, par définition, elle ne laissera que des ruines? Ajoutons que la France a vu, pendant la dernière guerre, dix de nos départements rester quatre ans au pouvoir de l'ennemi, avec de grandes cités, d'innombrables villages, la plupart de nos industries-clefs, de nos charbonnages, privation qui équivalait à leur destruction complète, et cependant ces pertes immenses n'ont eu aucune influence ni sur la durée ni sur l'issue de la guerre. Ne doit-on pas craindre, au contraire, que les destructions, les massacres de victimes innocentes, sur les arrières de l'adversaire, aient pour premier effet une explosion de haine, exaltant les forces morales de la nation et de son armée? Et

logiquement, ce sera celle qui aura été le moins diminuée, au bénéfice des théories du général Douhet, qui remportera le succès. En réalité, nous sommes ici en pleine mystique. A quelques années de distance, la mystique de l'aviation a remplacé la mystique de l'offensive de 1914, avec le même aveuglement, en ne faisant pas entrer en ligne de compte les réactions de l'ennemi. M. Jacques Bainville a défini Douhet « une imagination italienne, qui lui représentait une suite de rôles grandioses à jouer ». Ajoutons qu'après une vogue éphémère, ses théories ont subi une éclipse, même dans son pays, dont le ciel merveilleux est particulièrement favorable aux entreprises aériennes. On y est revenu à l'aviation de coopération.

Aujourd'hui, notre G. E. M. aéronautique a fait siennes les théories du général Douhet. Il consent bien quelques concessions en faveur de la coopération; mais ce sont là clauses de style. Il laisse voir son impatience et sa volonté obstinée d'absorber toute l'activité militaire du pays. Il y a là un véritable danger (1).

Les ouvrages sur l'aviation se multiplient. Presque tous sont rédigés dans un style de publicité-réclame. On nous excusera de ne pas les nommer. Sans doute, les idées qui y sont exposées ne sont-elles pas prises en considération, en raison de leur insuffisance technique, parmi les aviateurs sérieux. Elles trouvent malheureusement dans un public, dont la crédibilité est illimitée, une clientèle nombreuse. La possibilité de s'élever dans les airs et de franchir les espaces, qui est sans doute une magnifique découverte, a déterminé chez l'homme moyen l'illusion de voir se renouveler dans le domaine aérien toutes les formes d'activité de la vie moderne.

§

L'étude de M. le général Alléhaut, **Etre prêts**, est l'exposé des solutions qui nous permettraient de parer aux entreprises de l'adversaire que l'on devine. Il se divise en deux parties : Forces aériennes, Forces terrestres. L'auteur dénie à l'armée de l'air la toute-puissance dont elle se prévaut gratuitement.

(1) Voir son manifeste-doctrine dans la *Revue du Ministère de l'Air* (août et septembre 1935).

Il lui fait cependant de larges concessions. Les Forces terrestres, de leur côté, n'ont plus qu'une voie à suivre : la guerre de mouvement. La motorisation lui en fait une obligation essentielle. La vitesse est devenue le facteur le plus important. La guerre doit donc prendre un caractère d'activité jusqu'ici inconnu. Voilà, en apparence, au moins, des idées très saines. Malheureusement, à l'heure actuelle, l'ordre de bataille de l'armée française est inscrit sur le terrain, suivant la ligne Maginot, élevée à coups de milliards par les partisans de la guerre strictement défensive. Ainsi, en un petit nombre d'années, notre organisation militaire se heurte à deux termes contradictoires : armée motorisée, ligne de fortification continue. On serait tenté d'en conclure un manque de suite dans les idées des militaires. Il est plus conforme à la réalité, croyons-nous, d'attribuer ces fluctuations à l'influence prépondérante de nos industries de guerre, en présence de la nécessité d'alimenter leur activité. Aux militaires, la tâche de concilier les contraires. C'est à quoi le général Alléhaut s'applique. Nous ne le suivrons pas dans ses développements, malgré l'intérêt qu'ils présentent. Rappelons simplement que Vauban, le grand fortificateur, disait que les fortifications étaient faites pour être masquées, puis tournées. Voilà l'emploi de l'armée motorisée.

Donnons notre approbation à l'auteur pour signaler ce qu'il appelle des « armes de luxe » (p. 85). Est-il assuré de les avoir toutes nommées?

§

Il est toujours profitable, au point de confusion où nous en sommes aujourd'hui, de revenir à l'époque où l'art militaire ne menaçait pas de devenir une expression purement académique. M. Xavier de Courville, arrière-petit-fils du **Général Jomini**, vient de consacrer à son aïeul une étude qui peut soutenir la comparaison avec celle de Sainte-Beuve, au moins par l'abondance et la qualité de l'information. Nous ne retiendrons de cette étude que la conclusion, qui la résume tout entière : « Ce n'est pas le moindre mérite de Jomini d'avoir voulu, par l'intelligence, maintenir la guerre au-dessus d'une lutte meurtrière. » Elle peut donner à réfléchir à ceux

qui ne craignent pas aujourd'hui de rechercher les moyens de la rendre plus cruelle sous l'hypocrite et vain prétexte de la rendre plus courte.

Après le lieutenant-colonel Titeux, qui, dès 1902, avait entrepris la réhabilitation du signataire de la capitulation de Baylen, M. Leproux, dans son ouvrage, **Le Général Dupont,** reprend la thèse de la réhabilitation en l'appuyant sur une nombreuse documentation. Pour expliquer le ressentiment de Napoléon, il invoque, ce qui n'avait pas été fait avant lui, le fait suivant. L'enquête, conduite par le duc de Rovigo, après l'affaire d'Espagne, avait abouti à la découverte de pièces établissant que Dupont, sous le Directoire, alors chef du Dépôt de la Guerre, avait fait surveiller Bonaparte pendant la Campagne d'Italie.

M. le général Camon nous donne un nouvel ouvrage, **Quand et comment Napoléon a conçu son système de bataille.** C'est le douzième qu'il écrit sur la guerre napoléonienne. On est tenté de croire, en présence de cette fécondité, qu'il recommence toujours le même ouvrage. C'est une erreur.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue Universelle : Jacques Bainville adolescent; M. J. H. Rosny aîné célébré par M. Léon Daudet. — *La Revue de Paris :* M. André Thérive à Verdun en 1916. — *France-Japon :* « Symbole de la civilisation », poème japonais de revendication sociale. — *Naissances :* 1° *Essais;* 2° *Bulletin des Jeunesses littéraires.* — Mémento.

La Revue Universelle (1er mars) rend un bel hommage à son fondateur Jacques Bainville, par la plume des collaborateurs, des admirateurs, des amis de l'éminent écrivain. Ils sont unanimes à témoigner de sa droiture et des dons précieux qu'en sa carrière bien remplie et trop courte, il sut développer en les employant. Nous le voyons à l'âge de l'adolescence et peint par lui-même, grâce au choix que M. Georges Grappe, son condisciple à Henri IV, a fait dans ses souvenirs. Ceci est extrait d'une lettre d'août 1896 où « Bainville faisait alors un retour sur l'année scolaire qui s'achevait » :

Cette année, finie avec la joie du bachot conquis, ne te laisse-t-elle pas de regrets? Je crois que, pour moi, elle comptera parmi

les meilleures de ma vie. J'ai ressenti en plein ce que notre cher M. Lanson appelle « l'étourdissement des premières connaissances ». Car il est là sur ma table, en face la verdure, ce bon monsieur cher Lanson :

J'ai là l'Intermezzo de Heine,
La « Littérature » de Taine
Et lord Byron.
J'ai là Balzac, Hugo, Shakspeare,
Et lorsque ma tristesse empire,
J'ai là Scarron.

Quelques jours après, Bainville écrivait à M. Georges Grappe :

Ce serait une curieuse étude à faire que celle de l'esprit littéraire... Une personne qui a l'esprit littéraire est remarquable par ceci que toutes ses impressions lui rappellent aussitôt un livre, le héros d'un ouvrage quelconque, ou même un auteur. Là où un puritain anglais placerait un verset de la Bible, nous, c'est un exemple tiré d'un auteur favori. Je dis « nous ». Et c'est vrai. Tant de noms s'agitent dans ma tête : Fortinbras, prince norvégien, et M. Homais, pharmacien normand, Clytemnestre et Gervaise Coupeau, Shakespeare et Flaubert, Eschyle et Zola. Eh! mon Dieu! à tout prendre, c'est un beau titre que celui de *littéraire*. Renan le refusait : *Noli me tangere!* Taine cherche à l'éviter : même en faisant de la pure littérature, il prétend rester le philosophe-historien. Mais *littéraire* est le mot qui évolue. Il en viendra simplement à signifier *celui qui lit*. Et lire, c'est si bon! C'est vivre plusieurs fois. Pour moi, j'ai toujours regret à fermer un roman ou un poème sur la dernière page — c'est voir des amis mourir, des amis avec qui l'on était accoutumé à penser. Malheureux celui qui ne lit pas à moins qu'il ne pense! Oui, l'action est belle. Mais le geste n'est pas tout. Et le vide de l'esprit est un mystère qui m'a toujours intrigué : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. »

Dans ce même numéro, après avoir contribué à l'hommage rendu à Jacques Bainville, M. Léon Daudet publie deux pages magistrales sur notre cher et grand J.-H. Rosny aîné, à l'occasion du 80e anniversaire de naissance du magnifique, du fertile, du génial écrivain. Je ne puis me résoudre à ne pas reproduire in extenso, ici, l'article de M. Léon Daudet sur l'œuvre et sur l'homme. Cet article est un acte d'admiration, de justice et de généreuse protestation contre la méconnaissance de la supériorité authentique d'un romancier, d'un

philosophe, d'un savant qui est l'honneur de la Littérature française, — par la succession des gens, lettrés ou non, qu'on a vus et qu'on voit se succéder à la tête du ministère de l'Education nationale. Les plus hauts honneurs officiels auraient dû être décernés à J.-H. Rosny aîné, si l'un quelconque de ces gens-là avait assez d'intelligente humilité pour reconnaître une valeur exceptionnelle. Et si l'un quelconque de ces gens-là, dont le premier devoir est de s'informer et qui y manquent, avait un peu de cœur, la République permettrait à cet infatigable travailleur « blanchi sous le harnois » de ménager un peu ses forces, par l'octroi d'une pension nationale. On dilapide les deniers publics en missions inutiles données à la brigue. On ne trouve jamais un sou pour la récompense d'une carrière laborieuse, fertile, belle, comme la carrière d'un J.-H. Rosny aîné. Certes, le prix Nobel couronnerait opportunément notre admirable maître. Mais il serait moralement plus beau de voir la République française dorer les lauriers du noble octogénaire, de sorte à lui valoir le repos qu'il lui plairait de prendre!

M. Léon Daudet écrit donc :

Voici le jubilé de J.-H. Rosny aîné, qui vient « d'attraper » — comme disait Forain, — ses quatre-vingts ans. Si quelqu'un mérite le prix Nobel, c'est bien celui-là. D'âme plus noble, de travail plus acharné, d'indépendance plus complète, il n'y en a pas. Sa trace, dans l'histoire de nos Lettres, c'est la foulée de l'éléphant. Pour boire à la source du Vrai, il a brisé les obstacles de l'archéologie et de la jungle. C'est un grand homme, un homme universel.

Ce fut une heure mémorable dans les lettres, que l'apparition successive de *Nell Horn*, du *Bilatéral*, puis de *Xipehuz* et *Vamireh*. J'ai connu cela de près. Nous fûmes d'abord une centaine, puis un millier, puis trois et quatre milliers d'admirateurs de Rosny, qui le lisions, le relisions, pressentant en lui un écrivain sans limites, fondé sur le réel, mais s'échappant, avec des cris de goéland, dans les cieux minéralogiques de la grande ville et de sa banlieue. Le *Bilatéral* est demeuré un chef-d'œuvre. *Marc Fane* est aussi beau, aussi complet que le *Jude l'Obscur* de Thomas Hardy. Tous les romans de Wells sont éclipsés par ceux de Rosny, évocatoires et préhistoriques. L'œuvre, immense, de Rosny aîné domine, de 1885 à 1936, tout le domaine de la littérature pathétique et scientifique. Il s'agit ici d'un géant.

Ce géant littéraire est le plus affable et le plus modeste des hommes. Président, posé et tranquille, de l'Académie Goncourt, il nous met au courant des questions d'argent, vite et morosement franchies; puis il se lance dans quelques considérations, astronomiques, ou psychologiques, où son génie court comme un flambeau. Il doit descendre de Lucrèce; la « nature des choses » le possède. Nous l'écoutons avec respect et tendresse. Physiquement, il n'a pas beaucoup changé depuis que nous lancions, à Champrosay, le ballon à Edmond de Goncourt, et que nous décidions des prix de course avec Maurice Nicolle, Descaves et Jean Ajalbert.

A l'époque, on l'appelait le « Bilatéral », puis, pour abréger, « le Bi ». Quand il manquait un jeudi de Champrosay, les écrevisses semblaient moins bonnes et le gigot moins savoureux. Au dessert, il palpait nos crânes et triait les dolicocéphales. Georges Lecomte, Ajalbert, Pol Neveux se rappellent encore ces heures dorées et je disais à ma mère comme le petit garçon de Marc Fane : « Tu as le truc du bœuf à la mode. »

Aussi fécond que Balzac, Rosny aîné est cependant très différent de l'auteur de la *Comédie Humaine*. Balzac était surtout biologiste et qualitatif. Rosny est plutôt physicien et quantitatif. Balzac peignait des gens de la haute, des prêtres, des médecins, des chercheurs. Rosny peint des ouvriers, des artisans, des inventeurs, avec une grande pénétration. Son tout récent et superbe roman, *les Compagnons de l'Univers*, correspond à un tour particulier de son esprit, à sa fenêtre sur l'infini.

Un régime normal et qui aurait le respect des Lettres, parure de la nation, aurait octroyé à Rosny aîné, depuis dix ans déjà, une de ces retraites qui assurent l'existence matérielle et familiale, dans des conditions dignes de tant de talent, d'honneur et de vertu. Rosny a toujours été républicain et ne s'est jamais mêlé aux polémiques politiques. Le fait que les pouvoirs publics l'ignorent de cette façon est un scandale. C'est pourquoi je parlais du prix Nobel.

§

Sous ce titre : « Verdun, février 1916 », M. André Thérive publie dans **La Revue de Paris** (1er mars) ses souvenirs de guerre. A la distance de vingt années, si violentes qu'aient été les impressions du soldat, le critique compose avec le narrateur :

Vingt ans ont passé, tout juste, explique M. Thérive. Quatre lustres, ou, si l'on veut, une génération. En tout cas, assez de temps pour que l'histoire soit refroidie et que les convenances ni le res-

pect humain ne refoulent plus mes souvenirs. Ceux-ci me poursuivent encore, simplifiés, stylisés peut-être, mais parés des mêmes couleurs que les impressions immédiates. Je ne les crains plus. Ils peuvent instruire, édifier ou même divertir certaines personnes, ranimer la mémoire d'autres témoins. Par suite de circonstances bizarres, j'ai assisté au début de l'attaque sur Verdun avec l'œil d'un spectateur plutôt que d'un combattant. J'ai conscience d'avoir joué alors un rôle assez sot, passif et très inglorieux. Cet aveu ne fera pas, j'espère, récuser mon expérience ni surtout ma clairvoyance.

Nul ne songerait à une telle récusation. Le témoin de qualité, le caporal-fourrier qu'était M. Thérive a subi cette atmosphère « d'un cataclysme, d'un phénomène cosmique » qui faisait dire à quelqu'un près de lui : « c'est la fin du monde! » Aujourd'hui, il donne une apparence objective à son récit. C'est beaucoup plus émouvant qu'un emploi académique des grands mots.

En bas, le ravin dansait, les souches d'arbre sautaient de toutes parts. La pierraille volait avec les éclats, et la neige doucereuse tombait sur toute cette fureur...

On peut dire que dans cet anéantissement universel, l'inaction était plus fatigante que les initiatives ou les obéissances. Nul ne pensait plus à rien, ni pour attendre, ni pour désespérer. Les perceptions mêmes étaient si amorties que brusquement un obus creva notre talus, éclata au-dessus de l'extrémité gauche de l'abri, le dais s'éboula. Il n'y eut pas d'émotion. On se serra un peu plus; les gens seraient morts déjà sourds et déjà aveugles.

A un autre moment, les blessés qui erraient dans le bois se jetèrent parmi nous. L'un mourut au bout d'une demi-heure; je ne m'en aperçus qu'à la couverture qu'on lui jeta sur la face. Les mitrailleurs de la 4e section restaient allongés près de ce cadavre... Un autre, un sergent dévoré par la fièvre, délirait tout haut, avec l'accent de Boulogne-sur-Mer, sanglotait, implorait à boire. Il n'y avait ni brancardiers pour l'emporter, ni aucune notion d'un poste de secours. Ces incidents achevaient d'abattre les disponibles, déjà fort démoralisés. Cependant un héros se manifesta vers minuit : ce fut un armurier qui, mourant de faim, reconnut un cheval tué dans le ravin. Il se glissa dehors avec un couteau, tailla la bête, et revint en rampant, traînant un morceau de viande. On découpa des biftecks, qu'on fit flamber sur quelques bouts de bois. Quelques heures après un groupe d'inconnus se présenta à une

des entrées, et fut écrasé par un obus juste sur le seuil. Les corps bouchaient le couloir. Tout cela paraissait naturel, sans pathétique, sans intérêt. Aussi avoué-je que ces heures qu'on pourrait croire affreuses, passèrent comme dans un rêve.

Une section de mitrailleurs exécute l'ordre d'aller se mettre en batterie. Les malheureux ne font pas cent mètres au milieu de la rafale. M. André Thérive se rappelle :

Au bout d'un quart d'heure, les débris en revinrent; c'est-à-dire trois ou quatre hommes plus ou moins blessés, avec une pièce. Ils n'avaient pas fait cent mètres au milieu de la rafale.

Quelques autres arrivèrent aussi, des trois premières sections, haletants, échappés eux à la lisière du bois, et qui avaient passé entre les jambes des Allemands. Presque toute la C. M. B., à les croire, était déjà hors de combat. J'ai su plus tard qu'un de nos sergents, surpris au fond d'un trou par une vague ennemie, vit son adjudant se rendre avant lui, désarmé par un grand lascar. Ce dernier essaya de décharger le revolver qu'on lui tendait : il s'envoya deux balles dans le pied. Ils durent partir ensemble, clopinants, le vaincu soutenant le vainqueur.

§

France-Japon (janvier-février) publie ce poème de M. Tsurujiro Kubokawa, qui est caractéristique d'une poésie utilitaire. Ce document, lu au lendemain des assassinats de ministres par de jeunes et « très honorables » officiers impatients d'impérialisme guerrier, m'a semblé digne de mémoire :

SYMBOLE DE LA CIVILISATION

Que béni soit
Le développement des sciences.
Ecoute : on vient d'inventer pour nous, pauvres bougres,
Un repas très substantiel qui ne coûtera qu'un sou.
O symbole de la civilisation
O puissance de la science
Ce repas est composé de morue sèche et de hareng.
C'est pour remplir le ventre
Des affamés.
Est-ce bon
Ou n'est-ce pas bon?
— Oui, c'est bon.

— Non, ce n'est pas bon.
Que ce soit bon,
Que ce soit mauvais,
Si nous devions en manger tous les jours,
Celui qui aurait tort serait celui qui en aurait assez.
Mais, tout de même,
Serait-ce mal d'en avoir marre?

NAISSANCES :

1° **Essais** (5, rue Camille-Desmoulins, à Agen). Sous la direction de MM. Pierre Desgraupes et Jean-Louis Pujos, cette revue née en février et que leur compatriote M. Marcel Prévost présente au public, n'insérera que des œuvres ou des articles d'auteurs jeunes. L'un des premiers imprimés, M. Florentin Prunier, s'amuse à pasticher M. Paul Géraldy, M. Pierre Massartic chante, comme il sied, ses « Heures de doute »; M. Robert Pon « La brise douce », et M. Jean Lagarde « L'impossible bonheur ». Mlle Marie Lys n'est pas moins désespérée dans « La chasse à la Chimère ». Et pourtant une annonce, au dernier verso de la revue, promet « Beauté, Santé, Force, par la gymnastique des organes! »

2° **Bulletin des Jeunesses littéraires** (33, rue Aristide-Briand, à Ancenis). C'est l'organe d'un groupement qui a « la noble ambition d'entretenir et de sauvegarder le culte du Beau ». Dans ce but, il y a un Président : M. Jacques Pohier et des sections à Nantes, Angers, Saumur, Lille, etc. Ceci donnera un aperçu du programme de ces « Jeunesses »:

La littérature actuelle malgré les grands noms qui l'ont illustrée et qui l'illustrent toujours, fait trop souvent preuve d'un regrettable laisser-aller. La pureté de notre langue est ternie par un emploi abusif de mots étrangers, spécialement de mots anglais, qui mettent en péril son originalité. Nous voyons des orgueilleux se dénommer « poètes » qui dans leurs œuvres abandonnent toutes les règles fondamentales de la poésie. « Ni rime, ni rythme », telle est, dirait-on, leur devise... Notre Association se doit de réagir. Elle maintiendra au rang qui lui convient la vraie Littérature, — celle que seul l'Art a formée. Elle n'admettra de ses membres aucun abus dans l'emploi des mots d'argot et des mots exotiques : elle s'efforcera même, dans la mesure du possible, de franciser ces derniers, quand ils sont intraduisibles.

MÉMENTO. — *La France active* (janv.-févr.) : « Jules Desbois », par M. R. Dauvé, juste hommage à un grand sculpteur. — « Les Activités littéraires », par M. A[uriant] contiennent des anecdotes et souvenirs curieux sur Bourget et notamment sur Léon Hennique.

La Nouvelle Revue Française (1er mars) : « Haute solitude », par M. Léon-Paul Fargue. — « Pages de Journal », de M. André Gide. — « Histoire de mes pensées », par M. Alain.

Le Trésor du Siècle (février) : « Rudyard Kipling et Fabulet », par M. Etienne Roche. — « Joubert à Villeneuve-sur-Yonne », par M. H. Fabureau. — Poèmes de MM. Ph. Lebesgue et A. Flory.

Les Humbles (janvier à mars) : numéro triple dédié à M. Marcel Martinet, dont le fier caractère et le beau talent sont célébrés par MM. Georges Duhamel, R. Denux, Andreas Latzko, Ch. Vildrac, L. D. Trotsky, Léon Werth, M. Wullens, H. Poulaille, Mme Magdeleine Paz, etc.

La Nouvelle Revue (1er mars) : suite des notes et documents sur Gustave Guiches, publiés par M. Henri Austruy. On y trouve le texte du fameux « manifeste des cinq », contre *la Terre* et la réplique de Zola.

La Phalange (15 février) continue l'exaltation de l'Italie; mais, cette fois, avant cette louange en vers et en prose de Rome et de Mussolini, « la Direction » chante « Hosanna sur le Sistre et dans les encensoirs! » parce que, dans la personne de M. Alexandre Toursky, elle salue un poète en qui elle voit « un Eliacin qui vaut l'auteur de *Bateau Ivre* » et à propos de qui elle déclare : « Le génie succède au génie »; puis : « dans chacun de nos numéros nous publierons des poèmes d'Alexandre Toursky. Le monde n'est plus le même : UN GRAND POÈTE EST NÉ! ».

La revue donne dans ce numéro : « Enfances... », « Ombre » et « Christ », qui sont trois pièces d'une incontestable valeur, d'un poète apparenté à Rimbaud, d'un poète éloquent qui fait songer, après une lecture attentive, au sévère : « Et tout le reste est littérature » du bon Verlaine.

Cahiers du Sud (février) : Poèmes, de M. Ivan Goll. — « Fantaisisme et Poésie », par M. L. G. Gros.

L'Idée libre (février) : « Le Christ s'est-il suicidé? », dissertation de M. Albert Fua.

Le Correspondant (20 févr.) : « Souvenirs sur Pierre de Nolhac », de M. Alfred Poizat. — « L'impromptu du Chapeau rouge », un acte de M. Henri Ghéon. — « Comment Napoléon faillit mourir au mont Cenis », par M. P. de Crésenoy.

Nouvelle Auvergne (février) : « Pour Pierre de Nolhac », par M. R. Armand. — « Doux-Jésus », par M. Pierre Loubière.

La Bouteille à la Mer (février-mars) : « Paix », « la Servante », poèmes de M. Henri Sales. — « Pluie », « Soir de Montagne », « Nuit de Paris », vers et prose de M. P. Moussarie. — « Loyola », poème d'une juste couleur, de M. Hugues Fouras.

Le pays comtois (20 février) : « Jules Adler, Peintre des Humbles », par M. Romain Roussel, avec nombre de reproductions d'œuvres du bel artiste.

Visages du Monde (15 février) : fascicule consacré aux Antilles françaises.

Les Marges (fév.-mars) : « Xavier de Magallon », par M. Albert Marchon. — « Omer », de M. E. Tisserand. — « M. Dujardin et les origines chrétiennes », par M. Pierre Leguay. — Fragment d'un poème de M. Marcel Martinet : « Fleurs ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Pour la cause du Tourisme (*Le Temps*, 11 février). — La poésie libanaise contemporaine (*L'Action Française*, 24 février). — Victor Hugo à Fougères et la carte postale agent de propagande (*Le Réveil Fougerais*, 29 février. — Adieu à la « Casa Botin » (*Le Journal des Débats*, 27 février). — La Poésie bouge (*Comœdia*, 4 mars).

Il y a quelques jours, écrit M. Gaston Rageot dans **le Temps,** déjeunaient ensemble plusieurs intellectuels et écrivains français, désireux de servir la cause du tourisme national, par leurs écrits, leurs conférences ou leurs amitiés hors des frontières, et qui avaient formé le projet de se grouper afin de mieux coordonner leurs efforts. Cette association nouvelle prendrait le nom d'*Alliance intellectuelle pour le rayonnement de la France à l'étranger.*

Ce rayonnement, comment mieux en sentir tout l'effet sinon dans les pays où notre langue est à l'honneur? Venu en touriste à Luxembourg, je ne puis taire la satisfaction de l'homme de lettres, qui non seulement dans la capitale mais à travers tous le Grand-Duché rencontre tant et tant de raisons de se croire en France. En douterait-il, ses confrères luxembourgeois se hâteraient de lui ouvrir les yeux, de Marcel Noppeney à Nicolas Ries et à Mathias Tresch. Certes la langue luxembourgeoise et la langue allemande ne sont pas sans être utilisées. Mais il faut compter avec le quotidien de langue française : *Luxembourg*, qui, ayant succédé à *l'Indépendance luxembourgeoise*, affirme de quel culte notre pays est l'objet là-bas. La *Société des écrivains ardennais* dont Jean-Paul Vaillant, André Payer, Charles Braibant, etc. sont

les animateurs, manifesterait s'il était besoin combien solides les liens d'amitié franco-luxembourgeoise, quand ce ne serait que par la fondation des *Amitiés ardennaises* à Luxembourg.

§

Côté Belgique, nous nous réjouirons de voir Charles Van Lerberghe célébré à Bouillon, où la *Société des écrivains ardennais* inaugurera un monument du poète de la *Chanson d'Eve* dans le courant de l'été. M. Maurice Maeterlinck a donné son patronage à cette commémoration. Côté Canada, il n'est pas trop tard pour déplorer la disparition du journal canadien-français, *l'Ordre,* que dirigeait M. Olivar Asselin. Côté Bulgarie, nous avons noté ici la belle tenue littéraire de *la Bulgarie,* le quotidien de langue française où M. Nicolaï Dontchev assure la critique en lettré. Côté Liban, si nous n'avons pas dans nos cartons un journal libanais, nous savons par un récent article de **l'Action française,** signé H. L. P. que :

Le Liban possède actuellement une école poétique dont nous devons connaître au moins l'existence. Chaque plaquette de vers écrite en notre langue, inspirée par notre pensée, n'est-elle pas un touchant hommage rendu à notre pays?

Maintenant son rôle d'inspiratrice, la France a guidé les auteurs libanais dans cette conquête difficile qui les mène du calque ingénieux à la possession de leur personnalité, du pastiche élégant et formel à la maîtrise littéraire.

Ceci n'est point désagréable, que signe M. Hector Klat :

Ehden, vous possédez des jours blonds, des soirs fauves
Et ces aubes de nacre ineffablement mauves
Par qui s'agrafe aux nuits la Tunique des jours.

Cette invocation, du même, est émouvante :

Mots français, mots du clair parler de doulce France,
Mots qui m'avez du monde enseigné les merveilles,
...Mots sur qui j'ai pâli,
...Mots sur qui j'ai pleuré.

§

On aurait honte, après cela, de trouver nos écrivains indifférents à ce qui ressort de leur province. Ils n'ont jamais

cultivé leur portion de terre avec plus de ferveur, on en est convaincu à suivre dans *le Temps* les manifestations dont la rubrique appelée *les Provinces à Paris* donne le détail : Anjou, Artois, Flandre et Picardie, Bourgogne, Berry, Languedoc, Limousin, Savoie, etc. maintiennent le lien entre la grand'ville et la Province. Et j'aime tout spécialement que la Province, — ou l'étranger — commémore le passage d'un auteur. Si Guillaume Apollinaire n'a pas encore son monument chez nous, il a son monument en Belgique; Vianden, dans le Grand-Duché de Luxembourg, unissait l'an dernier les noms de Victor Hugo et Juliette Drouet; Fougères se prépare à célébrer le centenaire de la visite de l'auteur de *Quatre-Vingt-Treize* en la ville : Victor Hugo, rappelle l'échotier du **Réveil Fougerais,** a situé les scènes capitales de son roman en forêt de Fougères, devant la Tourgue. Là encore Juliette Drouet retrouvera son amant à travers les fêtes du souvenir. Et ne voilà-t-il pas un indispensable moyen de propagande :

> Signalons, dit *le Réveil Fougerais,* signalons la prochaine publication d'une série de vingt nouvelles cartes postales ayant toutes un texte relatif à la visite de Victor Hugo accompagnant Juliette Drouet dans la ville natale de celle-ci. Cette série de cartes postales est appelée, estimons-nous, à un très vif succès, non seulement près des touristes, mais près des Hugophiles et des Drouettistes qui sont, on le sait, fort nombreux.
>
> Excellent moyen de publicité pour notre jolie ville qui reçoit tant de visiteurs pendant les beaux jours.

Quand la publicité est de cette qualité, on y applaudit. Et l'*Alliance intellectuelle pour le rayonnement de la France à l'étranger* devra ne pas négliger cette alliée, mieux : cette ambassadrice, qu'est la carte postale.

C'est, croyons-nous, un écrivain, un érudit, c'est M. Etienne Aubrée qui apporte ses soins à la mise sur pied des cartes postales que la gazette de Fougères vient d'annoncer. C'est à M. Jean-Paul Vaillant, c'est à l'auteur de *l'Enfant jeté aux bêtes* qu'on doit de se procurer à Charleville, sous forme de carte postale, le buste d'Arthur Rimbaud. En vain avais-je cherché à Coutances la carte postale reproduisant le buste de Remy de Gourmont : épuisé, le tirage dont Jean de Gour-

mont et Mme Suzanne de Gourmont, l'auteur du buste, s'étaient occupés. La nouvelle association annoncée dans *le Temps* par M. Gaston Rageot aurait raison de chercher à assurer, partout où le souvenir d'un grand disparu l'exige, la diffusion des cartes postales les plus propres à guider littérairement le touriste. Il n'y a pas que les paysages, et « les lieux où souffle l'esprit » sont toujours les plus beaux. Non pas que je veuille méconnaître l'attrait de la nature. Un écrivain, précisément, M. l'abbé Allanche, en littérature Jacques de Cézamy, membre de l'Académie Montaigne, est si fort épris de sa Lozère qu'il vient de faire tirer sur cartes postales des vues de son pays par milliers, et sans penser au gain. M. Emile Sedeyn ne se trompait pas, qui dans sa préface aux *Zig-Zags dans le Monde* voyait dans l'homme de lettres le grand responsable du Tourisme.

§

La Cuisine, il est vrai, fait beaucoup pour le Tourisme, et je sais des voyageurs qui n'iront plus à Madrid :

La vieille hôtellerie Botin, nous apprend **le Journal des Débats** (la chronique est signée A. M.), la « Casa Botin », bien chère aux vieux Madrilènes et que tant de Français de passage à Madrid fréquentèrent, a fermé ses portes demeurées ouvertes depuis le dix-septième siècle. C'est, en effet, le 27 janvier 1620 que Botin alluma sa rôtisserie établie sur des pierres vénérables. Lope de Vega, Quevedo, Velasquez, qui avaient alors, respectivement, cinquante, quarante et vingt-cinq ans, en devinrent bientôt les hôtes. Un soir que Quevedo était poursuivi par une bande de spadassins, ce fut dans l'hôtellerie qu'il trouva refuge.

Et peut-on, étant gastronome, lire ceci sans que la bouche, l'estomac — l'image est hardie... — se mouillent de pleurs, à la pensée que c'en est fini des menus de la « Casa Botin » :

Les spécialités de la « Casa Botin » étaient l'agneau, le chevreau et le cochon de lait rôtis qu'on vous servait dans de vénérables et curieux plats en bois imprégnés de jus depuis, peut-être, l'époque de Quevedo, qui donnaient à la viande une saveur spéciale, le pâté de lièvre, les perdrix marinées, les soupes de poissons et de coquillages, les pâtisseries. Les plats en bois de chez Botin étaient l'objet d'une particulière vénération, non seulement de la

part du patron, mais également du personnel, fier des titres de gloire de la maison. On raconte qu'un jour un Anglais, désirant se rendre acquéreur d'un des plus vénérables d'entre eux, demanda au garçon qui le servait combien valait le plat. Il sembla alors au garçon qu'il s'agissait là comme d'une nouvelle atteinte à l'intégrité de l'Espagne, et il répliqua : « Nous ne le changerions que contre le rocher de Gibraltar! »

Il y avait là une cave renommée. On y trouvait, entre autres, de merveilleux Tokay et de ces Valdepenas blancs ou rosés, venus du pays de Don Quichotte, dont le bouquet rappelle un peu celui de nos vins des côtes du Rhône. Chez Botin, les gros mangeurs pouvalent être satisfaits, car on leur servait volontiers un agnelet ou un cochon tout entier.

Le chroniqueur des *Débats* ajoute :

Je me souviens, un jour, y avoir rencontré Jean de Bonnefon, venu pour quelques jours à Madrid, dont l'appétit égalait la corpulence, attablé devant un confortable cochon de lait. Je m'étais gardé de le déranger, et c'est de loin qu'il esquissa à mon adresse un geste de contentement.

Pourtant Jean de Bonnefon n'estimait pas qu'une bonne conversation fît tort à la bonne chère. Il avait la fourchette spirituelle et c'est devant une appétissante fouasse auvergnate, dans sa propriété de Calvinet, que je l'ai entendu conter comment, à la « Casa Botin », tout juste il régala quatre dames de la meilleure société parisienne, de passage à Madrid, d'un certain plat dont il leur dit après-manger ce que c'était : des testicules de taureaux. Les invitées, alors, ou de s'indigner, ou de se déclarer malades, ou de n'y pas croire. Ce qu'il est difficile d'admettre, c'est que Jean de Bonnefon ait pu ne pas attabler son monde et lui-même devant le taureau tout entier. Taureau ou cochon de lait, il ne subsiste de la « Casa Botin » qu'un gourmand souvenir. Mais pourquoi cette sympathique hôtellerie a-t-elle disparu?

Il paraît que la clientèle abandonnait, petit à petit, ses vieilles salles un peu sombres, aux plafonds de l'époque, et ses tables de bois. Peut-être sa nourriture trop substantielle effrayait-elle les estomacs modernes?

Est-il possible que l'homme d'aujourd'hui s'avoue vaincu à la seule vue d'un cochon de lait?

§

Nous nous attardions aux cuisines. Une performance nous rappelle à la poésie. **Comœdia** informe :

Deux jeunes comédiens de Paris, MM. Gil Roland et Pierre Jourdan, ont promené à travers le monde les poètes et la poésie de France.

Et M. Pierre Barlatier précise que ces propagandistes du tourisme littéraire, partis il y a un an, ont parcouru l'Ile Maurice, la Réunion, Madagascar, l'Extrême-Orient de Colombo au Japon, l'Egypte, la Syrie, et que, après une halte à Paris, ils comptent repartir pour l'Afrique Occidentale, les Antilles et l'Amérique latine. Voici d'où est né leur voyage :

Un jour, rentrant d'une tournée théâtrale, au Canada, les deux jeunes gens avaient rencontré sur le bateau qui les ramenait en France Ninon Valin. Ninon Valin, on le sait, n'hésite pas à promener toute seule, à travers l'univers, les plus beaux airs de son répertoire qu'elle chante « à voix de sirène ».

« Ce que fait un artiste lyrique, un danseur, un musicien, pourquoi ne le ferions-nous pas, nous comédiens, sur notre plan », songèrent Gil Roland et Pierre Jourdan!

Et le goût de l'aventure aidant, ils partirent, plus riches d'espoir que d'argent, et réussirent, ce qui paraît presque un paradoxe à notre époque, à gagner librement leur vie en disant de beaux vers.

Parlant de l'Ile Maurice :

C'est là, c'est à Rose-Hill, dit M. Pierre Jourdan, que nous avons inauguré, parmi les cannes à sucre, un des plus beaux théâtres du monde. Il a coûté quatorze millions au temps où l'on ne jetait pas le sucre à la mer. Il est tendu de velours bleu et doté de tous les perfectionnements de machinerie... Un vrai théâtre Pigalle sous le ciel des tropiques! Ceux qui l'ont construit comptaient y faire venir régulièrement des troupes d'Europe, y monter les meilleures pièces modernes; la crise arriva, et lorsque avec Gil Roland nous y avons récité du Verlaine et du Jean Cocteau, aucun acteur encore ne s'y était fait entendre.

« Par contre, à Port-Louis, c'est dans un théâtre centenaire que nous avons affronté un public surtout composé de Noirs et de Chinois, public cependant qui ne nous a pas, lui non plus, ménagé les applaudissements...

A ces bravos, mêlons les nôtres. L'*Alliance intellectuelle*

pour le rayonnement de la France à l'étranger peut inscrire les deux jeunes exportateurs et diseurs de vers parmi ses meilleurs propagandistes : si MM. Gil Roland et Pierre Jourdan ont bien mérité de la Poésie, ils ont bien mérité, aussi, du Tourisme.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Concerts de la Société d'Etudes mozartiennes. — Reprise de *Tristan*, dans la traduction nouvelle de M. Gustave Samazeuilh. — Concerts Poulet : première audition de *Colomba*, de M. Henri Tomasi.

Une magnifique reprise de *Tristan* à l'Opéra, dans une traduction nouvelle de M. Gustave Samazeuilh, deux admirables **Concerts de la Société d'Etudes mozartiennes,** et puis, aux Concerts Poulet, une œuvre nouvelle de M. Tomasi, une page sincère, étincelante, voilà certes un sommaire tel qu'on n'en a point souvent. Pour une fois, on serait tenté de dire que c'est trop, puisqu'il faudra bien écourter tout ce que l'on aurait à dire, afin de pouvoir parler de chacun de ces événements.

Et d'abord Mozart, comme il convient : le concert du 26 février, donné salle Marcelin-Berthelot, offrait un intérêt de premier ordre par la réunion au programme de plusieurs chefs-d'œuvre peu ou point connus en France, et par la qualité d'une interprétation vraiment hors de pair. Et puis, comme toujours — et grâce à la présentation à la fois si simple et si savante, par Mme Octave Homberg, de toutes les œuvres jouées — cette atmosphère de ferveur et de cordialité qui, le seuil de la salle franchi, vous permet de respirer l'air de Salzbourg même et de vous croire au temps des princes-archevêques dans la bienheureuse ville où tout était musique. Miracle, que ceci, et dont nous ne rendrons jamais assez de grâces à celle qui le renouvelle si sûrement; miracle qui par la parole, et mieux que par la baguette d'une fée, efface soudain le décor moderne des architectures au goût d'aujourd'hui, et dresse en notre esprit l'illusion d'un autre monde en un autre temps. Nous voici donc le 30 juillet 1776 et Nannerl — Marie-Anne Mozart, l'autre enfant prodige, la sœur de Wolfgang — prend aujourd'hui ses vingt-cinq ans. Wolfgang en a tout juste vingt, depuis six mois. Et déjà,

derrière lui, quelques chefs-d'œuvre, que nous admirons aujourd'hui, mais que ses contemporains n'ont point remarqués plus qu'on ne prête attention à des ouvrages de circonstance, entendus un jour, oubliés le lendemain. Ce même mois de juillet 1776, il vient d'écrire précisément la musique de fête pour le mariage de la fille du bourgmestre — cette *Haffnermusik* que nous plaçons si haut aujourd'hui. Il est prodigue de ses dons, et il entend bien ne pas moins faire pour les vingt-cinq ans de Nannerl qu'il n'a fait pour le mariage de Mlle Haffner. Nannerl sera régalée elle aussi, d'une *Sérénade,* de ce *Divertimento* qui porte le n° 251 au catalogue de Koechel, et qui, avec des moyens plus réduits — huit instruments : le quintette à cordes, deux cors, et un hautbois — sera cependant tout aussi étoffé, tout aussi riche et varié que la *Sérénade Haffner,* qui est une véritable Symphonie. Ici donc, intercalés entre un allegro, un andantino et un rondo, deux menuets, et pour finir une *marcia alla francese.* C'est que Nannerl s'est entichée de musique française à Paris et qu'il faut lui donner quelque chose qui soit à son goût. Quelque chose d'exquis, de léger et de profond à la fois, quelque chose d'une incomparable grâce, où passe le souvenir de vieilles ariettes, quelque chose qui est rempli d'allusions à ce Paris lointain déjà, mais que la chère Nannerl n'a pas oublié. L'adorable page, familière comme l'entretien d'un frère et d'une sœur, — vingt et vingt-cinq ans, mais qui se retrouvent des enfants dès qu'ils se joignent! Et puis une exécution incomparable, des artistes tout pénétrés de l'esprit mozartien, maîtres de leur instrument au point de ne jamais laisser voir qu'un trait est difficile, qu'un passage demande de la virtuosité; des sonorités pures comme l'âme de Mozart, et puis, dans les ensembles, si bien dosées, si bien fondues, qu'on ne saurait imaginer perfection semblable. C'étaient MM. Edgar Ortambert, premier violon, Temerson, deuxième violon, Le Guillard, alto, Robert Salles, violoncelliste, Bleuzet, hauboïste, Blot et Delorme, cornistes, et Baronnet, contrebassiste.

Après cela, une fantaisie spirituelle écrite l'année d'avant par Mozart, une *Sonate pour basson et violoncelle,* que l'archet de Mlle Martinet et le souffle de M. Oubradous ont

enlevée avec un extraordinaire brio. Et puis une *Suite pour piano,* de 1782 et une *Gigue* — un « à la manière » de Bach étourdissant — interprétées avec une grande sûreté par M. Passani.

La voix de Mme Lotte Schoene semble avoir été créée spécialement pour interpréter Mozart. Accompagnée par Mme Octave Homberg, Mme Lotte Schoene chanta trois *lieder,* dut bisser le dernier, puis, avec MM. Cuenod et Ernest Lottorf, elle chanta *das Bandelterzett,* le Trio du ruban, composé par Mozart à Vienne, en 1783, pour commémorer un de ces petits événements, un de ces petits riens, pourrait-on dire, dont le souvenir lui était précieux, parce qu'il se rapportait à sa « chère petite femme ». Celle-ci donc avait perdu le beau ruban que Wolfgang venait de lui acheter. Le comte de Jacquin, de passage dans la maison, retrouve le ruban et le prend. Mais il est très grand et s'amuse à le tenir à bout de bras, si bien que ni Wolfgang ni Constance ne le peuvent attraper. Alors le chien passe dans les jambes du comte, et celui-ci laisse tomber le ruban que le chien emporte. Et cette fois Constance rentre en possession du ruban. Mozart a écrit les paroles de ce trio en patois de Salzbourg; mais sa musique est un pur enchantement. Toute la bouffonnerie de Papageno — toute celle de Rossini déjà — est en puissance dans ce trio de 89 mesures. Il fallut aussi le bisser.

Pour finir, le *Quintette à deux altos* (k. 593), en ré, composé en décembre 1790 — l'année de la grande misère mozartienne, l'année qui précède les trois grandes Symphonies, la *Flûte,* le *Requiem* et la mort. Aucune autre œuvre de Mozart n'est plus dépouillée que celle-ci, aucune n'est d'apparence plus austère; aucune n'est d'une technique plus sûre; aucune n'émeut, ne bouleverse plus profondément l'auditeur. Nous nous élevons ici jusqu'au sommet le plus haut de l'art. Sérénité, grandeur, dans l'adagio; grâce ailée dans le menuet; liberté magnifique du finale allegro qui module en dédaignant les usages, et s'épanouit, selon le mot de M. Henri Ghéon, dans un tourbillon de clarté. Le quatuor Ortambert, déjà nommé, et M. Englebert, pour l'une des parties d'alto, ont donné de ce chef-d'œuvre une interprétation qui fut elle-même un chef-

d'œuvre et restera inoubliable pour ceux qui eurent la joie de l'entendre.

Le concert du lundi 2 mars fut à la Salle Pleyel et permit au public d'entendre cette *Messe en ut mineur* et ces *Vêpres des Confesseurs* données l'une le 25 avril 1932, et les autres le 18 mai 1934, pour la première fois à Paris. Mme Erika Rokyta — qui tint à Salzbourg, en 1933, la partie de soprano dans cette Messe — sait donner aux vocalises mozartiennes leur plein sens d'allégresse, de jubilation religieuse — le cri de l'âme en extase devant le mystère ineffable. Et la voix est d'un admirable métal. Mme Castellazzi, Mme Malnory-Marseillac, Mme Paula Fiszel, MM. Georges Cathelat et Jean Hazart, les chœurs et l'orchestre de M. Félix Raugel, grand maître ès-exécutions mozartiennes, ont renouvelé — et cette fois devant une audience multipliée — le prodige accompli deux et trois ans plus tôt. Grâces leur soient rendues : tous et toutes ont bien mérité de Mozart.

§

En nous donnant une nouvelle traduction de **Tristan,** M. Gustave Samazeuilh, lui, a bien mérité de Wagner — et avec lui ses interprètes, l'incomparable Isolde qu'est Mme Germaine Lubin, la magnifique Brangäne qu'est Mme Marjorie Lawrence, et puis MM. de Trévi, Endrèze, Froumenty, l'orchestre de M. Paul Paray. La reprise de l'Opéra fera date : par son éclat, et parce qu'elle consacre une traduction que le public des concerts appréciait depuis longtemps déjà : elle concilie les exigences de la musique et le respect de la langue française, plus même, elle possède de véritables qualités littéraires et rend pleinement non seulement le sens, mais le mouvement de la langue wagnérienne.

§

Aux Concerts Poulet — auprès de secondes auditions qui ont classé définitivement la *Symphonie* de M. Marcel Delannoy et les *Poèmes de Goethe,* de M. Pierre-Octave Ferroud (ces derniers chantés par Mme Suzanne Peignot, dont les interprétations montrent autant de sûreté vocale que d'intelligence et de charme), était inscrite la première audition

de tableaux symphoniques groupés par M. Tomasi sous le titre de **Colomba.** Destinée à servir de musique de scène pour la pièce que MM. Silvain et Murray ont écrite d'après le roman de Mérimée, cette importante partition évoque les moments les plus émouvants du drame : Colomba pensant à la mort de son père et songeant à la vengeance; l'inquiétude de Colomba, au matin de l'arrivée d'Orso; minuit, Orso est dans le maquis et Colomba anxieuse écoute le vent qui hurle. Et puis, le vent est tombé, le silence plane dans la vieille demeure; Columba prie pour Orso. On vient l'avertir que le père est vengé. Et l'œuvre s'achève sur une page grandiose.

Cette partition fait honneur à Henri Tomasi. Elle est magnifiquement colorée, dans les teintes sombres qu'exige le drame. Elle est chaude, sincère, elle semble jaillie spontanément d'une inspiration puisée au sol même de l'île, comme la sève des plantes qui lui donnent son parfum. J'ai retrouvé là — et avec quelle joie — le compositeur d'*Ajax* et du *Vocero,* ces pages si riches, si pleines de véritable musique et qui nous montrent en Henri Tomasi l'un des compositeurs les mieux doués et les plus habiles de sa génération.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le Centenaire de Jocelyn. — Le poème de *Jocelyn* parut dans les derniers jours de février 1836. Edité par Furne et Gosselin, l'ouvrage se présentait sous la forme de 2 volumes in-8°. Le titre était suivi des indications suivantes : *Episode, Journal trouvé chez un curé de village.*

Un accueil enthousiaste l'attendait. Un mois ne s'était pas écoulé qu'il s'en était vendu 24.000 exemplaires! Succès sans précédent pour l'époque et pour Lamartine lui-même qui, célèbre depuis plus de quinze ans, c'est-à-dire depuis les *Méditations,* n'avait pas réuni encore pareil concours de suffrages. Et ce ne fut pas un feu de paille. Les éditions se multiplièrent. Les illustrateurs s'emparèrent de « l'épisode » et les vignettes romantiques propagèrent bientôt les aventures de Jocelyn et de Laurence, promus d'emblée au rang des amants illustres. Un symbole s'ajoutait à ceux dont s'enchante la mémoire humaine; une sorte de mythe était créé.

Un peu de cette faveur semble s'être attachée à l'ouvrage et aujourd'hui, après cent ans passés, en dépit d'un vieillissement indéniable et dont les causes sont multiples, *Jocelyn* jouit encore d'un succès qui ne s'attache d'ordinaire qu'aux œuvres en prose. Non seulement il se réimprime, mais le choix du libraire, interprète du goût du lecteur, le fait toujours figurer au rang des textes romantiques les plus célèbres.

Jocelyn n'est pas seulement une date dans l'histoire de la librairie; c'est une date dans l'histoire de notre poésie tout court. En dépit de tous ses défauts (les uns inhérents au sujet, les autres au génie de Lamartine), l'*Episode trouvé chez un curé de village* demeure le seul poème étendu dont elle s'enorgueillisse; quelque chose d'analogue, en notre langue, à l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe ou encore à la *Mireille* de Mistral (que Lamartine, on s'en souvient, devait si magnifiquement saluer à son apparition).

Mistral, né de la terre et vivant près d'elle, ne cachait pas l'origine et le but populaire de son inspiration.

C'est pour vous que j'écris, pâtres et gens des mas,

dira-t-il au début de *Mireille*. Ce souci était déjà celui de Lamartine. D'une condition sociale plus élevée, mais initié lui aussi aux choses de la vie rurale par son enfance vigneronne et pastorale de Milly, il n'avait eu qu'à chanter pour retrouver cette inspiration bucolique qui, depuis Virgile, demeure une des sources éternelles de la poésie. Mais sa formation littéraire, puisée, il faut bien le dire, dans *Athalie*, mais aussi dans *Mérope*, et encore dans la *Henriade* et dans le *Poème des Jardins* de Delille et dans le *Cours de littérature* de La Harpe, cette formation ne le disposait guère à devenir un poète « populaire », et il fallut sans doute l'influence grandissante de ses préoccupations politiques et sociales pour l'incliner sur cette pente où nous le voyons entraîné de jour en jour davantage à partir de 1830, c'est-à-dire à l'époque où il va précisément se mettre à la composition de *Jocelyn*.

Fruit de ses méditations d'automne dans ses domaines bourguignons; abandonné, puis repris plusieurs années durant, comme des vacances de poésie entre les sessions parlementaires qui l'appelaient à Paris et durant lesquelles le

lyrisme cédait le pas à d'autres soucis plus pressants, *Jocelyn* conçu d'abord comme un petit poème en quatre épisodes (le *poëmetto*, disait-il dans sa correspondance familière), puis élargi aux neuf épisodes de la publication, *Jocelyn* s'offrait à lui comme le moule où jeter à flot non seulement ses évocations du passé mais ses visions de l'avenir. La vie du curé Dumont, origine et point de départ du poème, s'enrichit de la sienne; l'aventure d'amour se féconda au souvenir de ses propres amours; les rêveries du presbytère de Valneige se confondirent plus d'une fois avec les rêveries de Milly ou de Saint-Point, et de cette rencontre d'une aventure étrangère avec tout ce qu'il y avait de plus intime en lui naquit cette œuvre singulière, refroidie aujourd'hui en certaines de ses parties, mais qui, en plus d'une autre,

Conserve après cent ans la jeunesse d'un jour.

Le romanesque des caractères et de l'intrigue; la vraisemblance contestable de certains épisodes; la monotonie de la poétique; les banalités et les redites mal effacées par un travail qui fut cependant pour l'auteur plus patient et soigneux qu'ailleurs; enfin, la lenteur vraiment excessive du récit, et ces sortes de « zones d'ombre » qu'on y rencontre et au long desquelles on se traîne, il faut bien l'avouer, péniblement : rien de tout cela n'a réussi à reléguer *Jocelyn* parmi les œuvres poudreuses qu'on abandonne aux vers. Le souffle de la vie y passe encore et son prestige s'exerce toujours de façon singulière sur les jeunes âmes romanesques qui l'ouvrent pour la première fois.

Pour l'écrire, Lamartine fut amené à rompre avec ce « style noble » que les prosateurs et les poètes de l'Empire pratiquaient encore à la quasi-unanimité et que le romantisme, à cette date de 1836, n'avait pas encore tout à fait rejeté de la poésie. Qu'on se souvienne de la rhétorique pompeuse dont Chateaubriand, leur modèle, usait dans ses *Martyrs!* Lorsque paraît *Jocelyn*, Hugo est certainement en possession de son métier lyrique, mais tout de même il n'a pas accompli cette « révolution du mot » dont il se vantera quinze ans plus tard, et Lamartine lui-même, de quelle poétique timide et bien souvent surannée ne témoigne-t-il pas! Je disais que ses procédés sont souvent ceux de l'abbé Delille. La *Chute*

d'un ange, qui paraîtra cependant deux ans après *Jocelyn*, en porte encore la trace. N'y trouve-t-on pas, dans ces belles pages sur la *Migration de la tribu* qui, déjà, ouvrent la voie au Hugo de la *Légende*, au Leconte de Lisle des *Poèmes barbares*, cette extraordinaire périphrase sur... les poules :

... ces oiseaux privés, dont *le chant entendu*
Avertit l'homme à jeun du fruit qu'ils ont pondu.

Eh! bien dans *Jocelyn*, épopée rustique il est vrai (mais justement Delille entendait tout autrement ce genre de poésie), Lamartine n'a pas craint de nommer par leur nom ces « oiseaux pondeurs », et sans plus de gêne il a nommé par leurs noms vulgaires (au sens des botanistes) des fleurs et jusqu'à des salades. Dans son presbytère de Valneige, Jocelyn écoutera :

Des cascades l'hiver la chute monotone...
Et quelques *gloussements de poules* dans la cour.

Et plus tard, se promenant entre ses plates-bandes, il écrira :

Je regarde à mes pieds si les bourgeons en pleurs
Ont de mes *perce-neige* épanoui les fleurs...
Je relève au soleil le cœur de mes *laitues*...
Je caresse en rentrant, sur le mur de ma cour,
L'aile de mes *pigeons*...

Et ces simplicités ne laissaient pas d'être à cette date des audaces. Seul peut-être jusque-là, Sainte-Beuve, en poésie, avait osé écrire avec cette familiarité, ne craignant pas d'évoquer les traits de la vie courante et (audace suprême!) de « donner l'heure » en vers. Mais précisément cette jeune poésie de Sainte-Beuve avait beaucoup touché Lamartine et l'avait aidé, il ne s'en cachait pas, à dégager des bandelettes du « style noble » ce lyrisme familier dont il rêvait.

Ce lyrisme nouveau, *Jocelyn* dès le *Prologue* en fixait le ton et avec tant de perfection qu'on le retrouve à peu près inchangé chez les poètes qui, depuis lors, l'ont repris, de Coppée à Francis Jammes et à Léo Larguier, sans oublier les élégiaques du début de notre siècle. Chacun d'eux sans doute le marquera de son originalité, mais ce seront là plutôt

des variantes d'un même thème que des innovations, et aucun d'eux ne pourra renier sa source qui est, à n'en pas douter, dans le poème de *Jocelyn.*

De ce style très proche de la prose et qui cependant s'en distingue et s'en détache par quelque chose d'aérien (« Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes ») le *Prologue* est déjà un modèle presque parfait, et c'est lui que l'on retrouve dans les passages éminents du livre : le bal champêtre, le départ de la maison paternelle, le printemps dans la montagne, l'installation à Valneige, la mort et les funérailles de Laurence, bref tout ce qui subsiste de ce livre par ailleurs trop diffus et trop lâche, et d'une prolixité qui nous impose parfois quelque lassitude.

Hugo (le Hugo d'après 1850), Gautier et les Parnassiens ont créé chez le lecteur le goût de la belle « matière » poétique, de la forme travaillée avec art et quelquefois pour elle-même. Baudelaire, Mallarmé et leurs successeurs y ont ajouté, entre autres, celui de la concision, du resserrement poussé jusqu'à ses dernières conséquences. De tels soucis étaient inconnus des Romantiques, de Lamartine en particulier. A propos de *Jocelyn,* dirons-nous qu'il eût cadré assez mal avec le but proposé : ce souci, avoué du poète, d'écrire une épopée rustique qu'on lirait sous le chaume et qu'on trouverait un jour « dans les poches des cordonniers? » Peut-être!... Cependant, Hugo devait reprendre à son compte ce dessein d'épopée rustique et nous en donner, dans les *Pauvres gens* de la *Légende,* un modèle dont l'art extrême, la virtuosité dans le maniement de l'alexandrin, laisse bien loin derrière celui d'un *Jocelyn.* Le ton demeure cependant familier et il semble bien, par ce seul exemple, qu'il soit possible d'écrire simplement sans aller jusqu'à la négligence. Mais cela, ce devait être le propre de Hugo, et encore une fois du Hugo de la maturité, du Hugo des grands livres modernes : *Légende, Fin de Satan,* etc... (*Les Pauvres Gens* portent la date de 1854, près de vingt ans après *Jocelyn!*) Et il serait injuste de ne pas rendre à Lamartine ce qui constituait, à sa date, une très belle conquête dans l'ordre de la fraîcheur et de la spontanéité!

On n'en finirait pas d'ailleurs de rechercher toutes les

innovations, petites ou grandes, dont le poème de Lamartine fut le signal. Des critiques tels que MM. Jean des Cognets, Maurice Levaillant et d'autres en ont fait des analyses excellentes, signalant entre autres que *Jocelyn* est l'un des premiers modèles (bien fantaisiste d'ailleurs, en ses détails, mais vrai d'une vérité d'ensemble) de la littérature alpestre.

Avouons que le lecteur moderne, qui l'aborde pour la première fois, doit faire certains efforts et consentir à certains sacrifices. Il doit se replacer dans une atmosphère poétique un peu abolie. Il doit renoncer à être flatté par des trouvailles de vocabulaires ou des audaces de coupes qui n'y sont pas. Il lui faut aussi s'armer de quelque patience, car, si beaucoup de pages ont gardé leur fraîcheur, d'autres ne laissent pas d'évoquer ce déroulement des longues plaines dont rien ne vient interrompre la monotonie. Mais, s'il veut faire cet effort, je crois que sa peine sera largement récompensée.

Si le plaisir qu'offre *Jocelyn* est celui d'une harmonie berceuse, mais monotone, son cours ralenti, et parfois presque immobile, reflète encore le ciel et la terre, avec ses eaux, ses nuages, ses lumières changeantes, ses feuilles bruissantes et cette harmonie presque silencieuse qui s'exhale de l'immense concert de la création. Et l'on y trouvera des centaines et des centaines de vers admirables, soit qu'ils célèbrent ces secrets mouvements d'âme dont le poète est familier, soit qu'ils fixent avec une vivacité de touche toute moderne une heure ou un paysage, soit qu'ils accusent (ce sont les plus rares, mais il y en a), une énergie de frappe où le lecteur ne mettrait jamais d'emblée le nom de Lamartine.

Voici, pris au hasard, quelques-uns de ces vers. Sur la joie des enfants, au printemps :

Nous courions pour courir et pour nous devancer...
Nous nous laissions rouler dans l'herbe sur les pentes...

Sur la solitude dans la montagne :

J'entr'ouvre en vain mes bras au vent; mon cœur est seul...

Sur la douceur de vivre :

Ainsi passe le jour sans trop peser sur l'heure...

Et ces touches familières, d'une fraîcheur extrême :

... l'asile
Où le feu du foyer s'allume, où Marthe file...
Le merle bleu s'enfuit en sifflant dans le bois...
L'avalanche en lambeaux qui bondit et qui tonne...
Le cimetière avec ses sillons et ses croix...
Un blanc tapis de neige avait tout nivelé.

Enfin, comme exemple de force dans l'expression (mais il y en a bien d'autres) ce souvenir d'une morte chérie :

Tout mon bonheur passé se leva sur mes pas....
Et son rire et ses dents, ses yeux, son front, sa voix
Me rentraient dans le cœur comme un coin dans le bois.

Le lecteur de tels vers (et il y en a beaucoup, je le répète) n'est-il pas fondé à conclure que *Jocelyn*, plus et mieux qu'aucune œuvre de Lamartine peut-être, demeure un reflet de son génie, avec ses défauts qu'on ne saurait nier mais aussi ses qualités éminentes, et que, tel qu'il est, le « poëmetto », l'épopée du curé de village, sur laquelle d'ailleurs le poète comptait pour survivre dans la mémoire populaire, justifie cette invocation qu'un de ses fils les plus authentiques, Francis Jammes, adressait il y a quelques années à la mémoire de son auteur :

Lamartine, patron de l'existence pleine...
Rends-nous cette indicible et sereine douceur
Que les dieux ignoraient en mangeant l'ambroisie,
O mon père, et qui fut ton flot de poésie!

HENRY DÉRIEUX.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Le caractère sacré des traités librement consentis. — Personne plus que moi n'a blâmé les inepties du traité de Versailles qui, au lieu d'amener la conciliation entre l'Allemagne et la France à la fin d'une terrible guerre, a provoqué les Allemands; ce traité a, non seulement, réduit les frontières de l'Allemagne, mais lui a enlevé ses colonies et a imposé une limite à ses armements et neutralisé une partie de son territoire le long de la Belgique et le long de la France. C'était un non-sens de penser que soixante millions d'hommes accepteraient l'humiliation imposée à perpétuité, ainsi que je le déclarai à mon ami, le président Wilson, lequel tout en

regrettant d'avoir été l'un des trois inspirateurs du traité, me dit tristement : « It could not be helped. » Mais, il insista pour que le covenant de la S. D. N. fût inséré comme partie intégrale du traité.

Depuis, Stresemann, ministre allemand des Affaires Etrangères, a signé le pacte de Locarno. J'ai connu Stresemann, et bien qu'il ait considéré ce nouveau pacte comme provisoire, il n'a jamais eu l'idée que ce pacte pouvait être violé par un des contractants.

Pour en changer le caractère, il fallait le consentement des autres signataires. Or, la Dictature allemande a violé ce pacte librement consenti, sans l'assentiment des autres parties, en envoyant même, symboliquement, des troupes dans le territoire neutralisé qui, dans le pacte, restait tel qu'il avait été établi dans le traité de Versailles. La violation du pacte de Locarno est donc particulièrement grave, du fait qu'il fut librement consenti par l'Allemagne : il y a une différence entre le traité de Versailles, signé par l'Allemagne comme un « diktat » (suivant l'expression employée par les Allemands), et le pacte rhénan.

Sil y a quelque chose de certain dans le Droit international, c'est la « sainteté » des traités librement consentis par les représentants accrédités des nations en litige, et pourtant Hitler, comme Bethmann-Hollweg, n'a pas regardé la signature de son prédécesseur comme obligatoirement sacrée pour l'Allemagne. Néanmoins, le peuple allemand, comme tout peuple industriel, a besoin d'inspirer la confiance dans ses transactions à crédit, et le pire ennemi de son commerce n'est-il pas la défiance que pourrait inspirer son crédit?

Depuis quarante ans et plus, que j'ai été membre de l'Institut de Droit international, je dois dire que nous n'avons jamais fléchi dans notre croyance que tout traité librement signé oblige les Etats signataires à remplir ses conditions jusqu'à son abolition par les hautes parties contractantes.

Dans le covenant de la S. D. N., il est expressément stipulé que les traités entre nations doivent être respectés, clause qui a été affirmée dans le traité concernant la Russie et la Mer Noire pendant la guerre de 1870 et qui n'a jamais été violée que par l'Allemagne en 1914, par l'entrée des troupes

dans la zone neutralisée. Nous pensions, à l'Institut de Droit international, que les traités étaient sacrés, jusqu'au moment où l'armée allemande a violé la neutralité de la Belgique, solennellement acceptée auparavant par la Prusse.

Il s'agit, par conséquent, se savoir si l'Allemagne cesse de faire partie de cette communauté des nations qui respecte les engagements pris.

Le temps viendra, peut-être, où le peuple allemand, ayant obtenu son égalité avec les autres puissances, regardera avec effroi les gourvernants qui ont nui à sa prospérité matérielle et morale.

Je connais ce peuple allemand comme je connais le peuple français et je les aime tous les deux. Ils ont des qualités différentes du peuple anglais; mais, qu'il me soit permis de dire que mes compatriotes sont également différents entre eux : les Ecossais, les Gallois, les Anglais du nord et ceux du midi conservent des particularités bien définies et restent néanmoins en termes amicaux.

Pourquoi les Allemands et les Français ne feraient-ils pas de même? La civilisation a fourni maintenant les trois éléments qui doivent unir l'Europe, comme la guerre civile a uni l'Amérique.

Nous avons à Genève le moyen de nous connaître mieux; nous avons en dehors de la S. D. N., plus de soixante sociétés privées internationales; à la Haye un Tribunal Permanent de Justice Internationale a été créé, et à Bâle existe maintenant une banque internationale qui unit les banques nationales entre elles. Nous possédons, par conséquent, tous les éléments nécessaires pour créer entre les Etats une entente capable, dans l'avenir, d'entretenir la prospérité et la liberté des peuples, comme des biens à conserver plutôt qu'à exposer à une guerre de conséquence désastreuse à l'heure actuelle, pour vainqueurs et vaincus.

Ne peut-on enfin profiter de la crise présente pour mettre l'Europe sur une base stable de paix et employer l'argent qui est dépensé pour le développement des armements, à des œuvres plus utiles au bien des Etats?

Nous devons trop à l'Allemagne et à l'Italie en science, philosophie, poésie, littérature, peinture, architecture, sculp-

ture, pour nous passer de l'une ou de l'autre; nous avons une tâche commune avec tous les peuples du monde, c'est là le prix auquel la civilisation est consolidée.

La Grande-Bretagne et la France peuvent être les pionniers de l'idée de liberté et d'union conduisant à une situation meilleure du monde — celle qu'a rêvée le président Wilson, quand il demandait à l'Amérique de renoncer à sa politique d'isolement.

C'est le vœu d'un vieillard qui a consacré sa vie à la propagation de la paix de voir l'Europe mettre enfin sa puissance au service de l'union des peuples.

SIR THOMAS BARCLAY.

LETTRES ITALIENNES

Francesca Maria Taliani : *Pietrogrado 1917*, Mondadori, Milan. — Corrado Alvaro : *I Maestri del Diluvio*, Mondadori, Milan. — Alessandro Fersen : *L'Universo come Giuoco*, Guanda, Modène. — Antonino Anile : *Bellezza e Verità delle Cose*, Vallecchi, Florence. — Raffaele Calzini : *La Commediante Veneziana*, Mondadori, Milan. — Giovanni Comisso : *Avventure Terrene*, Vallecchi, Florence. — Bonaventure Tecchi : *La Signora Ernestina*, Treves, Milan. — Giuseppe Petralia : *Poetica Manzoniana*, Tradizione, Palerme.

Francesco Maria Taliani fut envoyé à Saint-Pétersbourg comme attaché d'ambassade en 1917, avant la révolution. Il en partit en 1918 en même temps que tout le corps diplomatique. Il avait alors une trentaine d'années. Il assista à l'écroulement du tzarisme, aux journées d'octobre, à l'avènement du bolchevisme. Il rédigeait son journal et ce sont ces notes qu'il publie aujourd'hui, sous le titre de **Pietrogrado 1917.** Elles n'ont rien des Mémoires du diplomate ni de l'article de presse. Ce sont des pages écrites par un jeune homme qui a des velléités littéraires, et elles sont dans la technique du *bozzetto*, c'est-à-dire de l'écrit de genre et de fantaisie, alors en honneur. Disons même que la politique n'est pas ce qui préoccupe surtout ce diplomate. Ces pages n'en sont que plus frappantes. Vus par le petit côté, ces événements qui sont parmi les plus lourds de l'histoire donnent raison au précepte : *Quos vult perdere Jupiter dementat*. Nous sommes étonnés, entre autres, de l'insuffisance politique des représentants des Alliés. L'Angleterre menait le jeu. Elle ne comprit rien aux événements, aggrava une situation déjà difficile, et se

tira du jeu sans se soucier des autres. Le corps diplomatique resta une quinzaine de jours, en mars 1918, à camper dans les trains, en Finlande, sans savoir s'il pourrait jamais franchir les lignes. Les Anglais les avaient passées dès le premier jour. Et notre ambassadeur, Noulens, s'écriait : *Ah, l'égoïsme des Anglais, nous en savons quelque chose!* A quoi le second secrétaire ajoutait philosophiquement : *A Paris, naturellement on s'en fout.*

Après le livre de Francesco Maria Taliani, il est plus instructif encore de lire celui que vient d'écrire Corrado Alvaro sur la Russie d'aujourd'hui **I Maestri del Diluvio,** *les Maîtres du Déluge.* Je dis tout de suite que c'est le meilleur, et de beaucoup, des livres que j'ai lus sur semblable sujet. Outre son grand talent, l'auteur a plusieurs autres avantages qui l'ont servi dans les observations qu'il a faites au cours de son voyage. Obsédés par l'inconsistance des luttes électorales, nous en sommes encore, nous Français, à distinguer les partis en droite et en gauche, en blancs et en rouges. Tandis que les plus récents critiques politiques les divisent plus justement en activistes et en conservatistes. La Russie, l'Allemagne, l'Italie sont des groupes activistes. L'Angleterre et la France, presque en bloc, sont des nations conservatistes. Je ne veux pas dire, loin de là, qu'il y ait identité entre la Russie et l'Italie; mais un Italien activiste est plus préparé qu'un Français à comprendre ce qui se passe à Moscou. De plus, Corrado Alvaro n'a pas fait son voyage sans préparation. Il savait la langue russe, chose essentielle; il connaissait aussi la nature russe, et il était disposé à la juger, dans ses qualités spécifiques, avec beaucoup de sympathie. Enfin, il ne s'est pas limité à Moscou, mais il a fait un assez long tour dans le pays.

Ce qu'il en rapporte corrobore en gros ce que nous disent les plus intelligents de nos amis de toutes opinions qui vont là-bas non en simples touristes, mais pour des congrès de ciné ou de médecine. Il note tout, le mal et le bien; et j'entends le bien en ce que la Russie est le *pays des possibilités infinies.* Les belles pages abondent : la description de la famine, de la Volga, de la Caspienne. Cependant, le plus intéressant du livre est ailleurs. Corrado Alvaro, qui a de la culture politique, juge avec beaucoup de perspicacité. Il dit

notamment : « Paysans et ouvriers sont dans les mêmes rapports qu'Abel et que Caïn. » C'est une très intelligente condamnation de notre libéralisme occidental qui a prétendu instituer un système politique en malaxant dans une même urne des bulletins de vote provenant de ces frères naturellement ennemis. Caïn aura toujours raison d'Abel.

Mais sans m'attarder dans les aperçus dont ce livre est si riche, j'en indiquerai un qui me semble capital. Corrado Alvaro a constaté que la Russie actuelle est tout à fait dénuée de pitié. Or, à travers la littérature de Tolstoï et de Dostoievsky, nous avions pris l'habitude, au contraire, de considérer la pitié comme une qualité spécifique du caractère russe. Il n'en est rien. C'était là un apport occidental consécutif au désir de renouvellement qu'ont ressenti, au siècle dernier, certains grands Russes. Nous assistons maintenant à un phénomène semblable. Avec une ferveur mystique un peu naïve, les révolutionnaires russes ont cru qu'ils créaient des valeurs nouvelles alors qu'ils ne faisaient que pousser à l'exagération des idées occidentales déjà en dégénérescence dans leurs pays d'origine : le marxisme, qui n'est qu'un résidu du libéralisme, sans lequel il ne se conçoit pas; l'enthousiasme pour le quantitatif et la technique, sentiment bourgeois s'il en fut; et les musées d'athéisme que les Homais de chez nous n'oseraient plus instituer. Le Russe, à qui on ne peut dénier l'intelligence, ne conquerra une civilisation originale et prospère que lorsqu'il se sera débarrassé de ces vieilles choses. La diffusion certaine de la culture, chez ce peuple qui en est avide, en rend déjà l'espoir possible.

Le titre du livre d'Alessandro Fersen, **L'Universo come Giuoco,** est attirant. Il fait déjà comprendre que l'auteur idéaliste reprend le problème du monde où Léopardi l'avait laissé : *Uso alcuno, alcun frutto indovinar non so.* Après avoir subtilement discuté sur le finalisme et la causalité, il conclut que, relativement à l'homme, le monde extérieur doit être considéré comme un jeu, et il termine par une sorte d'hymne dionysiaque qui est dans la ligne de Nietzsche. La poésie ne se discute pas; mais philosophiquement, on peut faire remarquer que le problème ainsi posé va se heurter, ou même se confondre avec celui de l'origine et de la nature de la sensa-

tion simple, lequel a toujours passé pour insoluble. Quoi qu'il en soit, nous voici loin de l'école toscane qui, depuis Dante jusqu'aux derniers disciples de Galilée, a toujours considéré le monde comme objet de connaissance et condition première de la liberté de l'homme. Tandis qu'Alessandro Fersen affirme que Raison et Vérité sont des constructions artificielles qui s'opposent au monde et le détruisent. Il aboutit ainsi à un vitalisme qui lui fait dire : « La vie est aristocratique. » En France, au contraire, c'est la pensée qui différencie et qui crée le choix.

Remarquons une fois de plus que ce néo-idéalisme italien ne semble pas être très au fait de la science la plus récente. Tandis qu'Antonino Anile la possède à fond, et qu'il est capable de discuter les théories de James Jean et d'Eddington. Par formation, c'est un homme de science. Son livre, **Bellezza e Verità delle Cose,** s'appuie sur une philosophie très précise; mais comme ceux de Pierre Termier, il se propose surtout de montrer la beauté intelligente et voulue de l'univers. La fluence du monde, la particularité de chaque fait et de chaque objet, au lieu de l'amener au scepticisme, comme il aurait pu se faire autrefois, le confirme au contraire dans la conception d'un monde perpétuellement recréé par une force rationnelle. Et il montre cette poésie de la nature en tous ses aspects, depuis la lumière jusqu'à l'homme, en passant par les roches, les plantes, les animaux. Ce qu'il y a de neuf en ce livre, c'est un sens profond de la nature, qui ne soit plus panthéiste, mais essentiellement spiritualiste.

Rafaele Calzini qui avait écrit une vie non pas romancée, mais interprétée de Segantini, traite dans la **Commediante Veneziana,** un fait de chronique qui fit beaucoup de bruit dans la Venise du XVIIIe siècle. Nous y voyons Carlo Gozzi et les troupes de comédiens fameuses alors. Ce livre n'a pas l'intérêt général du *Segantini,* mais il est écrit avec une verve pittoresque qui s'accorde des plus heureusement avec le sujet. C'est une suite animée, une transposition cinématographique des scènes de genre peintes alors par Longhi.

D'une tout autre nature est le petit livre de Giovanni Comisso, **Avventure Terrene.** Comisso n'a pas beaucoup produit, et ses livres sont courts. Ils suffisent a le classer parmi

les meilleurs prosateurs de l'Italie contemporaine. Une prose simple, très claire; et nerveuse en même temps, parfaitement articulée. Elle nous montre les choses mêmes, sans complication, le monde en fonction de l'homme, que ce soit dans des nouvelles ou dans de petits tableaux dont le meilleur me semble ici le *Voyage en Toscane,* la Toscane des Apennins, peu connue et d'une odeur très alpestre.

Bonaventura Tecchi est dans une période de grande activité littéraire. Il vient de donner la **Signora Ernestina,** qui contient à la fois des notes de voyage dans l'Europe centrale, et des nouvelles. On y trouve la même finesse de touche à laquelle il nous a habitués. On dirait que c'est une fantaisie à fleur de peau; et au contraire, ces notations vont assez profond.

Dans sa **Poetica Manzoniana,** Giuseppe Petralia analyse de façon très intelligente et sobre les différents problèmes de l'esthétique de Manzoni. Ils ne sont pas simples; et d'ailleurs tout à fait étrangers aux préoccupations de la critique française, laquelle, depuis la mort de la vieille rhétorique, s'est contentée d'être anecdotique et impressionniste. Giuseppe Petralia examine la véritable nature du romantisme de Manzoni, son storicisme, la valeur contemplative et représentative de l'acte poétique, enfin sa position à l'égard de la morale. Il est vrai que la littérature française a en général une valeur trop idéaliste pour qu'on la traite avec une pareille méthode. Il n'en est que plus intéressant pour nous de voir comment on l'applique ailleurs.

PAUL GUITON.

LETTRES JAPONAISES

Mort de Yuzo Tsuboutchi. — L'œuvre du traducteur de Shakespeare. — 30e anniversaire de la mort de Lafcadio Hearn. — Xozuo Koizumi : *Father and I : Memories of Lafcadio Hearn,* Houghton Mifflin Company, Boston. — Découverte d'un Japonisant : le Portugais Wenceslau de Moraes. — Entai Tomomatsu : *Le Bouddhisme,* traduit par Kuni Matsuo; Félix Alcan, Paris. — Mémento.

Nous avons vu, au mois de juin dernier, comment la Société des Relations Culturelles Internationales, dont le siège est au ministère des affaires étrangères de Tokio, avait entrepris sa tâche principale, qui est de répandre à l'étranger la connaissance des arts, des religions, des philosophies, de la litté-

rature nippone. Pour remplir la seconde partie de son programme, qui comporte l'enseignement des civilisations occidentales, on fait appel aux écrivains qui se sont attachés à l'étude d'une époque de l'histoire culturelle étrangère.

Le plus illustre de ces écrivains, initiateur à la dramaturgie shakespearienne, le Dr **Yuzo Tsuboutchi** (nom de plume : Shoyo), est mort il y a quelques mois. Né en 1859, il n'avait pas trente ans quand le marquis Okouma, fondateur de l'université libre de Waseda, à Tokio, l'accueillit dans son brillant état-major d'éducateurs. Bientôt, Tsuboutchi commença un labeur qui devait remplir sa vie. Ce fut d'abord la publication de morceaux choisis, puis, pièce après pièce, toute l'œuvre de Shakespeare passa en langue japonaise, — 37 volumes pour le théâtre, 2 pour les poésies et le quarantième traitant de la poétique. Ce prodigieux traducteur venait d'achever au moment de sa mort une édition populaire de Shakespeare pour les éditions « Chuon Koron Sha. »

Mais Tsuboutchi fut encore un créateur. Avant d'entrer à l'université de Waseda, il appartenait au groupe des écrivains qui préludèrent à la renaissance littéraire de l'ère Meiji. Son livre *Shosetsu Shinzui* (Essence de la nouvelle) définit les principes du genre (1886).

De l'humour, de la fantaisie, ai-je écrit dans mon *Japon d'Aujourd'hui* (1922). Le modèle pour ce portraitiste était attachant par un côté intime, caché, par une richesse de sentiments discrets...

Sous l'influence du drame shakespearien, mais toujours épris de la couleur du théâtre populaire national, le Kabuki, Tsuboutchi composa des pièces dont le succès n'a pas faibli. Deux surtout : Kiri Hitoha, *Chute d'une feuille de paulownia;* Hitogisu Rojo Rakugetsu, *le Coucou, le château solitaire, la lune à son déclin.*

Cette dernière pièce, écrit M. Ippei Fukuda, directeur de *Contemporary Japan,* vint à une époque où l'imitation servile de la technique du Kabuki classique fatiguait le public. Tsuboutchi insuffla dans le cadre du vieux drame une vie nouvelle, plus de fraîcheur et de vigueur.

Dans la biographie publiée par l'Université de Waseda au lendemain de la mort du maître, on loue le « plein air »

de l'action scénique, le spectacle aux aspects multiples — « théâtre pour le peuple, par le peuple » — la musique de scène rythmant des danses naïves — « théâtre pour les enfants par les enfants ». — Le souci de faire du théâtre pour tous un moyen d'éducation esthétique est particulièrement sensible dans la *Folie de Onatsu, l'Ermite* et *Ourashima;* ces deux dernières pièces ont été traduite en français par M. T. Yoshiye, un des maîtres de la critique littéraire française qui récemment a entrepris la traduction de l'œuvre entière de Molière.

Les obsèques du laborieux et génial Tsuboutchi prirent un caractère national. Plus de dix mille personnes y assistaient, représentant toutes les classes de la société — l'homme de lettres non loin du chef militaire en grande tenue, le professeur auprès de l'artisan —. Le gouvernement était représenté par le ministre de l'éducation nationale. Une profusion de fleurs matérialisait l'hommage des grands corps de l'Etat. Jamais, au Japon, si magnifiques funérailles pour un littérateur! Signe des temps, sans doute!

Soucieux de nouer des liens culturels avec l'Occident, le Japon porte maintenant intérêt aux auteurs occidentaux, interprètes de l'âme nippone. Jusqu'à présent, il les avait systématiquement négligés, tant l'étranger lui paraissait être éloigné de sa race, de son ciel, de son sol.

Le 27 septembre dernier, les Sociétés culturelles et littéraires, auxquelles s'était associée l'association amicale gréco-japonaise, ont célébré le 30e anniversaire de la mort de **Lafcadio Hearn.** Une plaque de bronze portant l'effigie de l'écrivain fut scellée sur un bloc de pierre du parc de Ueno, à Tokio. On loua longuement l'œuvre de l'Occidental qui devint Japonais sous le nom de Koizumi.

La vie de Lafcadio Hearn au Japon restait assez obscure; Kozuo, fils aîné de Koizumi, nous apporte ses **souvenirs.** Ce sont des pages touchantes par le ton simple et sincère, par des notations naïves. On voit l'auteur de *Kokoro* à son foyer, où veillait une épouse dévouée, fille d'un samouraï authentique, douce, méditative, un peu fantasque à ses heures.

Foyer qui fut un refuge pour cet errant, ce grand inquiet, après les jours douloureux de Cincinnati, de la Nouvelle-Orléans. D'un élan enthousiaste, il avait acquis la nationalité japonaise. Au vieux et pur bouddhisme nippon il demanda les consolations spirituelles dont il était avide. Mais quatre enfants à élever et huit parents de sa femme à nourrir!... Jours, nuits même, furent donnés au travail.

Ses enfants le chérissaient. Quelques amis japonais fidèles, et qui ne se démentirent pas, malgré ses sautes d'humeur, s'appliquaient à lui éviter les tracas de la vie matérielle, attentifs à ne pas heurter sa susceptibilité, et, sachant, en Japonais de bonne race, ce que c'est que se replier sur soi-même, respectueux de la solitude où Lafcadio s'enfermait.

Des réminiscences puériles de vacances d'été à Yaidzu... Sans le vouloir, peut-être, Kozuo éclaire ce phénomène de mainmise du pays sur l'étranger. En pleine campagne, dans cette partie de Suruga que domine le Fuji, Lafcadio s'identifie mieux encore avec l'autochtone — même attitude, même respect des coutumes et des traditions, même dévotion aux divinités nationales.

Les sociétés culturelles sont si bien à la piste des écrivains occidentaux que le Japon prit et garda, qu'elles viennent de découvrir un Lafcadio Hearn portugais, **Wenceslau de Moraes,** dont le sixième anniversaire de la mort a été commémoré par des allocutions, des envois de messages et par une conférence de son traducteur, M. Tomizo Hano.

Trente ans passés au Japon. Dix-sept dans une chambre de six nattes à Tokushima, où Moraes mourut de misère physiologique et de misère tout court. On trouva 20 yen dans sa cassette, le dernier envoi de l'éditeur! Ce famélique, cet indigent, ce chantre passionné d'un peuple valeureux — en qui la police s'obstinait à voir un espion — eut quelques amis, des humbles, à ses obsèques qui, comme il l'avait souhaité, furent célébrées suivant le rite bouddhique.

De rares étudiants de langue portugaise étaient restés fidèles à la mémoire de Moraes. Grâce à eux, ce nom, cette œuvre, furent sauvés de l'oubli. Aujourd'hui les officiels s'étonnent de les avoir si longtemps ignorés. « Il est pénible

de le constater », remarqua M. Hirota, ministre des affaires étrangères, le jour de la cérémonie commémorative.

C'est surtout par son atmosphère bouddhique que le Japon retient l'étranger sensible. La poésie que l'on y respire est toute d'essence religieuse. C'est quelque chose de passé, de déteint, de très doux, d'infiniment émouvant.

Mais il y a un Bouddhisme vivant, éclatant de jeunesse, héroïque, et c'est celui-ci que M. Entai Tonomatsu étudie dans un petit livre, d'une lecture entraînante, très clairement traduit par M. Kuni Matsuo, qui a signé avec M. Steinilber Oberlin tant de traductions et d'essais utiles aux japonisants. Nous rappellerons notamment leur enquête sur les *Sectes Bouddhiques japonaises.*

M. Tomomatsu considère **le Bouddhisme** comme la « doctrine spirituelle par excellence », mieux qu'aucune autre adaptée à la vie moderne. Il le dit et le démontre. La figure de Bouddha apparaît, non pas mystérieuse, lointaine, mais humanisée, proche, et son enseignement n'a rien de sibyllin, de parabolique, de métaphysique, mais il est direct, positif. Le Bouddha qu'on nous présente « n'est jamais au-dessus de l'époque ni en dehors de l'espace ». Gautama connut l'ascétisme. Il sut en sortir. Il devint actif, c'est-à-dire qu'il fit le bien, fut secourable, se rendit utile aux hommes de toutes conditions.

M. Tomomatsu répond aux objections.

Le Bouddhisme contraire à l'action? C'est parce que la vie est instable que la doctrine indo-sino-nippone induit l'homme à s'en rendre maître. Le Bouddhisme doctrine de mort? Non, il conseille une mort qui « ennoblit l'idéal humain ». Ainsi, « se sacrifier pour le souverain, pour la patrie ou pour la société ». Là s'entrevoit l'esprit du Bushidô, le code de la chevalerie d'inspiration proprement nippone.

Le non-moi est un frein utile pour arrêter la passion du moi qui trouble trop souvent et le moi et la vie d'autrui.

M. Tomomatsu indique les obligations sociales conformes à la Loi. Et là perce l'influence du néo-bouddhisme anglo-saxon, qui tenta de mettre en accord la doctrine avec le paci-

fisme, l'humanitarisme, le féminisme... Cesser de mal faire, cultiver les vertus. Ces deux commandements ont été largement paraphrasés par la Société Bouddhique de Grande-Bretagne et d'Irlande, ainsi que je l'ai signalé autrefois (« Le Bouddhisme hors de l'Asie », *La Revue,* 15 mai 1910).

MÉMENTO. — Nous recevons du même auteur, M. Kuni Matsuo, une *Histoire de la Littérature Japonaise.* Je dirai plus tard l'intérêt que présente cet essai, écrit en collaboraion avec MM. Ryuko Kawaji et Alfred Smoulard.

ALBERT MAYBON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Paul Valayer : *L'Allemagne fera-t-elle sombrer l'Europe;* Hachette. — Jean Ajalbert : *L'Italie en silence et Rome sans amour;* Albin Michel. — Général H. Mordacq : *Faut-il changer le régime?* Albin Michel. — Léon Trotsky : *La vie de Lénine,* traduction de Maurice-Parijanine, éditions Rieder.

M. Valayer, résumant ses notes de voyage et ses lectures, s'est demandé : **L'Allemagne fera-t-elle sombrer l'Europe?** Il n'est pas inutile de faire remarquer que son livre a paru avant le coup de force accompli dans la zone démilitarisée. Les observations sur lesquelles il s'appuie pour répondre à sa question ont été faites maintes fois depuis plusieurs années, mais s'il y a encore des Français qui doutent de leur exactitude (1), on ne peut qu'être reconnaissant à M. Valayer de les mettre en lumière une fois de plus.

Une partie des arguments de M. Valayer sont extraits de *Mon Combat,* l'ouvrage de Hitler. Il fait observer d'abord que l'on en a récemment tiré le 2.000.000ᵉ exemplaire, qu'aucune modification n'a été introduite dans son texte et qu'il « demeure donc le bréviaire du IIIᵉ Reich ». M. Valayer attire l'attention sur l'un des arguments de *Mon Combat :*

Quatre voies s'ouvrent devant nous, y est-il dit.

1° Suivant l'exemple français, la réduction artificielle de la natalité; mais la nature se venge, les humanités fortes éliminent les

(1) M. Vallotton, dans la préface du livre que nous annonçons, en cite un exemple. M. Foerster, le professeur pacifiste allemand, faisait une conférence à Paris sur les folies raciales et militaristes de ses compatriotes. « Vous ne connaissez pas l'Allemagne! » lui cria soudain un éphèbe. Ce grand gosse aurait mérité un silence apitoyé. Mais le ridicule ne tue plus personne. On applaudit!

faibles. Ce procédé doit en conséquence être écarté par nous, Allemands.

2° La colonisation intérieure... C'est un moyen d'une utilité passagère, mais impropre à donner la sécurité du lendemain...

3° L'occupation de territoires étrangers pour y déverser des excédents de population.

4° Le développement de l'industrie nationale et du commerce par l'exportation.

Ces deux derniers procédés sont recommandables, mais quand les effets du dernier se trouvent épuisés, il faut bien recourir à la conquête.

Pour préparer la jeunesse à la guerre, les nazistes organisent des expositions; dans l'une, « un dessin représentait un ancien président de la République française se disposant à calmer son appétit en consommant un enfant allemand rôti à point ». On y exposait aussi un extrablatt du *Lokal Anzeiger* du 3 août 1914 où il était dit :

La France a commencé la guerre alors qu'aucun soldat allemand ne se trouvait encore sur son territoire... Violant la neutralité de la Belgique *et de la Hollande*, des avions français en grand nombre survolent ces deux pays, en route pour l'Allemagne.

En même temps que ses partisans se livrent à ces excitations, Hitler tient des propos très pacifiques. M. Valayer se demanda si le Führer « avait révisé ses anciennes idées », mais en observant ses actes, il comprit qu'il n'en était rien. M. Valayer fut principalement impressionné par la déclaration de Hitler le 3 juillet 1934 au sujet des assassinats du 30 juin : « J'ai donné moi-même l'ordre de tuer », dit-il. Les juristes allemands l'ont approuvé. L'un d'eux, par exemple, Carl Schmitt, écrivit dans la *Deutsche Juristenzeitung :*

Tout droit découlant du droit à la vie des peuples, l'acte du Führer [ordre de tuer Röhm et ses complices] a été un acte purement juridique; il n'a pas à être subordonné à la Justice puisqu'il est lui-même la Justice et la Justice sous sa forme la plus élevée.

« L'Europe, conclut M. Valayer, a perdu irrémédiablement la direction du Monde, non pas du fait des excès de son impérialisme, mais à cause des haines et des rivalités des Européens entre eux. »

M. Jean Ajalbert, passionnément épris de tout ce qui est beau, ne pouvait manquer d'aimer l'Italie, le pays d'Europe le plus favorisé par la nature. L'aimant, il en aima naturellement les habitants dans la civilisation de qui se reflétait sa beauté. Les sentiments bien connus de M. Ajalbert le firent envoyer plusieurs fois en Italie, en 1916 par exemple. Il a réuni en un volume, en les condensant, les chroniques qu'il écrivit pour les journaux au cours de ses voyages dans la péninsule et a intitulé son livre : **L'Italie en silence et Rome sans amour.**

Quoique aimant l'Italie, M. Ajalbert, qui « est né républicain », a été de plus en plus choqué par le fascisme. Son antipathie contre un gouvernement qui avoue : « Nous sommes contre la vie commode », n'a fait que croître. Il éprouve une répulsion profonde pour un régime dont le chef a dit : « Toute la vie de la Nation... doit s'orienter suivant nos nécessités militaires », et où la police, investie de pouvoirs illimités, est trois fois plus nombreuse qu'en France. La dernière fois que M. Ajalbert alla en Italie, il accompagnait la Comédie-Française qui allait jouer à Rome. C'était René Bruyez qui avait eu l'idée de jouer nos classiques dans le Forum. Il alla à Rome, en parla à notre ambassadeur; le Duce fut sollicité par celui-ci. Le lendemain, Bruyez alla dans le vestibule du palais de Venise attendre la réponse.

Le Duce apparut, marchant très vite, aperçut Bruyez, entendit son nom et sans s'arrêter, lança dans sa direction : *Si, Primavera...* Et il disparut.

En route, avant de passer les Alpes, la Comédie se demanda si elle ne devait pas envoyer à d'Annunzio un télégramme d'admiration. Desjardins conseilla d'attendre.

Il y a cinq ans, dit-il, je jouais à Milan le *Martyre de Saint-Sébastien*. Annunzio était dans la salle. Ovations, délires, acclamations, tant et si bien qu'on voit enfin l'illustre Borgne s'avancer au bord de sa loge, saluer à la romaine et se préparer à prononcer une de ces harangues enflammées dont il a seul le secret. Au même instant comme par hasard, un court-circuit a éteint toutes les lampes... Annunzio parla quand même dans le noir. Mais l'élan n'y était plus ce ne fut qu'un bref remerciement...

« Je demanderai à M. de Chambrun ce qu'il convient de faire », dit Bruyez. Annunzio n'a pas reçu son télégramme.

Le temps, d'abord douteux, permit deux représentations triomphales dans le Forum. Les Français furent étonnés de voir de grands espaces rester vides dans la partie réservée aux spectateurs. « Ce sont les emplacements réservés à la police », leur répondit-on. Ils se remplirent instantanément quand le Duce arriva. Le premier jour, on représenta *Horace* en entier. Mais *Britannicus,* le second, fut écourté par la censure. Narcisse ne put dire : « Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus... Ils adorent la main qui les tient enchaînés. Leur prompte servitude a fatigué Tibère... »

Quand M. Ajalbert alla en Italie en 1916, Benedetto Croce ne lui avait pas caché sa foi dans la victoire des Allemands, à cause de leur esprit d'organisation et de leur discipline. Croce a été exclu de toutes les Académies pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au régime qui a substitué en Italie le culte de ces qualités à celui de la liberté. Malaparte, l'écrivain fasciste dont la thèse était que la qualité essentielle chez un dictateur est la jalousie, a pu apprécier la beauté du régime par ce qui lui est arrivé : brusquement, il fut confiné dans une île; il ne sait pas encore pourquoi, quoiqu'il ait fini par en revenir.

Je ne chercherai chicane à M. Ajalbert que sur un point. Il paraît croire que dans les incidents « fâcheux » du *Carthage* et du *Manouba,* il y eut de la faute de Poincaré. En aucune façon. Ils ont été dus à la situation qui se produisit alors : l'Angleterre, la France et la Russie ne songeaient pas à gêner l'Italie qui essayait de conquérir la Tripolitaine, mais l'attaque de l'Italie contre la Turquie, entreprise sans même en *prévenir* le gouvernement allemand, avait choqué ce dernier. On connaissait d'autre part en Italie l'hostilité des Autrichiens. On en vint à Rome à craindre une intervention austro-allemande en faveur de la Turquie, intervention contre laquelle on ne pouvait espérer aucun appui de l'Entente. Pour y parer en regagnant la faveur allemande, on imagina l'insolence de faire capturer des paquebots français allant de Marseille à Tunis. Poincaré protesta en termes *mesurés;* tout autre ministre des Affaires étrangères eût fait

de même. Mais le bruit que fit l'incident, soigneusement grossi par la presse italienne influencée par la Consulta, produisit l'effet attendu : l'Allemagne fut regagnée. Le renouvellement anticipé du traité de la Triple Alliance, le 5 décembre 1912, acheva ce bel ouvrage. M. Ajalbert ne doit pas se faire illusion : Mussolini a assez d'imagination pour nous jouer un tour analogue dès qu'il y verra son avantage. Mais un écrivain français doit savoir défendre le ministère français, quel qu'il soit, contre lequel est tentée une pareille manœuvre.

Comme tous les Français, le général Mordacq est navré des insuccès de la France depuis la paix. Il expose ce qu'il croit en être la cause dans un livre intitulé **Faut-il changer le régime?** Ami fidèle de Clemenceau, il voit dans la faiblesse de ses successeurs la cause des échecs et des mécomptes qu'il énumère. Je ne puis être de son avis. Le général oublie sans cesse que la France n'a pas vaincu à elle toute seule. Il reconnaît que Clemenceau a cherché à obtenir une occupation de durée illimitée de la Rhénanie et n'obtint de Lloyd George et de Wilson qu'une occupation temporaire. Ses successeurs ont été forcés de faire comme lui et de se résigner à accepter de faire comme le voulaient les Anglais. La France, à elle seule, n'avait ni la force ni la volonté nécessaires pour contraindre l'Allemagne à payer par une occupation prolongée. Le général Mordacq ne tient d'ailleurs pas compte des appétits de M. Mussolini. La seule chose qui l'a empêché jusqu'à présent de s'allier à l'Allemagne contre nous, c'est l'alliance anglaise. Si relâchée a-t-elle été parfois, elle a fait réfléchir le successeur de César. La France ne peut plus depuis 1918 poursuivre une politique indépendante : victorieuse grâce à une coalition, protégée depuis 1919 par ce qui est resté de cette coalition, elle ne peut espérer vivre tranquillement qu'en prolongeant l'existence de cette coalition, tâche délicate qui demande ce qu'avait Schwarzenberg, le vainqueur de Napoléon : « l'esprit de coalition ». Le général Mordacq ne paraît guère s'en douter.

La critique du général au sujet de notre état parlementaire et administratif est certes fort juste : tout le monde est d'accord là-dessus. Il ne se produit guère d'affirmations contraires

qu'au Parlement, et cela simplement comme argument pour influencer un vote. Mais je ne crois guère à l'efficacité des quatre modifications de la Constitution proposées par le général : 1° Accorder le droit de dissolution de la Chambre au Président du Conseil; 2° Réduire le nombre des députés à 450 et des sénateurs à 225; 3° Fixer le nombre des ministres à 8 ou 10; 4° Interdire aux membres du Parlement toute initiative en fait de dépenses. Il est facile de citer des erreurs du Parlement, mais sa suprématie n'évite-t-elle pas une catastrophe quand le Président devient fou (comme ce fut le cas de Deschanel) ou quand le peuple s'engoue d'un fêtard ignorant et voleur comme Boulanger? Le remède me paraît plutôt dans l'introduction de plus de contrôle de l'administration (division du travail parlementaire, examen des dépenses de chaque ministère par la Commission parlementaire correspondante, adjonction de conseils de surveillance et de perfectionnement à chaque administration); cette augmentation du travail de contrôle parlementaire entraînerait la nécessité d'allonger la durée du mandat des députés (sept ans ou neuf au lieu de quatre) ; il est connu que pendant les six premiers mois et les six derniers de leur mandat, ils ne peuvent travailler : ils sont trop énervés par les préoccupations électorales. Les Etats actuels ont besoin d'une intervention de plus en plus profonde de l'administration dans leur vie; mais cette administration doit être contrôlée par un dictateur ou par des soviets. Je préfère la seconde méthode; elle s'adapte naturellement au gouvernement représentatif. Un soviet n'est qu'un conseil; il peut être technique, bourgeois ou communiste. Chez nous, les ministres doivent tout contrôler; ne faisant que passer à la tête des ministères où les place un hasard, ils laissent l'administration s'adonner à une négligence égoïste et paresseuse. Voilà le vrai mal.

ÉMILE LALOY.

§

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Léon Trotsky, après nous avoir complaisamment raconté, en trois gros volumes, sa propre vie, nous raconte, après bien d'autres, la vie de son compagnon de lutte, Oulianof-**Lénine.** Il faut bien faire quelque chose, et les journées dans l'exil sont longues.

Si Lénine et Trotsky n'étaient pas parvenus au pouvoir et, par conséquent, à l'application de leur doctrine politique, sociale et économique, leur vie n'aurait différé en rien de l'existence des autres révolutionnaires russes, existences qui n'avaient rien de romanesque, mais par contre se ressemblaient terriblement entre elles, étant, semble-t-il, taillées toutes sur le même patron. Mais la trop grande rigidité des idées de Trotsky, son manque de souplesse et son intransigeance, jointe à son orgueil, si ce n'est à sa vanité, le rejetèrent dans l'opposition au régime qu'il avait pourtant instauré lui-même en compagnie de Lénine, mais qui, à ses yeux, après la mort de Lénine, avait dévié du droit chemin. Cette opposition de Trotsky à la politique pratiquée aujourd'hui par les successeurs directs de Lénine se traduisit pour lui en bannissement et en exil. Cependant, il aurait été intéressant de voir comment aurait réagi Lénine, devant la ligne de conduite suivie actuellement par les gens de Moscou. Aurait-il, lui aussi, passé dans l'opposition? C'est peu probable. Lénine était un réaliste qui ne dédaignait pas l'opportunisme. Ne fut-il pas le père de la « Nep », la fameuse nouvelle politique économique? Du reste, la déviation ou l'abandon par les gens de Moscou des sacro-saints principes du communisme, que leur reproche Trotsky, n'est qu'apparente et toute en surface. Le retour au passé n'est pas exclu; il ne dépend que des circonstances. Au surplus, il y a le Komintern qui, lui, n'a pas dévié. Aussi, les gens de Moscou peuvent bien réciter :

Je suis oiseau, voyez mes ailes !
Je suis souris, vivent les rats !

Les personnes avisées savent à quoi s'en tenir.

Mais revenons à ce premier volume de la *Vie de Lénine*, par Trotsky. Il concerne la jeunesse du père du bolchevisme et, quoique la prière d'insérer qui accompagne ce volume affirme que « Trotsky est amené à détruire bien des légendes » concernant son héros, il me semble qu'il s'est assigné surtout pour tâche d'enfoncer des portes ouvertes. Ce n'est pas que cet ouvrage soit déplaisant à lire, mais je laisse à de meilleurs juges que moi le soin de dire ce qu'il apporte de nouveau et d'inédit dans nos connaissances sur Lénine.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

SYNTHÈSES ENCYCLOPÉDIQUES

Le tome XVI de l'Encyclopédie Française. — Parce que notre temps est bien l'âge de la « spécialisation », nous éprouvons plus vivement que nos pères le besoin d'une synthèse unissant tant de connaissances et si diverses. Sans doute pouvons-nous craindre, comme le dit M. Paul Valéry en terminant l'avant-propos du Tome XVI de *L'Encyclopédie Française,* que « l'accroissement d'intensité et de précision, et l'état de désordre permanent dans les perceptions et les esprits qu'engendrent les puissantes nouveautés qui ont transformé la vie de l'homme, ne rendent sa sensibilité de plus en plus obtuse et son intelligence moins déliée qu'elle ne le fut ». Il n'est pas sûr, en effet, que le « progrès » mécanique constitue véritablement un progrès au sens où l'on prend ordinairement ce mot, et qui implique l'avancement en bien. Le mieux que nous puissions souhaiter, c'est que soit vraie cette loi de constance intellectuelle posée par Remy de Gourmont. Quoi qu'il en soit, l'homme de notre temps ne peut guère, comme autrefois l'honnête homme, avoir de toutes choses une notion claire. Il lui faut mieux qu'un guide : une aide. Les ouvrages spéciaux restent inaccessibles à qui n'est point un spécialiste. Non seulement les idées, mais les mots eux-mêmes ne peuvent être entendus du commun des hommes. Le médecin ne comprend pas l'ingénieur, et le poète ne comprend pas le musicien dès que l'on parle de technique. Au XVIIIe siècle, déjà, cette nécessité de jeter un pont sur ces abîmes apparut. Aujourd'hui, les abîmes se sont encore élargis et creusés, et d'autant plus que la culture générale a été victime de cette spécialisation, elle aussi. D'où la nécessité nouvelle de nous donner non plus une encyclopédie analytique, mais une encyclopédie synthétique.

Sur quel plan? Déterminer ce plan est assez simple en certains cas, mais terriblement compliqué quand il s'agit des Lettres et des Arts, par exemple. J'ai devant moi le tome XVI de l'*Encyclopédie.* J'ai d'abord feuilleté ce gros volume, admiré les images, comme eût fait un enfant (elles sont admirables en effet, et instructives et « parlantes »). Et puis j'ai picoré, de-ci de-là, essayant de comprendre le plan. Et j'ai fini par où j'aurais dû commencer : j'ai lu l'*avant-*

propos de M. Paul Valéry et les pages où M. Pierre Abraham définit si nettement *l'Objet et le Plan de l'ouvrage,* — pages lumineuses et convaincantes. J'en détache ceci qui me semble essentiel :

De l'*Ouvrier* à l'*Usager,* circule l'*Œuvre* elle-même, avec ses divers aspects. De l'accueil qu'elle reçoit, de son succès ou de son insuccès, vont dépendre les conditions matérielles qui seront faites par la société à l'artiste; ainsi la *Profession de l'artiste* peut être observée sous l'angle des contraintes ou des libertés dont il est redevable à l'*Usager,* bref, considérée comme une réponse de l'*Usager* à l'*Ouvrier.* Enfin, l'*Interprétation,* véhicule de l'œuvre musicale ou scénique, est elle aussi un élément primordial du dialogue (entre l'Ouvrier et l'Usager). D'où la nécessité de grouper l'Œuvre, l'Interprétation et la Profession dans le même ensemble sous le titre des *Contacts entre l'Ouvrier et l'Usager.* Le plan se trouvait complété au moyen de cette troisième partie... Ici, un principe et absolu : faire parler de leur métier les hommes de métier. La technique de l'architecture traitée par des architectes, la technique de la sculpture par des statuaires, du génie civil par des ingénieurs, du dessin par des dessinateurs, de la peinture par des peintres, de la musique par des compositeurs, du chant par des chanteurs, du théâtre par des comédiens, du style par des écrivains; les professions, par les professionnels. Par contre, réserver l'exposé des tendances actuelles aux critiques, moins suspects d'y apporter les partis pris du créateur d'œuvres.

Qui n'approuverait tant de sagesse et tant de clarté?

Mais avant d'aborder les « tendances actuelles », — l'état présent des questions, ne faut-il pas relier le présent au passé, montrer comment l'homme, selon le mot de Péguy « allait hériter de tout l'effort humain? » Voici donc la première partie du tome consacrée au *Passé vivant.* Elle est rédigée par MM. de Monzie, Charles Maurras, J. Carcopino, J. Bédier, G. Huisman, Lucien Fèbvre, Paul Hazard, Paul Jamot, Paul Desjardins, Jean-Richard Bloch. Viennent ensuite les trois grandes divisions : L'*Ouvrier,* ses matériaux, ses techniques, division qui comprend deux sections : les techniques de l'espace, les techniques du temps; puis l'*Usager,* subdivisé en deux sections : ses besoins collectifs, ses besoins individuels. Le Tome XVII sera fait du *Dialogue entre l'Ouvrier et l'Usager* et nous fera connaître les réalisations contempo-

raines dans les arts de l'espace et du temps, l'Interprétation, les Professions.

Faut-il ajouter qu'un tel plan permet de prendre connaissance d'un seul coup, sans tâtonnements, sans recherches d'une lettre à l'autre, de tout ce qui se rapporte à une question? Prendrai-je un exemple? Le premier chapitre de la section B a pour titre : *Les sons.* Il nous permet de connaître les dernières théories de l'acoustique, de la physiologie de l'oreille, de l'architecture sonore, de l'harmonie et du contrepoint, de la phonation, des résonances, de la technique vocale, de l'utilisation des voix, des instruments de l'orchestre, de l'enregistrement sonore de la T. S. F. et du cinéma parlant. Synthèse complète, mais aussi analyse parfaite de tous les éléments constitutifs de cette synthèse.

On a fait une objection à ce plan : la routine fait préférer l'ordre alphabétique; mais un système de tables merveilleusement précis permet de se familiariser en quelques minutes avec le plan nouveau de l'*Encyclopédie.* Je ne sais ce que seront les autres volumes, et si les diverses branches des connaissances se plieront aussi aisément que *Les Arts* à ce classement, à ce regroupement. Je le crois; pour les raisons que dit M. Pierre Abraham, ce volume, dont la matière est si riche et si complexe, était sans doute le plus difficile à réaliser. Il l'est, et magnifiquement.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES DE BIBLIOPHILIE

Alfred Mortier : *Trois Poèmes dramatiques,* avec trois compositions inédites de Bourdelle (F. Bernouard). — *Bucoliques* de Virgile, traduction de R. Billiard, avec des bois anciens (Ed. d'Hist. et d'Art). — *Venise:* dix eaux-fortes de G. Ambroselli, texte d'Abel Bonnard (*ibid.*) — J. A. Fournier : *Au caprice des heures,* ill. de G. Granger (éd. Hellena). — Anna de Noailles : *Les Jardins,* ill. de Jean Berque (Gonin). — Mémento.

Sans doute ne nous appartient-il pas de juger ici les **Trois poèmes dramatiques** de M. Alfred Mortier. Pourtant, dans quel jardin risque-t-on de marauder? On ne sait trop. Et il y a dans un livre comme celui-ci une telle unité que la distinction et l'analyse entre ses parties risquent de devenir un démembrement. Certes, on ne veut pas dire que le texte nu aurait moins de beautés, ou que le nombre et le rythme y seraient moins présents. Mais peut-être qu'ils apparaîtraient

avec moins d'évidence. Cela ne saurait déplaire à M. Alfred Mortier. On pense que celui-ci, comme tout vrai poète dramatique, voit dans le dialogue lyrique la plus complète comme la plus noble expression du sentiment et de la pensée, et rêve, après tant d'autres, à cette collaboration des arts où l'architecture, la sculpture, la musique s'unissent à la poésie. Et c'est pourquoi il serait impertinent de parler des compositions de Bourdelle en dehors du texte pour lequel elles ont été faites, qu'elles animent et qui les éclaire.

Disons tout de suite qu'on trouve ces compositions fort belles. Si on ne met pas Bourdelle tout à fait au premier rang des sculpteurs modernes, — il est permis de lui préférer un Maillol, — on ne tombe pas dans l'excès contraire. Il faut admettre qu'avec ses infirmités, son parti pris d'archaïsme, ses échecs, il reste quand même un magnifique tailleur d'images.

On a d'ailleurs un goût très vif pour les dessins de sculpteurs. Ils ont une franchise, et parfois une admirable gaucherie, où l'on sent la présence de la matière difficile, et qu'ont perdues depuis longtemps les illustrateurs de métier. Pour un sculpteur, c'est un beau thème graphique que celui de Galatée. Bourdelle l'a traité avec émotion et tendresse. Sa main s'échauffe et se détend; et il y a quelque chose de bien troublant dans ce marbre qui devient chair. La vie naît dans la forme; et le mystère s'élabore parmi les ombres mouvantes des fonds Ce pathétique, ce dynamisme sont bien ceux de l'écrivain. M. Alfred Mortier renouvelle les mythes de Galatée, de Bellérophon et de Déjanire. Certes, sur le drame pèse une fatalité qui est très « grecque », mais la destinée est ici plus humaine, on pourrait dire plus chrétienne. Car la grande idée toujours présente, celle du triomphe de l'esprit sur la matière et de la réalité et de l'immortalité de l'âme, est bien une idée chrétienne. N'est-ce pas encore une parole chrétienne que celle qui clôt *Galatée :* « Les dieux commencent les miracles, c'est aux hommes de les achever. »

La prose de M. Mortier, essentiellement lyrique, et toute parfumée de miel attique, soumise au nombre d'or, est pourtant d'un accent bien moderne. C'est encore une parenté avec Bourdelle. Les admirateurs de celui-ci — il en existe encore — accueilleront avec émotion la publication posthume de ces

trois aquarelles qui ne les décevront pas. Elles seront un attrait pour les vrais bibliophiles, je veux dire ceux qui pensent qu'un beau livre, c'est sans doute un papier onctueux, une mise en page agréable à l'œil, des illustrations remarquables, mais aussi, et peut-être d'abord, un beau texte.

Du monde latin au monde grec, il n'y a qu'un passage de mer bleue. C'est un plaisir de voir voisiner sur la table Galatée avec Galatée. « Viens ici, ô Galatée, pourquoi jouer dans les flots? » — M. Raymond Billiard vit dans la compagnie de Virgile; on est ravi par sa traduction des **Bucoliques,** souple, ondoyante, et pourtant musclée. (Relisez ici la fameuse et prophétique « quatrième » : *A cet enfant qui va naître, daigne sourire... il vivra de la vie des dieux... et il gouvernera, grâce aux vertus paternelles, l'univers pacifié.*) Quant un éditeur voudra faire des *Bucoliques* une édition de grand luxe, je lui recommande cette traduction. En attendant, voici, tirée à 750 exemplaires sur un agréable vergé et illustré de bois anciens, une charmante édition accessible à tous.

Ne quittons pas encore les rives de la Méditerranée. A vrai dire, **Venise** est plus un album qu'un livre; ici, c'est le texte qui est l'ornement; mais quand ce texte est signé Abel Bonnard, on ne saurait le tenir pour négligeable. Et ces quelques pages sont en effet le plus musical prélude qu'on pouvait souhaiter pour les dix eaux-fortes de Gérard Ambroselli. Nul ne reste insensible à la séduction de cet artiste raffiné. Il y a dans ses compositions un charme enveloppant, féminin, qui est le charme même de Venise. Le miracle, c'est qu'une telle précision, un tel souci du détail n'aboutissent pas à la mièvrerie. Malgré son extrême minutie, cet art reste large. C'est qu'Ambroselli dédaigne presque toujours les hachures, les ombres qui modèlent; pour s'exprimer — et avec quel bonheur! — le trait lui suffit. Voyez *Le Grand Canal* et *Salute;* quelques traits horizontaux, et c'est toute l'eau avec ses reflets, ses moirures. On aimera particulièrement le *Grand Canal et St-Jérémie* (surtout l'épreuve sur papier vert) pour son atmosphère veloutée, les tremblantes vapeurs, et l'eau remarquablement traitée; enfin *La Lagune,* avec ce saisissant effet de reflets verticaux, — comme symétrique de celui de la Planche I, — qui allonge indéfiniment sur l'eau les lignes

des palais et des campaniles. Et puis, après tant de bois, quel plaisir de retrouver la pureté du cuivre! Les très beaux tirages à la presse à bras par J. Hecht, le papier Montval blanc et surtout vert de Venise, la présentation dans un portefeuille à l'italienne où les tissus vénitiens de Mariano Fortuny marient leurs rouges arabesques au vélin ivoire, tout concourt à faire de cet album un délice de l'œil et du toucher.

La pierre aussi est trop délaissée; aucune technique pourtant ne donne un moelleux, une souplesse comparables. Aussi on est heureux de signaler les seize lithographies que Mme Geneviève Granger grava pour les poèmes **Au caprice des heures.** Elles ont infiniment de grâce et de variété. On n'attendait pas moins de l'artiste. Certaines font penser à des étoffes persanes, à des miniatures des « Chasses de Gaston Phébus »; la première évoque l'Estuaire de Brueghel. C'est dire ce qu'elles contiennent de puissance de rêve. Quel charmant commentaire Mme G. Granger donnerait des Romans Bretons et de la Légende Dorée!

On fait encore beaucoup de livres illustrés. Certains sont bons. Il est peu de chefs-d'œuvre. En voici un. Ph. Gonin a réuni les **Jardins** de Mme de Noailles, et avec une quinzaine de poèmes, il a composé un livre où l'on chercherait bien en vain un défaut. L'illustration a été confiée à Jean Berque; elle est à elle seule un ravissant poème; mais un poème qui ne joue pas sa partie tout seul. Elle court au travers du papier, alterne avec les strophes, et fond dans le texte comme un fruit dans la bouche. Du fruit, elle a la pulpe chaude et le velouté. Mais comment s'en étonner? Chaque composition au trait gravé a été reprise à la gouache sous la direction de l'artiste; aussi ces illustrations ont-elles la fraîcheur de l'invention spontanée. D'ailleurs, on n'apprendra point aux bibliophiles, qui savent la place que tient dans le livre contemporain la *Connaissance de l'Est* de J. Berque et Gonin, que Ph. Gonin est un technicien exceptionnel et Berque un grand illustrateur. Ce dernier, justement parce qu'il n'est pas qu'un illustrateur, mais avant tout un peintre dont rien ne rapetisse la vision. Feuilletez le livre. Voyez ces poires, comme ivres d'odeurs concentrées, dans l'ombre saturée du fruitier; les femmes ramassant des fruits, aériennes. Et le *Chaud Jardin,*

ces fusées d'arbres en fleurs blancs et roses, qu'équilibrent des verts et des gris délicats; le couple devant la fenêtre ouverte, voluptueux accord du gris-bleu des amples rideaux, du gris-vert des vêtements :

et l'on écoute
les pieds du triste amour qui court et qui s'assoit.

Oui, un grand illustrateur vraiment. C'est une chose trop rare pour qu'on se lasse de la répéter.

Mémento. — On notait les beaux prix (2.000 et 1.400 francs) qu'avaient réalisés à la vente Barthou deux originales de Guérin (*Mercure de France*). Sans dédicace, — et sans le prestige de M. Barthou, — l'originale sur Arches du *Semeur de Cendres* a fait 900 francs, lors de la vente récente de la bibliothèque d'un amateur.

Y. FLORENNE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Pierre Mac Orlan : *Berlin*. Avec 66 illust. en héliogravure. (Coll. *Tour du Monde*); Arthaud, Grenoble. 10 »

André Maurois : *Londres*. Avec 64 illust. en héliogravure : (Coll. *Tour du Monde*); Arthaud, Grenoble. 10 »

J.-F. Reste : *Terres d'ombre et de lumière;* Libr. Istra. 12 »

Henri de Rothschild : *Tour du monde;* Hachette. 12 »

Art

Rachel Valentino : *La formation de la peinture française. Le génie celtique et les influences.* Avec 34 cartes dans le texte et 50 planches h. t. en photogravure; Maisonneuve. 100 »

Criminologie

Henry T. F. Rhodes : *Le génie et le crime;* Nouv. Revue critique. 18 »

Ethnographie, Folklore

Arnold Van Gennep : *Le folklore de la Flandre et du Hainaut français (Département du Nord)*. Tome I : *Du berceau à la tombe. Les cérémonies périodiques. Le culte des saints*). Avec une étude sur la répartition géographique des Géants processionnels et 6 cartes et planches h. t.; Maisonneuve. 45 »

Histoire

John Charpentier : *Le Roi George V;* Plon. 2,50

Camille Desmoulins : *Le Vieux Cordelier,* édition complète et critique d'après les notes d'Albert Mathiez. Avec une introduction et des notes par Henri Calvet; Colin. 32 »

Jean Maurain : *Un bourgeois français au XIXe siècle : Baroche, ministre de Napoélon III d'après ses papiers inédits.* Avec un portrait; Alcan. 40 »

Duc de Lévis-Mirepoix : *Philippe le Bel;* Edit. de France. 18 »

Charles H. Pouthas : *La jeunesse de Guizot, 1787-1814;* Alcan. 35 »

Littérature

E. Armand, Hugo Treni, Robin Hood : *Les utopistes et la question sexuelle. Le symbolisme sexuel. De Sade non conformiste et libre penseur.* Illust. de Falk, L. Moreau, Léo Campion, François André; L'En dehors, Orléans. 3 »

Samuel Butler : *Carnets,* traduits de l'anglais et préfacée par Valéry Larbaud; Gallimard. 30 »

Le Cabinet secret du Parnasse, recueil de poésies libres, rares ou peu connues, pour servir de Supplément aux Œuvres dites complètes des poètes français. *Théophile de Viau et les libertins.* (Théophile de Viau. Le Sieur de La Ronce. Guillaume Colletet. Le Sieur de La Porte. Jean de La Fontaine. Saint-Pavin. Claude Le Petit. Le Chanoine Maucroix. L'abbé de Chaulieu.) Textes revus sur les Editions anciennes et les manuscrits et publiés avec notes, variantes. Bibliographie et Glossaire par Louis Perceau; Au Cabinet du livre, 79, rue de Vaugirard, Paris. 25 »

Pierre Crépieux : *Le livre des nuances,* pensées graves et légères; Figuière. 12 »

André Devaux : *Armand Godoy, poète catholique;* Sans Pareil. 12 »

Emile Faguet : *Histoire de la poésie française de la Renaissance au Romantisme.* Tome X: *André Chénier 1762-1794;* Boivin. 15 »

Paul Gaultier : *L'âme française;* Flammarion. 12 »

Jean B : *Glanes.* (*Le monde et la science. La vie et la mort. Politique et histoire*). Préface de Gaetan Pirou; Loviton, 160, rue Saint-Jacques, Paris. » »

Valéry Larbaud : *Ce vice impuni: la lecture. Domaine anglais;* Gallimard. 15 »

C.-J. Odic : *La chanson des quinze mille jours;* Stock. 15,»

Jean-Louis Perret : *Littérature de Finlande.* (Coll. *Panoramas de littératures contemporaines*) ; Edit. du Sagittaire. 15 »

Liviu Rusu : *Le sens de l'existence dans la poésie populaire roumaine;* Alcan. 15 »

Sainte-Beuve : *Correspondance générale,* recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot. T. II : *1836-1838*; Stock. 48 »

Stendhal : *Courrier anglais.* Tome IV : *London Magazine.* Tome V: *London Magazine. Athenaeum.* Etablissement du texte et préfaces par Henri Martineau; Le Divan. 2 vol.. » »

Stendhal : *Journal.* Texte établi et annoté par Henri Debraye et Louis Royer; Gallimard. 2 vol. chacun. 15 »

Esther Vanloo : *Méroujan Barsamian, poète et conteur français.* Avec un portrait; Edit. et impr. rapide de la Presse. 5 »

Tancrède de Visan : *La vie passionnée de André-Marie Ampère.* Avec des illust.; Agence Archalt, 12, rue d'Anjou, Paris. 8 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Robert Boucard : *Les secrets du G. Q. G.;* Edit. de France. 12 »

Désiré Bouteille : *Vingt ans après. Les cahiers d'un sergent d'infanterie 1914-1918;* Figuière. » »

Jean Clary : *La victoire incertaine;* Préface de Pierre Mac Orlan; Nouv. Editions latines. 10 »

Philosophie

Fr. Coberthrambe : *Le règne du frère;* Alcan. 12 »

V. Jankélévitch : *L'Ironie;* Alcan. 10 »

Poésie

Pierre d'Anniel : *La damnation de Solange;* Impr. Taffard, Bordeaux. » »

Claude Armine : *Sur l'écran des rêves;* Messein. 10 »

Paul Fort : *L'arlequin de plomb*, nouvelles Ballades françaises; Flammarion. 12 »

Pierre Garrigue : *Profils perdus;* Messein. 9 »

Raoul Hautier : *La mort d'Helga Ericsson;* S.n.d'édit. » »

Rosa Holt : *Le livre interdit;* Jouve. 10 »

Henri Margot : *Les jours effeuillés;* Messein. 15 »

André Mérand : *La voix qui vibre;* Messein. » »

Politique

Karel Capek : *Entretiens avec Masaryk*, traduction de Madeleine David. Préface d'Etienne Fournol; Stock. 15 »

Divers : *Problèmes britanniques*, conférences organisées par la Société des anciens élèves et élèves de l'Ecole libre des Sciences politiques; Alcan. 12 »

Marcel Griaule : *La peau de l'ours;* Gallimard. 15 »

Boris Warhenoff : *Mes co-détenus au Guépéou* suivi d'une étude sur la *Nouvelle génération soviétique;* Jeheber, Genève. 15 »

Questions juridiques

Carl Schmitt : *Légalité, légitimité;* Libr. générale de droit et de jurisprudence. » »

Questions militaires et maritimes

Marcel Dupont : *Fournier-Sarlovèze*, le plus mauvais sujet de l'armée; Hachette. 15 »

Commandant Lefebvre des Noëttes : *De la marine antique à la marine moderne. La révolution du gouvernail.* Avec des illust.; Masson. 30 »

Questions religieuses

Emile Baumann : *Comment vivent les Chartreux.* Avec 16 illust. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,95

A.-D. Sertilanges, O. P. : *Affinités;* Edit. Montaigne. 15 »

Régionalisme

Béatrice Elliott : *Louis Cappatti, historien du Comté de Nice, poète, critique, conteur;* Annales du Comté de Nice, Nice. » »

Roman

Antoine Giacometti : *Le IIIe jour;* Desclée De Brouwer. 12 »

Jean de Granvilliers : *Les fiançailles de neige;* Courrier littéraire. 12 »

Léopold Jouanaud : *La mystérieuse aventure;* Figuière. 12 »

Edmond Kinds : *Le point mort;* Le Rouge et le Noir. 12 »

Michel Matveev : *Etrange famille;* Nouv. Revue franç. 15 »

Guy Paisant : *Echec;* Figuière. 12 »

Roger Régis : *Madame de Montbaron;* Edit. de France. 12 »

J. Saint-Pré : *Célia;* Figuière. 75 »

T. Trilby : *Bouboule chez les Croix de feu;* Flammarion. 12 »

Georges Vidal : *Le clos des morts silencieuses*, roman policier ; Edit. de France. 6 »

Jean Vollier : *Beauté raison majeure;* Emile-Paul. 12 »

Sciences

L. Cuénot : *L'Espèce*. Avec 42 figures dans le texte; Doin. 30 »

René Dubrisay : *Phénomènes colloïdaux*. Avec 27 figures; Colin. 10,50

René Fabre : *Acide cyanhydrique. Dérivés aromatiques*. (*Leçons de toxicologie*, V); Hermann. 12 »

René Fabre : *Alcools. Anesthésiques. Solvants*. (Leçons de toxicologie, IV); Hermann. 15 »

René Fabre : *Poisons organiques divers*. (Acide oxalique. Véronals et sulfonals. Caféine et théobromine. Cantharides. Digitale et strophantus. Toxines et intoxications alimentaires). (*Leçons de toxicologie*, V); Hermann. 12 »

René Fabre : *Toxicologie des gaz*, 2e partie. (*Leçons de toxicologie*, III); Hermann. 15 »

Lecomte du Nouy : *Le temps et la vie*. (Coll. *L'avenir de la science*); Gallimard. 18 »

G. Ribaud : *Mesure des températures*. Avec 83 figures; Colin. 10,50

Jean Rostand : *Insectes*. Avec 152 illust. (Coll. *Voir et savoir*); Flammarion. 5,50

J. Sivadjian : *Les fièvres et les médicaments antithermiques*. (*Exposés de Chimie thérapeutique*); Hermann. 15 »

Roger Smet : *Le nouvel argot de l'X*. Préface de Michel Corday. Avec des illustrations; Gauthier-Villars. 40 »

Léon Termonde : *La Bible biologique, science de la vie physique et spirituelle. Les sources véritables de la santé, de l'intelligence et du bonheur*; Edit. Termonde, 91, rue de Courcelles, Paris. 12 »

Sociologie

Thomas R. Amlie : *Les Etats-Unis sur le chemin de l'abondance*. Préface de Jacques Duboin; Edit. Fustier. 3 »

Louis Fondard : *La monotonie des champs*, contribution à l'étude de l'abandon des campagnes; Impr. Ant. Ged, Marseille. » »

Roger Munsch : *L'individu dans le déséquilibre moderne;* Alcan. 15 »

Jean Perret : *Le cancer du chômage. Toxiques, narcotiques et remèdes*. Préface de M. Georges Risler; Presses universitaires. 12 »

Pierre de Pressac : *A la recherche de l'argent perdu*, étude sur les économies administratives; Hachette. 6 »

Théâtre

René Barbin : *Partage*, petit drame à la façon du Grand Guignol; L'Action intellectuelle. 5 »

Guy Dorrez : *La mansarde aux trésors*, comédie en un acte; Le Papillon, Vincennes. 2 »

MERCURE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Une exposition du livre en Algérie. — Une « Académie des Poètes ». — L'Ethiopie et la « Chanson de Roland ». — Les noirs dans la littérature d'autrefois. — La première plaquette de Stéphane Mallarmé. — Quel a été le premier livre de Courteline? — Vigny et la « Bouteille à la mer ». — Une source ignorée de « Chantecler »? — Rectification. — Le Sottisier universel. — Avis à nos abonnés.

Prix littéraires. — Le prix de littérature coloniale a été attribué à M. Paul Fabre, pour son livre *Les heures d'Abéché*, et le prix de l'Aéro-Club à M. René Chambe, pour son ouvrage *Enlevez les cales!*

Le prix Cazes a été décerné à M. Pierre-Albert Birot, pour son livre *Grabinonlor*, épopée en prose, et le prix Minerva à Mme Thérèse Herpin, pour *Yoloch le maléfique*.

§

Une exposition du livre en Algérie. — Prochainement s'ouvrira, au hall de l'Ofalac, organisme du gouvernement général de l'Algérie, 28, avenue de l'Opéra, une importante exposition du livre en Algérie. Cette exposition montrera, d'une part, la place qu'occupent aujourd'hui, dans le mouvement littéraire français, les auteurs et les éditeurs algériens et, d'autre part, évoquera les grands écrivains qui se sont inspirés de l'Algérie depuis Fromentin, Alphonse Daudet, Pierre Loti, jusqu'à André Gide, Louis Bertrand, Montherlant, Pierre Benoît. Ouvrages, manuscrits, photographies des auteurs permettront une large présentation qui sera complétée par des sections réservées aux illustrations et aux arts indigènes du livre. (*Communiqué.*)

§

Une « Académie des Poètes ». — L' « Académie des Poètes » a eu son quatrième dîner. Elle a complété à 40 le nombre définitif de ses membres. Il ne sera plus fait d'élection désormais qu'à la suite des vacances qui se produiraient par le décès des membres. La soirée fut particulièrement réussie, grâce à une intéressante causerie de Gabriel Boissy sur le poète Ruper Brooke et le monument élevé en son honneur dans l'île de Skyros et qui glorifie en même temps la poésie universelle. Jacques Dyssord, Royère, L.-C. Bonnard firent de charmantes allocutions. J.-L. Aubrun lut des lettres de Paul Valéry, Abel Bonnard et Haraucourt, membres de l'Académie des Poètes depuis la fondation.

A l'unanimité, l'assemblée a décidé la création d'un prix dit « Prix de l'Académie des Poètes ». Le lauréat, outre l'investiture de l'Académie, sera édité sans frais par la revue *Mediterranea.* Le prix sera attribué à un manuscrit de jeune. Les manuscrits pourront d'ores et déjà être adressés à L.-C. Bonnard, secrétaire général de l'Académie, 170, avenue Victor-Hugo. Le prix sera décerné en octobre prochain. (*Communiqué.*)

Complétons le communiqué qui précède en donnant la liste des membres de l' « Académie des Poètes » : J.-L. Aubrun, André Berry, Gabriel Boissy, Abel Bonnard (de l'Académie française), L.-C. Bonnard, Jean de Bosschère, Pierre Camo, Paul Castela, André Castagnou, Philippe Chabaneix, Guy Charles-Cros, Henri Davoust, Mme Lucie Delarue-Mardrus, Fernand Divoire, Jacques Dyssord, Fernand Fleuret, Paul Fort, Georges Fourest, Mme Gérard d'Houville, Armand Godoy, Edmond Haraucourt, Henry-Jacques, Louis Le Cardonnel, Léo Larguier, Emmanuel Lochac, Xavier de Magallon, Jeanne Marnig, Marie Noël, André Mary, Fernand Mazade, Paul Méjean, Alfred Mor-

tier, Vincent Muselli, Louis Pize, Edmond Rocher, Jean Royère, Henri Strentz, Charles Tillac, Paul Valéry (de l'Académie française), Valery Larbaud.

§

L'Ethiopie et la « Chanson de Roland ». — On connaît la *Chanson de Roland,* notre première épopée nationale. Charlemagne, dont l'empire s'étend des côtes de Bretagne aux marches de Carinthie, n'a pu venir à bout du Sarrazin Marsile, roi de Saragosse. Il repasse les Pyrénées, laisse en Espagne son arrière-garde, à la tête de laquelle est placé son neveu Roland. Celui-ci, trahi par Ganelon, trouve la mort, avec ses compagnons d'armes, aux champs de Roncevaux. C'est le récit de cette bataille qui fait le thème principal du poème. Les Sarrazins y tiennent donc grande place. La *Chanson de Roland* appartient au dernier tiers du XIe siècle. D'aucuns ont donc été fondés à prétendre que c'est le grand souffle des Croisades qui l'anime. L'un des plus savants commentateurs de cette épopée, M. Léon Gautier, ajoute qu'« il est trop vrai que le désir ardent de se venger des Infidèles a été, durant la seconde moitié du XIe siècle, le sentiment le plus vif et le plus profond de toute la race chrétienne ».

Mais les poètes d'alors, chanteurs qui, auprès des grands seigneurs féodaux, célébraient déjà les hauts faits de notre histoire, n'étaient pas de parfaits érudits. On ne peut demander à des chants primitifs une connaissance exacte des religions. Les Infidèles, c'est-à-dire les sectateurs de Mahomet, sont donc considérés comme des païens, sans doute parce que, comme l'explique Gaston Paris, la plupart des païens de cette époque, Tartares et Slaves, sont de ceux qui, à l'orient de l'Europe, ont été en lutte constante avec les chrétiens. La haine de ces derniers est d'autant plus vive contre ces soi-disant païens d'Espagne qu'ils sont des Noirs. L'auteur inconnu de la *Chanson de Roland* écrit, en effet (traduction de Joseph Bédier) :

> Quand Roland vit la gent maudite qui est plus noire que l'encre et qui n'a rien de blanc que les dents...

Or, au XIe siècle, les notions historiques et géographiques manquent d'interprètes précis, et l'on est porté à appeler, par extension, Ethiopiens tous les hommes de race noire, à quelque origine qu'ils appartiennent. L'Ethiopie est, d'après Strabon, « toutes les terres qui s'étendent vers le Midi », et, d'après Homère, l'empire qui couvre toutes les régions allant de la mer des Indes à l'Atlantique, empire qui, par conséquent, « voit lever et coucher le soleil ». L'auteur de la *Chanson de Roland* écrit donc encore :

Si Marsile s'est enfui, son oncle est resté, Marganice, qui tient Carthage... et l'Ethiopie, une terre maudite : il a, en sa seigneurie, l'engeance des Noirs...

L'Ethiopie, déjà une terre maudite! Les Noirs, une engeance! Les chrétiens du XIe siècle n'aiment pas quiconque semble être, à leurs yeux, un Sarrazin, un infidèle, c'est-à-dire un musulman et, par amplification, un païen. Mais, avec eux, l'auteur de la *Chanson de Roland* se trompe lourdement. L'Ethiopie, en effet, n'appartient pas, depuis longtemps, aux Infidèles; elle est chrétienne depuis le IVe siècle. Saint Athanase n'avait-il pas, dès 365, à Alexandrie, décerné à saint Frumence le titre de fondateur de l'Eglise éthiopienne? En 1891, le négus Ménélik II écrivait aux puissances européennes : « Pendant quatorze siècles, l'Ethiopie est une île de chrétiens au milieu de la mer des païens. » Pardonnons à l'auteur de la *Chanson de Roland* : il ne savait pas. — JEAN MÉLIA.

§

Les noirs dans la littérature d'autrefois. — Le petit article de M. Mélia, qu'on vient de lire, nous incite à pousser un peu plus avant l'enquête littéraire qu'il a ébauchée en nous citant la *Chanson de Roland*.

Dans la *Divine Comédie* (l'*Enfer*, chant XXXIV), Dante et Virgile arrivent près de Lucifer. Et Dante raconte :

Oh! combien fut grand mon étonnement, quand je vis que sa tête avait trois faces! L'une, devant, était vermillon; des deux autres, qui s'accolaient à celle-ci,... la droite paraissait entre blanc et jaune, et la gauche était pareille à ceux du pays d'où le Nil descend (1).

Cela veut dire évidemment qu'elle était noire.

Les commentateurs supposent que ces têtes sataniques étaient trois pour former le contraire de la Trinité et symboliser la haine, l'impuissance et l'ignorance. Mais quels sont, dans la pensée de Dante, « ceux du pays d'où le Nil descend »? A cette époque, les Européens ignoraient tout du Soudan, du Congo, et ils n'avaient sur l'Afrique intérieure que des notions très vagues, venues des Arabes. Il est assez probable que les hommes désignés par Dante étaient les Ethiopiens. En ce cas, les gens qui aiment le romanesque pourront dire qu'en faisant à ceux-ci l'honneur d'être représentés en enfer par une des têtes du Diable, le grand Florentin semblait avoir prévu que l'Ethiopie jouerait un jour un rôle dramatique dans l'histoire de l'Italie.

Remarquons que, jusque sous la Renaissance et même après, les chrétiens ont été portés à associer la couleur noire à l'esprit sata-

(1) La sinistra a vedere era tal, quali
Vegnon di la onde il Nilo s'avvalla.

nique et à la foi des infidèles. Des critiques se sont étonnés que Shakespeare ait prêté cette couleur aux Maures, dans la personne d'Othello, chrétien, mais resté barbare; et l'on a beaucoup discuté sur la question de savoir si Othello est un vrai noir. Mais Shakespeare y répond par d'autres exemples : dans *Titus Andronicus,* mauvaise pièce qu'il a, sinon créée, du moins sans doute retapée, le Maure Aaron et son enfant sont des noirs aux grosses lèvres; et, dans le *Marchand de Venise,* un personnage dit du joyeux Launcelot qu'il a engrossé le « ventre de la négresse », et celle-ci est une Mauresque.

Du reste, ces fantaisies du théâtre élisabéthain s'accordaient avec l'art héraldique, et nous ne voyons pas que les commentateurs de Shakespeare s'en soient avisés : le blason connaissait la « tête de Maure », et c'était une tête noire. Elle était généralement de profil, avec une torsade (tortil) d'argent, qui lui ceignait la tempe.

On pense que cette tête fut inspirée par les croisades, et il est vrai qu'au moyen âge on donna souvent le nom de Maures à de vrais nègres africains.

Mais cependant, outre les Maures que les Croisés avaient eu à combattre en Afrique, le moyen âge connaissait, en Europe même, les Maures qui se maintinrent près de huit siècles en Espagne, et l'on devait savoir que ces mahométans n'étaient que des Arabes bronzés. Si l'on se trompait sur la couleur des Maures, c'est donc qu'on ne cherchait guère la vérité, et que l'imagination de nos aïeux se complaisait dans les erreurs nées des préjugés de race et de religion. Cette imagination unissait, d'une façon quelque peu enfantine, ce qu'elle trouvait laid, répugnant, effrayant, la noirceur physique du nègre et la noirceur morale du mécréant, du démon. « Quand son sang se sera calmé, dit Iago de la femme d'Othello (c'est-à-dire : quand elle sera revenue du caprice qui l'a jetée dans les bras du Maure), quelle jouissance aura-t-elle à contempler le diable? »

On trouve encore ces errements à la fin du XVIIIe siècle, où sans doute ils étaient volontaires; et, dans le livret de la *Flûte enchantée,* d'où Mozart a tiré un chef-d'œuvre musical, le traître Monostatos est un Maure, et ce Maure est désigné comme un « noir éthiopien ». — L. M.

§

La première plaquette de Stéphane Mallarmé. — On croyait jusqu'ici que c'était sa traduction du *Corbeau* (1874). Le hasard d'une vente, l'an dernier (la vente Cazalis), doit faire inscrire désormais, en tête de sa bibliographie, un autre ouvrage, jusqu'ici non mentionné et que commente M. Francis Ambrière, dans le *Bulletin du Bibliophile.*

Il s'agit d'une plaquette in-8 de 16 pages imprimée en 1862, à Sens, chez Chapu, et qui porte ce titre :

Scies. I. *Le Carrefour des Demoiselles ou l'absence du Lancier ou le triomphe de la prévoyance.*

A la première page, une mention imprimée : « Fait en collaboration avec les Oiseaux, les Pâtés, les Fraises et les Arbres », est suivie de la signature autographe des auteurs : « Stéphane Mallarmé et Emmanuel des Essarts. »

Voici le résumé donné par M. Francis Ambrière, du *Carrefour des Demoiselles* :

L'histoire de cette plaquette ne paraîtra pas un mystère à ceux qui connaissent la jeunesse de Mallarmé. Emmanuel des Essarts lui-même a conté comment, jeune agrégé frais émoulu de l'Ecole Normale, il fut nommé à Sens, et rencontra le futur auteur d'*Hérodiade.* Le professeur avait vingt-deux ans et son élève dix-neuf. Un goût commun de la littérature les rendit bientôt camarades. Des Essarts mit le provincial Mallarmé en relations épistolaires avec ses amis parisiens, des poètes débutants qui s'appelaient Albert Glatigny, Catulle Mendès, Henri Cazalis (Jean Lahor), Armand Renaud, etc... Puis ces Parisiens ne tardèrent pas à faire le voyage de Sens; et quand ils arrivaient, avec leurs familles ou des familles amies, c'étaient de joyeuses promenades dans la campagne, où les jeunes rimeurs s'en donnaient à cœur joie de courses et de déclamations, applaudis par les mères indulgentes et par les filles de celles-ci avec beaucoup plus de conviction.

C'est l'une de ces parties de plaisir que raconte, sur le mode burlesque, *Le Carrefour des Demoiselles.* Y participaient, dit le poème,

Neuf Parisiens sans apathie
Intelligents et vaccinés.

Les neuf, les deux auteurs les énumèrent : deux mamans, un bébé, un certain Denecourt et un certain Piccolino dont les noms ne nous disent plus rien, Henri Cazalis et plusieurs jeunes filles : Ettie, Nina, et une « Anglaise aux airs de reine » que la chanson ne désigne pas autrement.

Pour célébrer leurs visiteurs, Mallarmé et Des Essarts multiplient les images et les à-peu-près. Un seul quatrain a de la grâce, c'est celui qui célèbre Ettie :

Ettie, en patois Henriette,
Plus agile que feu Guignol,
Voltigeait comme une ariette
Dans le gosier d'un rossignol.

Cette jolie figure précieuse et galante semble bien de la main qui écrira plus tard tant d'exquis « vers de circonstance », mais comment oser l'affirmer? Pour le reste, la jeunesse des auteurs se marque par les signes rituels, le dédain des métiers vulgaires :

On mit sur un granit celtique
Un anathème à l'Epicier,

et, naturellement, le mépris des aînés :

Mais Ponsard, qui veut qu'on s'ennuie,
Vint lui-même installer aux cieux
Le Théramène de la pluie...

On ignore à combien d'exemplaires fut tiré *le Carrefour des Demoiselles* et s'il y eut une seconde série de *Scies.* — L. DX.

§

Quel a été le premier livre de Courteline? — Pour faire suite à l'écho publié sous ce titre par M. Francis Ambrière, dans le *Mercure de France* du 15 mars, signalons que la *Bibliographie* établie par Maurice Diamant-Berger pour les *Œuvres complètes* de Courteline et publiée, en 1927, dans le tome V du *Théâtre* donne les précisions ci-dessous :

1884 (5 juin). *Les Chroniques de Georges Courteline.* — Le 26 mai 1884, l'annonce suivante paraissait dans les *Petites Nouvelles Quotidiennes :* Nos nouveaux abonnés recevront gratuitement, sur leur demande, un très joli volume, édité par la librairie des Petites Nouvelles, 5, rue du Coq-Héron : Les *Chroniques de Georges Courteline.* La même annonce parut les 27, 30 mai, 1er, 3 et 4 juin 1884. Le 5 juin, le même journal annonce : « Aujourd'hui mercredi, tout acheteur du numéro des *Petites Nouvelles Quotidiennes* qui paraîtra aujourd'hui mercredi, recevra gratuitement en prime un très joli volume édité par la librairie des *Petites Nouvelles*, 5, rue Coq-Héron : *Les Chroniques de Georges Courteline.* Le lendemain 6 juin, une nouvelle annonce paraissait : « Hier mercredi, le numéro des *Petites Nouvelles* qui donnait droit à notre très joli volume: Les *Chroniques de Georges Courteline,* s'est vendu à 50.000 exemplaires. A dix heures du matin, il n'y avait plus un seul numéro chez les marchands de journaux. Nous avons dû, à notre grand regret, refuser plus de 40.000 demandes de nombreux marchands qui affluaient à nos bureaux. Nos nouveaux abonnés de trois mois (4 fr.) recevront, franco de port, une seconde édition des *Chroniques*, prime gratuite. » Enfin la première annonce reparut les 10, 12, 15, 16 et 19 juin. Telles sont les seules traces que nous ayons pu retrouver de cet ouvrage. Ajoutons que la couverture en était jaune.

Chose curieuse pour un volume tiré à un si grand nombre d'exemplaires : il n'est pas à la Bibliothèque Nationale et nous ne l'avons jamais vu passer en vente. — L. DX.

§

Vigny et la « Bouteille à la mer ».

Nous avons reçu, d'un correspondant dont la signature est peu lisible, la lettre suivante que nous publions à titre documentaire :

Brazzaville.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro 887, du 1er juin 1935, j'ai lu l'intéressant article de C. Wesley Bird intitulé : *La Genèse de quelques strophes de la « Bouteille à la mer » dans un document oublié d'Alfred de Vigny.*

Actuellement sur les rives du Congo, bien que démuni de toute documentation « océanienne », je crois devoir compléter sur un point l'article de votre collaborateur : il fait allusion à Bougainville dont les navigations dans le Pacifique auraient pu inspirer Vigny.

Grâce au Ciel, nous possédons d'autres navigateurs qui ont sillonné le Pacifique ! Il me souvient d'un certain de Frey-

cinet, qui fit le tour du monde sur une certaine corvette, l'*Uranie* (?) vers 1820 — il découvrit au cours de son périple une petite île dans l'est de l'archipel des Samoa, — l'île *Rose,* du nom de son épouse chérie, embarquée subrepticement avec lui.

[On a d'ailleurs publié il y a quelques années les notes de voyage de Rose de Freycinet, accompagnées de charmantes aquarelles.]

Finalement après avoir traversé l'Océanie, nos navigateurs doublèrent le cap Horn et décidèrent de relâcher aux Malouines : ils se perdirent en arrivant au mouillage sur une *roche inconnue.* Ils restèrent plusieurs mois dans ces îles que Bougainville avait vues cédées à l'Espagne vers 1763 (?) 1764.

Peut-être lancèrent-ils des bouteilles à la mer pour alerter les navigateurs des environs.

En tout cas, un baleinier compatissant vint les dépanner : ils frétèrent, je crois, un bateau acheté quelque part au Chili ou en Argentine et rentrèrent en France.

D'ailleurs on trouve la solution de tout cela dans les documents de l'expédition.

Alors, à la lumière de ces faits, les allusions de Vigny s'éclairent...

Ce n'est plus Bougainville qu'il faut citer, mais Freycinet.

§

Rectification. — *Le Bonhomme de Clamart,* roman dont notre collaborateur John Charpentier a rendu compte dans le *Mercure* du 15 février (p. 147-148) a pour auteur *Raymond* Millet et non *Marcel* Millet, comme il a été écrit par erreur.

§

Une source ignorée de « Chantecler » ? — J'avoue à ma grande honte que je n'avais jamais rien lu de Florian, sinon les morceaux qui traînent dans tous les recueils scolaires : *La carpe et les carpillons, Le château de cartes, L'aveugle et le paralytique, Le singe qui montre la lanterne magique,* etc... Je viens de lire ses cinq livres de fables en entier, et je m'avise tardivement que c'est un auteur souvent charmant et fin, parfois même délicieux, et bien loin du fade rimeur que j'imaginais sur la foi des manuels. J'ai fait sa connaissance dans un exemplaire de l'édition Jouaust, que j'avais acquis à la vente Emmanuel Rodocanachi, et, soit dit par parenthèse, l'historien de Jules II et de Léon X est mort impénitent vis-à-vis du bon Florian : car le livre a dormi je ne sais combien d'années dans sa bibliothèque sans qu'il daigne en couper les pages...

Le livre V s'ouvre par une épître dédiée à l'abbé Delille — sur qui Florian s'abusait bien ! — et comporte un apologue sur quoi je

voudrais attirer l'attention. On y voit un rossignol, qui faisait la joie d'un bocage, s'arrêter tout à coup de chanter. Un berger le supplie vainement de poursuivre :

— Non, dit le rossignol; c'en est fait pour la vie;
Je ne troublerai plus ces paisibles forêts.
N'entends-tu pas dans ce marais
Mille grenouilles coassantes
Qui par des cris affreux insultent à mes chants?
Je cède, et reconnais que mes faibles accents
Ne peuvent l'emporter sur leurs voix glapissantes.
— Ami, dit le berger, tu vas combler leurs vœux;
Te taire est le moyen qu'on les écoute mieux :
Je ne les entends plus aussitôt que tu chantes.

Il est à noter que Florian offre cet apologue à Delille afin que

..Si quelque envieux, quelque esprit de travers,
Outrageant un jour [ses] beaux vers
[Lui] donne assez d'humeur pour [l'] empêcher d'écrire,

la réponse du berger au rossignol lui redonne du courage.

Voilà donc parfaitement assimilés, d'une part le rossignol au poète, d'autre part les grenouilles aux mauvais confrères et aux ratés. Edmond Rostand n'aurait-il pas puisé dans cette fable l'idée des scènes fameuses du cinquième acte de *Chantecler,* où s'affrontent le rossignol et les crapauds? On retrouve chez le fabuliste et chez le dramaturge le même symbole exprimé de la même façon, et l'emprunt hypothétique du second au premier ne présenterait d'ailleurs aucun caractère fâcheux. *Chantecler,* qui n'est évidemment pas un chef-d'œuvre, demeure toutefois une pièce assez importante pour qu'on signale à l'occasion l'une de ses sources possibles. — FRANCIS AMBRIÈRE.

§

Le Sottisier universel.

...Le président Baudot qui fut son ami et qui fut l'un de ces pharmaciens érudits, consciencieux et férus de progrès, comme il y en a beaucoup en France, beaucoup plus que de Bouvard, si pittoresque que soit le héros de Flaubert. — *Revue des Deux Mondes,* « Les Académies de province au travail », 15 février, p. 944.

A propos de l'affaire Eberlein, M. Michel Henriot intervint mardi dernier à la tribune de la Chambre. — *Candide,* 20 février.

M. Mazedier a longuement étudié les mœurs du saumon dans le bassin de l'Allier. Il le fait voir, croissant d'abord dans le fleuve, puis accomplissant un long voyage dans l'Océan, en remontant les barrages, passant l'été dans la mer et redescendant vers l'hiver pour frayer. — *Marianne,* 19 février.

Dans la nuit étoilée du 31 juillet 1886, les élèves veillaient dans le jardin embaumé de lilas. — *Mercure de France,* 1er mars, p. 312.

L'Exposition sera-t-elle prête en 1937? — ...L'entrée de cette manifestation internationale se trouvera donc place de la Concorde, au cœur de Paris, ayant comme fond de décor l'admirable perspective de Gabriel. — *La Semaine à Paris*, n° 712, p. 8.

Jean Penréach, 42 ans, manœuvre à Saint-Sébastien (Loire-Inférieure), père de sept enfants, a tenté, dans une crise d'alcoolisme, d'étrangler son fils aîné, âgé de deux mois. — *Le Petit Journal*, 27 février.

Il n'y eut plus un mot entre eux que la main tenue. — *Le Journal*, feuilleton, 6 mars.

La place de la Nation est enfin en vue : la République de Bartholdi est visible. — *L'Ami du Peuple*, 17 février.

On a repêché ce matin, dans la Seine, à 7 heures, à la hauteur du pont du Carroussel, le cadavre d'une femme paraissant âgée de 50 à 60 ans, vêtue d'une robe noire qui était chaussée de souliers noirs. — *L'Intransigeant*, 23 février.

Nous voici déjà le 18 février. Et si nos souvenirs sont exacts, c'est entre le 20 et le 30 que la grève des spectacles doit éclater. — *L'Ordre*, 18 février.

L'attaque d'une banque a Paris. — ...Ce jeudi était un lendemain de terme; c'est-à-dire qu'à ce moment les propriétaires d'immeubles viennent déposer en banque l'argent qu'ils viennent de recevoir de leurs locataires. Comment les bandits ont-ils appris ce détail? On se le demande en vain depuis hier. — *L'Indépendance belge*, 18 janvier.

Oranie. — M. Gaston Julia, de l'Institut, a Sidi-Bel-Abbès. — ...La vénérée sœur Théoduline, chevalier de la Légion d'honneur, qui fut la première maîtresse de Gaston Julia, comme elle fut celle de Viviani, et qui depuis 73 années consécutives, dirige la classe enfantine des religieuses Trinitaires, était heureuse et fière d'assister à la cérémonie à laquelle elle occupait une place d'honneur. — *L'Afrique du Nord illustrée*, 10 novembre 1935.

COQUILLE.

Le régime nazi essaie d'abuser... pour pouvoir achever les préparatifs de guerre de l'auteur de « Wein Kampf ». — *Information financière*, 22 décembre 1935.

§

Avis à nos abonnés. — Nous rappelons à nos abonnés que ceux d'entre eux qui désirent que leur exemplaire leur soit envoyé rogné n'auront qu'à en informer l'administration du *Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris VIe.

Le Gérant: JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.